APR 06 1923

0e Année. N° 3. 1er Février 1923.

GENERAL LIBRARY
PERIODICAL ROOM

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
nte de Fels . . .	*Aurons-nous une Révolution?* — I.	449
né Bazin.	*Il était quatre petits Enfants* (fin).	480
n de Pierrefeu. .	*La Bataille imprévue*.	534
bert de Traz. . .	*Le Personnage invisible*.	549
l Jamot.	*Corot et Rousseau*	588
n Galsworthy. .	*Le Patricien.* — V.	596
bert Flament. . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	633
nis Houllevigue .	La Vie scientifique : *Soleils et Nébuleuses*. . . .	648
dré Chaumeix . .	La Politique : *L'Occupation de la Ruhr*	664

Copyright 1923 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1923

La Revue de Paris commencera le 15 février 1923, la publication des

Nouvelles Lettres intimes d'Ernest RENAN à sa sœur Henriette

CHRONOLOGIE DU MOIS

19 *décembre* 1922. — La Chambre belge adopte l'article 1er du projet de loi relatif à la flamandisation de l'Université de Gand. — M. Wojciechowski est élu Président de la République polonaise.

22. — La cour de Leipzig prononce 93 non-lieux en faveur de « criminels de guerre ».

24. — Publication de l'encyclique pontificale de Noël.

25. — Création d'un haut commissariat civil dans le Maroc espagnol.

26. — La C. D. R. constate à la majorité un manquement de l'Allemagne pour les livraisons de bois. — Célébration à l'Académie de Médecine du centenaire de Pasteur. — A Lausanne, memorandum britannique sur Mossoul. — Ouverture du Congrès national indien.

28. — La flotte anglaise de Malte part pour Constantinople.

29. — A Lausanne, réponse turque au memorandum anglais.

31. — Arrivée à Paris de M. Bonar Law et de Lord Curzon. — Discours du chancelier Cuno à Hambourg.

2 *janvier* 1923. — Ouverture de la Conférence de Paris. — Publication du plan britannique.

3. — Le Conseil des ministres français décide de ne pas discuter le plan anglais.

4. — Fin de la Conférence de Paris. — Déclaration de MM. Bonar Law et Poincaré.

5. — L'ancien sultan de Turquie quitte Malte à bord de l'*Ajax*. — Attentat contre M. Rasin, ministre des Finances tchécoslovaque.

7. — L'Italie adopte le service de dix-huit mois. — L'expédition automobile du Sahara, partie le 17 décembre de Touggourt, arrive à Tombouctou.

8. — Ouverture à Washington des ne ciations relatives à la dette britanni envers les États-Unis. — La C. D entend les experts allemands.

9. — Rentrée du Parlement français La C. D. R. constate un nouveau man ment de l'Allemagne. — Le synd des charbons allemands décide de transporter d'Essen à Hambourg.

10. — Une note franco-belge annonce Gouvernement allemand l'envoi dan Ruhr d'une mission de contrôle. Arrestation à Paris de dix milit communistes. — Le Reich rappelle ambassadeurs de Paris et de Bruxe — Les États-Unis décident le re de leurs troupes en Rhénanie.

11. — Les troupes franco-belges pénèt dans la Ruhr; occupation d'Essen Mort à Palerme de l'ex-roi Constan

12. — Remise au Gouvernement s d'une protestation allemande sur l'o pation de la Ruhr.

13. — Mort de M. Alexandre Ribo

14. — Jour de deuil en Allemagne.

15. — Occupation de Bochum. — de Memel par les insurgés lithuan

16. — La C. D. R. constate un nou manquement de l'Allemagne.

17. — Le leader travailliste Hen est élu aux Communes. — Occup de Dortmund.

18. — La haute commission inter décide de saisir en Rhénanie l'i sur le charbon, les douanes et cer revenus forestiers. — Levée de munité parlementaire de M. M Cachin.

19. — Arrestation et expulsion de tionnaires et d'industriels dans l' magne occupée.

20. — Arrestation de M. Marcel Ca

21. — Les mineurs de la Ruhr déc la grève générale,

AURONS-NOUS UNE RÉVOLUTION ?

L'EXPÉRIENCE DU PASSÉ

Aurons-nous une révolution?

Question impertinente il y a deux ans, plausible aujourd'hui si la France demeure impuissante à résoudre un problème financier, qui, soluble seulement par un renversement radical de nos préjugés sur le rôle et la mission de l'État, touche au fondement même de notre constitution politique, administrative et sociale. La paralysie d'une école dirigeante et d'une opinion publique tenues arrêtées sans la force d'une idée et d'une décision devant une crise financière appelée à devenir de difficile désespérée, ne peut manquer d'engendrer une catastrophe selon un processus que nous voulons essayer de prévoir et de décrire.

Cent millions, c'est le total du déficit qu'à la veille de l'Assemblée des Notables en 1787 Calonne faisait attester par le garde des sceaux et par Vergennes. Ce chiffre provoque le sourire quand on le rapproche des quinze ou vingt milliards manquant à l'équilibre du budget en 1923. Mais bien que cent millions fussent d'un autre poids à cette époque lointaine que de nos jours, on reste stupéfait que la vieille Monarchie française succombât à l'embarras de trouver une somme si manifestement inférieure aux possibilités de la Nation française. Peu importe l'ordre de grandeur du déficit. Ce qui

est grave, en tous temps et en tous lieux, c'est moins le déficit en lui-même que la faiblesse du pouvoir à le combler par des moyens efficaces, à en supprimer les causes, à en empêcher l'élargissement et le renouvellement, en d'autres termes à contraindre ses ressortissants à l'acceptation des économies ou des sacrifices nécessaires.

Lorsqu'on feuillette *l'Almanach Royal*, pour cette même année de 1787, ce volumineux almanach qui contient tous les renseignements sur l'état politique et social de la vieille France, on a l'impression de pénétrer dans un édifice dont l'harmonieuse solidité égale les immenses proportions. Des fondements de la voûte, où le roi faisait l'office de clef, tout est symétrie, belle ordonnance, robustesse et sécurité. Cette œuvre séculaire semble défier toutes les puissances de destruction; nulle lézarde, nulle fissure ne s'y révèle. La résistance des matériaux a été savamment calculée, et il y a apparence que les piliers porteraient, sans fatigue, une masse doublement pesante. Et pourtant il ne faudra pas plus de quatre ans pour que l'édifice entier s'abîme dans un effroyable écroulement. A l'origine de la catastrophe qu'y a-t-il? Un embarras financier dont on s'est montré incapable de sortir. Oh! sans doute il y a bien d'autres causes à l'événement. La question financière joue ici le rôle de témoin. Tout pouvoir, quel qu'il soit, dont la force ne se hausse plus jusqu'à venir à bout de « son mal d'argent » donne par là même sa démission. Il a virtuellement abdiqué. Il n'aura bientôt plus, suivant le mot de Mallet du Pan, celui-là même que Taine proclame le plus pénétrant et le plus sage observateur de la Révolution française, la faculté de protéger la chose publique ou le courage de se protéger lui-même.

Dès l'instant, dit Mallet, que le prince eût déclaré solennellement qu'en présence du déficit, il y avait besoin d'une autre puissance que la sienne, il y eut dès lors déplacement de pouvoir et par conséquent révolution. C'est une maxime invariable que le déplacement de la puissance étant une fois consommé mène inévitablement au déplacement de la propriété.

L'erreur serait de croire que ces remarques si topiques du grand publiciste ne s'appliqueraient plus à nos temps de parlementarisme et de démocratie. Elles n'ont pas cessé

d'être valables : les lois de la politique expérimentale sont éternelles et irréformables. Elles opèrent aussi bien à l'égard des écoles, des classes et des partis dirigeants qu'à l'égard des dynasties.

Toute société, a-t-on dit, est un miracle permanent. Il faut entendre par là que le péril de révolution est constant. Au sein de n'importe quelle société donnée, on ne laisse pas de rencontrer, ce que nous appellerons, en accordant au mot la plénitude de sa signification étymologique un *monstre*, c'est-à-dire une anomalie, une exception, une exorbitance toujours prête à ébranler tout l'organisme. Les mauvaises finances, résultante invariable d'une mauvaise politique, annoncent et préparent l'éveil du monstre.

Comment naissent les révolutions?

Il nous faut distinguer entre les révolutions politiques et les révolutions sociales. Quelques-unes possèdent ce double caractère. Telle la grande révolution, la Révolution tout court, notre révolution, l'archétype et la matrice de toutes les autres, comme nous le pensions candidement avant uneguerre appelée à nous donner le spectacle et l'enseignement de révolutions plus complètes et plus décisives encore, c'est-à-dire socialistes et communistes.

Nos révolutions de 1814-1815, de 1830 et de 1870 sont purement politiques. Elles s'effectuent à Paris. Par un coup de main heureux une oligarchie nouvelle s'empare du pouvoir centralisé sans que l'ordre social en soit affecté. En revanche les mouvements de juin 1848 et de février 1871 tendent nettement à la destruction de la société française; ils sont vaincus et réprimés par le vigoureux effort des provinciaux et des ruraux. En raison de son intensité et de sa profondeur la révolution de 1848 provoque irrésistiblement l'appel au soldat et à César.

Les révolutions politiques ne rentrent pas dans le cadre de notre étude. Il s'agit ici de révolution sociale.

Dans ce cas, une confrontation s'impose, instructive et démonstrative au premier chef, entre la situation de 1789 et celle de 1923.

Comment est née la révolution française?

On lui a assigné comme cause l'esprit de philosophie et

de dépravation, le défaut de solidarité entre le souverain et les grandes corporations de l'État, les déprédations des ministres qui avaient administré la chose publique et les funestes expédients que d'autres ministres prirent ensuite pour les réparer. Tous ces détails Mallet du Pan les a parfaitement mis en lumière dans l'admirable Mémoire qu'il adressa le 22 novembre 1793 au diplomate anglais Lord Elgin.

Mais, ajoutait-il avec beaucoup de sagacité, ce sera toujours une grande erreur que de faire remonter la genèse d'une révolution donnée jusqu'à des incidents ou à des individus qui la servent ou s'en emparent et qui seraient bien incapables de la déterminer. Le Grand Frédéric et Voltaire, ajoute Mallet, dictaient publiquement à Berlin, des leçons d'impiété, qui n'y causaient pas plus de séditions que les soupers scandaleux du Régent n'en causaient à Paris.

Faut-il évoquer le souvenir du Bas-Empire? Il a duré mille ans et n'a succombé que sous les coups des Turcs. Peut-on imaginer gouvernement plus débile, plus corrompu, plus vulnérable aux révolutions? Or, il a dépassé les jours de la Monarchie française.

Pour qu'il y ait révolution, il faut donc une conjonction d'événements variés et complexes. Quand le désordre financier se joint à une fiscalité hargneuse et dévorante qui exaspère les mécontents, quand les catégories sociales sont désunies et que l'esprit public est mauvais, il y a péril, mais non raison suffisante de révolution. Des mouvements tumultuaires, des émeutes se produiront. Ils avorteront le plus souvent. Pour qu'ils tournent à la révolution, c'est-à-dire pour qu'ils réduisent à la soumission les pouvoirs existants, quelque chose de plus est nécessaire. Outre l'existence d'un *monstre* tel que nous l'avons défini plus haut, la mise sens dessus dessous de l'ordre politique et social requiert aussi l'existence d'un successeur, d'un animateur doué de puissance, conscient de celle-ci, ambitieux et capable de l'exercer, d'un groupe organisé surpassant en force et en audace le gouvernement en possession d'État. L'émeute alors, au lieu de tournoyer sur elle-même, indécise et incertaine, trouve des meneurs pour lui indiquer un but et des chefs pour l'y conduire. Qu'est-ce qu'une révolution? C'est une émeute qui a réussi à la faveur de certaines conditions réunies. Que l'une

d'elles manque et des gouvernements faibles prolongeront indéfiniment leur misérable existence à travers les chances les plus contraires. Que toutes soient rassemblées et les gouvernements apparemment installés dans leur éternité succomberont à une chiquenaude. Y a-t-il épisode plus insignifiant, du point de vue militaire que la prise de la Bastille qui a mis virtuellement fin à l'établissement politique le plus ancien et le plus imposant de l'Europe? Le 4 septembre 1870 quelques députés de la Seine ont renversé le second Empire sous le souffle d'une simple harangue.

En 1789, ni le « monstre », ni le « successeur » ne faisait défaut.

C'est au sein même de la famille royale que le monstre s'était développé. Saint-Simon n'avait que trop bien pressenti les malheurs que la bâtardise reconnue, exaltée, enrichie par Louis XIV devait attirer sur la Monarchie. Les alliances de la branche cadette avec les bâtards, promus princes du sang, avaient fini par concentrer dans les mains de la famille d'Orléans la fortune, formidable pour l'époque, de trois cents millions. Mise à même de puiser dans un pareil trésor de guerre, subsidiée par un trésorier tel que le futur Philippe-Égalité, la Révolution avait beau jeu, car à l'action dissolvante du « monstre » la volonté et l'effort du successeur ne faisaient pas défaut. Le Tiers État était prêt à fournir le gouvernement de rechange.

Force-t-on les analogies quand on compare cette époque à la nôtre?

Quel est le « monstre » et quel est le « successeur » en 1923?

A cette interrogation, nous répondons sans hésiter. Le véritable *monstre*, c'est l'État lui-même, l'État démesurément gonflé d'attributions, parvenu à une puissance colossale, paralysant les initiatives privées, victime de son omnipotence, incapable de résister à ses agents, qui lui ont arraché son sceptre.

Situation étrange, anomalie toute nouvelle dans l'histoire, qu'une observation attentive nous a permis de découvrir et dont la révélation parait tellement singulière que peu de personnes consentent à en reconnaître l'existence et *a fortiori* à envisager les paradoxales conséquences qui en découlent. Nos contemporains aiment à se reposer dans la croyance à un État fidèle à son principe de conservation, à son devoir de

défendre à l'intérieur l'intérêt général de la communauté contre les intérêts particuliers coalisés et à l'extérieur de soutenir le point de vue national contre les forces internationales mues et agies par l'ennemi. Il faut pourtant se décider à voir les choses comme elles sont. Une stupéfiante inversion s'est produite. Ce n'est plus la Nation qui révolutionne l'État, c'est l'État qui révolutionne la Nation.

On a comparé l'État à un petit cercle inscrit dans un plus grand cercle, la Nation. Or, le petit cercle s'élargit constamment aux dépens de l'autre. De jour en jour, l'État s'agrandit et la Nation diminue. De jour en jour de nouvelles fournées de Français abandonnent le camp de la nation pour passer dans celui de l'État. Il y a deux Frances, qui dans des occurrences toujours plus fréquentes apparaissent étrangères et opposées l'une à l'autre : la France de la Nation et la France de l'État. On peut calculer avec quelque précision le moment où, si rien ne se met en travers de l'inexorable évolution, le service de l'État occupera une plus forte proportion de Français que celui de la Nation. C'est l'inquiétant phénomène qui se traduit, s'exprime, s'extériorise par le déficit croissant du budget et par l'impossibilité d'y remédier. Encore une fois si une équitable discrimination doit être établie entre les conséquences financières de la guerre et celles de l'étatisme, l'impossibilité de rétablir l'ordre et l'équilibre dans le budget est à porter entièrement au compte de celui-ci, si bien qu'il nous est permis d'apercevoir, quand nous comparons les événements de 1787 à ceux de 1923, un renouvellement d'histoire auquel ne manquent pas même les Calonne et les Loménie de Brienne, à défaut d'un Necker. Si l'on eût posé en 1787 à un Français moyen la question : Aurons-nous la révolution? Il eût sans doute secoué la tête en signe de scepticisme. Personne, en 1787 ne voulait ni ne prévoyait la révolution, c'est-à-dire un bouleversement total de l'ordre public et social compliqué d'expropriations. Robespierre faisait, à cette époque, des petits vers royalistes et badins aux Rosati d'Arras. En 1923, la question peut sembler ressortir du pamphlet plutôt que de l'étude sociologiste, mais quoi de plus tranquille qu'une poudrière cinq minutes avant l'explosion?

Sans doute n'y a-t-il plus de branche cadette pour subven-

tionner les agitateurs et les conspirateurs, mais notre époque ne connaît-elle pas des puissances d'argent autrement redoutables que Philippe d'Orléans. Le Super-État de la finance a mis depuis longtemps la révolution au nombre de ses procédés coutumiers et la manière de susciter une révolution n'a pas plus de secret pour lui que les moyens de la consommer n'ont pour lui de limites. La bancocratie et la démagogie internationale ont partie liée. Si l'intérêt de la Haute-Banque cosmopolite exige une révolution en France, tenons pour assuré que l'entreprise ne succombera pas faute de ressources.

Quant au *successeur*, il n'en est plus à se manifester. L'organisation cégétiste, momentanément affaiblie par ses échecs et ses divisions semble se recueillir actuellement. L'erreur serait de croire qu'elle a donné sa démission. Il ne faut qu'une circonstance favorable pour nous rendre la Confédération générale du Travail, telle qu'au début de 1919, orgueilleuse de la quantité et de la qualité de ses adhérents, traitant avec l'État sur le pied de pair à compagnon, attirant les agents de celui-ci dans son allégeance et toujours prête à profiter de ses moindres carences pour se substituer à lui. Un homme, tel que M. Léon Jouhaux par exemple, s'est trop souvent essayé et avec succès au rôle de dictateur pour récuser le cas échéant le fardeau du pouvoir révolutionnaire.

Le « monstre » existe et les successeurs sont là.

D'autres analogies sont encore à relever.

En 1923, comme en 1789, l'État français vient de remporter une victoire extérieure et incomplète sur un ennemi héréditaire, humilié, aigri, mais non terrassé. Est-il téméraire de conjoncturer que celui-ci cherche, dans une révolution intérieure habilement provoquée chez le vainqueur, la plus efficace et la moins coûteuse revanche.

Il n'est pas jusqu'à la fiscalité d'ancien régime que l'École dirigeante, pour mieux réaliser l'équivalence et la parité entre les deux époques, n'ait voulu ressusciter. L'impôt inquisitorial et personnel sert merveilleusement la cause de la Révolution car il a cette propriété d'ameuter toutes les classes contre l'État. Il désorganise, affaiblit, rançonne et désintéresse de la défense sociale l'élite des propriétaires, industriels et commerçants, où l'ordre politique trouve ses meilleurs soutiens.

Et comme il ne saurait être productif dans un pays de moyennes et petites fortunes comme le nôtre sans s'adresser aux petites gens et prolétaires, il engendre chez ces derniers des résistances, nées de leurs déconvenues. Les tentatives pour percevoir l'impôt personnel sur les classes laborieuses donnent lieu à ce qu'on peut appeler des « répétitions » en vue de l'émeute et de la sédition. C'est le grand paradoxe du moment. Il n'en est pas de plus dangereux.

Aurons-nous une révolution?

L'expérience de notre propre passé nous enseigne que la conjonction de ces trois avant-coureurs :

1° L'impuissance prolongée de l'école ou de la classe dirigeante à remettre l'ordre dans ses finances publiques;

2° L'existence au sein de la société d'un « monstre » ou en d'autres termes d'une anomalie qui, à s'étendre et à s'enfler, menace d'altérer jusqu'au principe même de l'ordre social;

3° La succession du pouvoir existant déclarée ouverte au profit d'héritiers aptes et prêts à remplacer du jour au lendemain le *de cujus*,

dénoncent le péril prochain d'une révolution *politique et sociale* c'est-à-dire touchant à la fois au gouvernement et à la propriété.

L'ancien régime qui avait besoin de cent millions pour se remettre à flots les eût facilement trouvés en les reprenant sur le « monstre » qui le terrifiait. Ainsi se fût-il sauvé et eût-il pu prendre le chemin de se réformer. Ainsi eût-il satisfait, désintéressé et désarmé son successeur éventuel.

Le nouveau régime sera-t-il plus clairvoyant et plus résolu?

Marchera-t-il sus au « monstre » c'est-à-dire à l'étatisme. Lui courra-t-il sus afin de s'assurer, par le rétablissement de l'ordre financier, d'amples ressources et de conjurer en même temps la menace d'une révolution qui, communiste dans ses tendances, marque à chaque nouveau progrès de l'étatisme une étape vers sa réalisation plénière.

La discussion du budget qui se poursuit à l'heure où nous écrivons, nous fournira la réponse.

Nous verrons dans notre conclusion ce qu'il en est au juste

des idées et des sentiments de notre école dirigeante représentée à la tribune pendant ce débat par ses membres les plus éloquents et les plus illustres.

Nous y constaterons que cet exercice financier s'est distingué comme les précédents, par une méconnaissance absolue de la réalité et que nul remède spécifique à la situation n'a été proposé par les hommes d'État, qui ont pris la charge de nos finances et de notre direction politique.

Mais, en nous dirigeant vers cette conclusion, nous nous proposons afin de lui communiquer tous les caractères de la certitude et de l'évidence, d'analyser de près les idéologies, les faits et les chiffres de l'époque et de faire assister nos lecteurs à la ruine financière, au démembrement politique et à la décomposition qui, s'effectuant à une vitesse rapide, ne sont plus susceptibles, vu leur étroite connexité, que d'une seule et même solution.

***

LA CRISE DE L'ÉTAT ET LES IDÉOLOGIES

Il y a longtemps qu'on a dénoncé la crise de l'État moderne. A cette crise qui doit nécessairement se résoudre ou par la guérison ou par une révolution, nous avons essayé de donner un *nom*. Mais, il faut pousser plus loin l'analyse. Le point de sensibilité, le siège du mal se trouve à l'endroit précis où se conjuguent et s'adaptent péniblement la constitution politique, avec son pouvoir faible et discontinu, et la constitution administrative, faite pour l'exercice d'un pouvoir fort et concentré entre les mains d'un comité de salut public, d'un César ou d'un Soviet.

Pour y voir clair, il importe de distinguer entre l'étatisme administratif proprement dit et l'étatisme économique ou industriel.

L'âge de l'étatisme industriel systématique commence sous la troisième république avec l'avènement de l'école radicale-socialiste. Quant à l'étatisme administratif, il serait superflu de répéter que son acte de naissance se place très avant dans l'ancien régime. Il n'a cessé de se perfectionner.

Il n'a jamais éprouvé de recul. Toute notre histoire tend vers la centralisation administrative. Sans doute, dans le premier moment la révolution française, a-t-elle suivant le mot de M. Léopold Lacour décentralisé « avec héroïsme ». Mais ce n'a été qu'un bref épisode sans lendemain. Tout ce qu'on avait détruit a été rétabli petit à petit sous d'autres formes et d'autres étiquettes, au profit de nouveaux détenteurs du pouvoir. C'est l'éternel recommencement de la comédie humaine.

La constitution administrative a rempli inexorablement son œuvre de destruction sur les franchises provinciales et communales aussi bien sous la République que sous l'Empire, sous l'Empire que sous la Monarchie. En vain objecterait-on le caractère électif donné en 1871 et en 1884 aux Conseils généraux et aux Conseils municipaux. Ce sont des détails négligeables et secondaires en regard de la formidable centralisation d'idées et d'intérêts opérée au profit de l'État par notre régime successoral, par la réalisation graduelle du Monopole de l'Instruction publique, par l'institution d'un système fiscal personnel et inquisitorial. Trois réformes étroitement conjuguées qui constituent l'aboutissement logique des doctrines professées par notre école dirigeante et qui achèvent de réduire à la portion congrue la famille, cellule primitive de la société française. Le propre de la centralisation administrative est de rendre la Nation plus vulnérable aux révolutions politiques. Pour changer la forme du gouvernement, il suffit d'une émeute triomphante s'emparant à Paris du levier central de commande. Les familles, les communes, les provinces, les corps intermédiaires dénués d'indépendance et de moyens d'action n'ont guère la ressource, après quelques velléités de résistance, que de se résigner au fait accompli.

L'étatisme économique ajoute au péril permanent de révolution politique le danger certain de révolution sociale. Il a été démontré[1] qu'à la veille de la guerre l'activité industrielle de l'État portait sur deux milliards trois cents millions, qu'elle affectait 23 espèces d'industries et correspondait à 150 professions diverses. On ne prononcera pas de jugement

1. Favareille, *Réforme administrative par l'autonomie et la responsabilité des fonctions.*

téméraire, en conjecturant que la guerre et ses suites ont dû majorer ces deux chiffres en d'énormes proportions.

La lente et graduelle absorption de la société par l'État est le fait capital de notre temps. Elle a été érigée en doctrine et systématisée par notre école dirigeante. C'est dans ce sens, à entendre nos docteurs les plus écoutés, que s'oriente le Progrès immanent au long d'une pente déclive et fatale qu'on essayerait vainement de redresser. Par là éclate la saisissante identité du césarisme, du jacobinisme et du communisme. Le parti radical, en ses assises annuelles, a donné la formule. « Au fur et à mesure que les industries se constituent à l'état de monopole privé, elles doivent être transformées en monopole d'État. » Et dans la pratique c'est sur cette formule que se fonde l'accord des hommes politiques radicaux et socialistes de toutes variétés. Dans ses pénétrantes *Réflexions sur la violence*, Georges Sorel a très bien vu que les socialistes français, pas plus que les radicaux, ne songent à supprimer la grande machine de l'État. Les socialistes politiques, sauf quelques différences de degré dans la violence verbale et la volonté d'action, désirent comme les radicaux deux choses : s'emparer de cette machine pour en perfectionner les rouages et les faire fonctionner au mieux des intérêts de leur clientèle. Tocqueville avait observé, ajoute encore Georges Sorel, que depuis le commencement du XIXe siècle les constitutions administratives ayant peu changé, les révolutions cessaient d'engendrer de grands bouleversements. Les socialistes sans avoir probablement lu Tocqueville ont compris d'instinct que la conservation d'un État bien centralisé, bien autoritaire, bien démocratique, surajoutant à la centralisation administrative une centralisation économique indéfinie, offrait d'immenses ressources pour eux et mettait l'école dirigeante à l'abri d'une révolution prolétaire. Ils ont également compris que cette formule, très rassurante en apparence pour les intérêts financiers, conjurait le risque d'une réaction énergique, en dissimulant ses fins révolutionnaires sous le voile d'une légalité décente.

Peut-être l'application de cette formule aurait-elle assuré à la France un demi-siècle de tranquillité avant la catastrophe, si l'immense conflit de 1914 n'eût précipité le rythme du phénomène. Mais, tôt ou tard, elle eût acculé la Nation à une

crise financière insoluble, vouée inévitablement à éclater au moment précis où l'activité économique non étatisée se fût trouvée impuissante à compenser l'inconjurable déficit engendré par l'activité économique étatisée. Pour justifier l'étatisme économique, les doctrinaires radicaux et socialistes nous y montraient, mirage enchanteur, une source intarissable de richesses servant désormais à l'amélioration du sort du plus grand nombre et non plus à l'enrichissement d'une minorité de privilégiés. C'est une belle et séduisante perspective ouverte sur l'avenir, qui a provoqué, dans l'avant-guerre, l'adhésion d'une partie des classes moyennes au collectivisme transformé en socialisme d'État. Mais quelqu'un a troublé la fête, réduit les calculs à néant et bouleversé les théories. Ce quelqu'un a nom syndicalisme.

La centralisation appelle la centralisation.

Les auteurs de la loi de 1884 ont cru et devaient croire de la meilleure foi du monde qu'en donnant à la liberté syndicaliste sa charte ils créaient un instrument de paix sociale et donnaient aux corporations ressuscitées les moyens de vivre. Cette vue optimiste ne pouvait manquer d'être infirmée par l'étatisme. Il n'était peut-être pas malaisé de prévoir, il y a trente-six ans que, mis en présence de la centralisation économique commençante, le syndicalisme, loin de rechercher des fins corporatives, se lancerait à la conquête de l'État industriel. En fait la courbe de l'étatisme et celle du syndicalisme centralisé se sont étroitement épousées. La Confédération Générale du Travail se constitue, se renforce, s'épanouit en même temps que le socialisme d'État. Au fur et à mesure que l'État élargit le cercle de ses empiétements et de ses attributions, la C. G. T., en parfait synchronisme, se détourne de sa mission naturelle et conçoit plus clairement l'idée de la révolution sociale et les voies et moyens nécessaires pour y parvenir. Elle discerne plus nettement que l'État travaille pour elle, qu'il lui recrute des cadres et qu'à un moment donné, en vertu d'une ambition que tout autorise et favorise, elle se confondra avec l'État lui-même. C'est tellement vrai que le syndicalisme, au cours du Congrès d'Amiens, célèbre dans ses fastes, tenu au mois de septembre 1906, prononce la séparation d'avec les socialistes politiciens, malgré la résistance désespérée de

ceux-ci. A la presque unanimité il adopte la motion Griffuelhes portant que la C. G. T. groupe, en dehors de toute école politique, les travailleurs. Par là il se pose en adversaire du socialisme en tant que parti politique. Antagonisme logique et inévitable. Confortablement installés dans la constitution politique et dans les fonctions électives, endormis dans les délices de Capoue, les socialistes politiques ne sont pas pressés. Ils tournent à l'opportunisme douceâtre. Ils vont à la révolution sociale d'un pas « qui a bien le temps », suivant un itinéraire allongé à plaisir, le long de sentiers fleuris et détournés. Resté fidèle aux concepts de la révolution prolétarienne non différée, le syndicalisme ne s'accommode ni de transactions ni d'atermoiements. Il ne fraie pas avec Rabagas. L'action directe! Voilà son procédé. Dans un curieux article du *Mouvement social* paru au mois de mai 1908 M. Édouart Berth indique avec force et franchise que « la classe ouvrière ne se voit nullement comme la partie d'un tout ». Elle se considère comme un tout par elle-même. Elle veut la ruine totale de ses adversaires, le renversement absolu de l'ordre bourgeois et la création d'un ordre nouveau. Il est impossible de s'exprimer en termes plus catégoriques. La théorie catastrophique de Marx, atténuée, édulcorée par le socialisme d'État, commun aux bourgeois radicaux et aux politiciens collectivistes, reprend une vigueur nouvelle. Le syndicalisme s'est défini. Georges Sorel promulgue sa théorie de *mythe* nécessaire. C'est en s'organisant en vue de la *grève générale* que la C. G. T. atteindra son but en chemin. La violence vient prendre une place naturelle dans le système. C'est dans les luttes violentes que, les grèves partielles augmentant sans cesse de fréquence et d'ampleur, l'organisation croissante du prolétariat acquerra les qualités de puissance qui lui manquent. Et comment mieux s'emparer de l'État, qui fait obstacle, qu'en introduisant le syndicat et la grève dans les services publics étatisés et centralisés et au besoin dans la centralisation administrative. Plus l'État agrandit l'aire de son activité, plus il multiplie le nombre des fonctionnaires et des fonctionnarisés et plus il prête le flanc à la Révolution. Le syndicalisme fonctionnariste est né. A dater de ce moment, l'étatisme des radicaux et des socialistes est virtuellement

frappé à mort. La constitution administrative a commencé de se séparer et de se dissocier d'avec la constitution politique. Les prises du pouvoir politique sur les fonctionnaires tendent à s'affaiblir. Le parlement et les ministres, qui sont l'organe de ce pouvoir politique, habitués à exiger et à recevoir des fonctionnaires en échange des promesses d'avancement et des augmentations de traitement, le service électoral, sont stupéfaits de ne plus retrouver dans leur clientèle les anciennes humilité et docilité. L'histoire se renouvelle. Qui t'a fait fonctionnaire interroge le ministre, le sénateur ou le député? Et le fonctionnaire de répondre : Qui t'a fait ce que tu es, si ce n'est moi.

A cet endroit, il semble que les contours du « monstre » se dessinent avec quelque précision. L'État change de caractère. Devant le pouvoir nouveau qui se lève, il pourrait être à l'origine le défenseur de la Nation, le serviteur du public. Mais si, par ignorance, par insouciance ou par faiblesse, il faiblit devant le pouvoir nouveau, il n'est plus le ministre de la Nation. Il devient son ennemi. Il s'émancipe du pouvoir politique institué par la constitution de 1875. Et celui-ci, par le fait qu'il perd le contrôle et la maîtrise de ses agents, tombe du même coup à l'impuissance de gouverner et de comprimer la dépense publique.

Mais il s'en faut que nous ayons épuisé la série des analogies entre notre époque et la période pré-révolutionnaire. On sait, et la chose est même devenue banale à rappeler, que les idéologies, qui ont amené, en se réalisant, la chute de l'Ancien régime avaient trouvé de complaisantes adhésions dans la famille royale, dans la noblesse et le clergé. Il en est de même aujourd'hui. Et il est admirable qu'au sein de notre école dirigeante les théoriciens surgissent à point nommé pour déguiser et embellir le mythe révolutionnaire.

C'est ainsi que le phénomène dont la guerre a accéléré la marche est masquéaux Français par des homélies optimistes, qui les endorment dans une fausse sécurité. De complaisants écrivains prétendent connaître le syndicalisme révolutionnaire, qui petit à petit envahit nos institutions administratives, bien mieux que celui-ci ne se connaît lui-même. Des réformateurs pleins d'illusions, se flattent de dériver, canaliser et

utiliser le mouvement, de manière à restituer aux entreprises d'État toute leur productivité.

En vain, le syndicalisme fonctionnariste qui, on lui doit cette justice, ne cherche pas à donner le change sur ses intentions et sur ses projets, proteste-t-il de sa volonté révolutionnaire. En vain, se vante-t-il dans toutes ses manifestations, avec une ostentation qui confine au cynisme, de travailler à mettre la main sur l'État et sur la société selon l'idéal soviétique, rien n'altère la souriante sérénité des idéologues et des théoriciens. A leur gré c'est le syndicalisme d'État qui se trompe sur son rôle, sans le vouloir et sans le savoir. Instrument aveugle et inconscient d'une œuvre qu'il ignore, il nous prépare une cité nouvelle, où tout sera joie, prospérité et harmonie. Dès 1906 M. Anatole France écrivait :

La lutte entre les défenseurs des antiques privilèges de l'État et le prolérariat des bureaux, des écoles, des octrois, des postes et des routes s'annonce comme le fait social le plus considérable et le plus fécond en conséquences de l'heure présente.

C'est aussi notre avis, mais les conséquences quelles sont-elles?

Si nous devons en croire M. Léon Duguit, l'éminent professeur de l'université de Bordeaux, elles ne peuvent être qu'excellentes, en dépit de la direction révolutionnaire imprimée au mouvement.

Le syndicalisme d'État n'est pas, écrit M. Léon Duguit[1], la classe ouvrière prenant conscience d'elle-même pour concentrer le pouvoir et la fortune et anéantir la classe bourgeoise. Ce n'est pas un moyen de guerre et de divisions sociales. C'est un moyen puissant de pacification et d'union. C'est l'organe de la masse amorphe d'individus isolés et impuissants, en face de l'État formidablement puissant parce qu'il s'appuie sur la solidarité nationale.

Dans l'opinion du même auteur, le syndicalisme fonctionnariste prépare la décentralisation. Il n'a rien de spécial. Il n'est qu'un des éléments du mouvement général syndicaliste, qui s'étend à la société tout entière.

Nous en demandons bien pardonà l'éminent juriste, mais il nous est impossible d'accorder à la complaisante hypothèse qu'il apportait, il y a quelques années, devant l'École des Hautes

1. Duguit, *le Droit social, le Droit individuel et la transformation de l'État.*

Études la moindre chance de réalisation. Quand les services publics constitués en syndicats autonomes, seront affiliés à la Confédération générale du Travail, organisation fortement centralisée et gouvernée dictatorialement de Paris, celle-ci sera devenue l'État lui-même; tout lien se trouvera rompu entre la constitution politique et la constitution administrative, qui fonctionneront chacune de leur côté et se livreront une lutte acharnée. Bien que M. Duguit condescende à laisser subsister un droit de contrôle vague et lointain, au profit du pouvoir politique, il apparaît clairement que le rôle de celui-ci se réduira à percevoir sur les contribuables les sommes d'argent exigées souverainement par les services publics syndicalisés. Mais les services publics syndicalisés, ajoute M. Duguit, resteront responsables de leur gestion. Nous demandons par qui, comment et devant qui, cette responsabilité pourra être mise en cause. Tout ce que nous pouvons avoir de bon sens se cabre devant cette affirmation.

Par quel étrange oubli des réalités peut-on assimiler à un syndicat quelconque, soumis aux aléas de la concurrence, dénué de force coactive, un syndicat installé dans un monopole que la puissance publique a créé, qu'elle défend à l'aide de la force armée et qu'elle soutient au besoin avec l'argent de tous.

Au surplus M. Duguit s'est borné à clarifier, et systématiser les idées quelque peu confuses mises en circulation, au début de ce siècle par M. J. Paul-Boncour dans son *Fédéralisme Economique*, honoré d'une préface de Waldeck-Rousseau. M. Paul-Boncour a repris en sous-œuvre, à grands renforts d'arguments juridiques, la pensée proudhonienne d'une complète dissolution de l'État et de la société dans l'organisation économique. Il fait bon marché de la famille, de la commune, de la province. Qu'importe le droit de débattre librement, dans le cadre territorial, les intérêts de la commune et du département? La décentralisation économique s'oppose même à la décentralisation territoriale, vu la prédominance des intérêts de corporation et de métier. Il y a là une idée juste, mais défigurée par une exagération manifeste. En vertu d'une contradiction dont il ne semble pas s'être aperçu, M. J. Paul-Boncour laisse subsister dans son ordre social

fondé sur le fédéralisme économique, des services publics privilégiés distingués des services privés. Or, lesdits services jouiront de l'autonomie. Leur exploitation sera remise aux mains de corporations qui, sous la simple surveillance du gouvernement et sous l'empire des lois, les administreront en toute indépendance; la hiérarchie des traitements y sera établie par les intéressés eux-mêmes. Il ne faut pas, croyons-nous, après la lecture de ce texte, un grand effort de réflexion pour comprendre que les idéologies fédéralistes de M. J. Paul-Boncour ne peuvent aboutir, de même que les idéologies de M. Duguit, qu'à un renforcement d'étatisme et de centralisation sans autre contrepoids désormais que « la simple surveillance » du gouvernement et l'empire des lois... sauf bien entendu la loi des finances.

Dans l'avant-guerre, ces utopies étaient en honneur et en crédit. Elles ont petit à petit pénétré dans les cerveaux français. Elles n'ont pas peu contribué à accélérer les progrès de l'étatisme qu'une aventureuse application de l'homéopathie sociale représentait comme devant s'épanouir dans une séduisante efflorescence de décentralisation et de fédéralisme.

Mais, en attendant que ce généreux idéal fût atteint, les services de l'État, pendant leur période de transformation, ont continué de mécontenter de plus en plus le public et de lui coûter, en même temps, de plus en plus cher. Et comme il était difficile de nier, puisqu'ils s'inscrivaient en chiffres irrécusables dans le total du budget, les désastreux effets de l'étatisme, d'autres théoriciens ont surgi, qui, s'estimant plus positifs et plus réalistes que les illuminés du fédéralisme économique, ont imaginé l'expédient de la gestion industrielle. Les théoriciens sont nombreux mais il suffit de considérer le travail déjà cité de M. René Favareille où la conception de la gestion industrielle de l'État est le mieux clarifiée.

Cette école nouvelle intervient en médiatrice. Elle se tient à égale distance de l'étatisme simple et primitif des socialistes et de l'étatisme syndicaliste des cégétistes.

Elle se flatte de remédier à la crise de l'État en calquant d'aussi près que possible la structure d'un service public (même d'ordre administratif pur), sur le fonctionnement

d'une société anonyme. Dotons les services d'État d'un directeur nommé par un Conseil d'administration. Faisons en sorte que ce conseil d'administration doive sa naissance à une triple origine, une partie des admistrateurs étant désignée par le ministre, une autre par le personnel, une autre par le public; et nous substituons ainsi à une gestion bureaucratique improductive une gestion économique et bénéficiaire.

Dans ce système comme dans les précédents, nous voyons clairement que les fonctionnaires et les serviteurs de l'État vont bénéficier d'une indépendance qui, de toute évidence, les soustraira aux inconvénients très réels d'ailleurs de leur subordination au pouvoir politique plus spécialement incarné dans le Parlement. Mais nous avouons ne pas apercevoir en quoi les intérêts des administrés, des contribuables et des consommateurs, qui, en dernière analyse, sont la raison d'être des services d'État, obtiendront une satisfaction et une garantie compensatrice par la présence de quelques délégués au Conseil d'administration. Le fait du monopole aggravé par l'autonomie serait le plus fort et il comporterait d'inéluctables résultats de responsabilités et de gabegies. En vain invoquerait-on la sanction financière. Elle joue pleinement dans une société anonyme. Une mauvaise gestion comporte pour les actionnaires la perte de leur capital, pour un employé la perte de son emploi et pour le directeur et les administrateurs des responsabilités dont la sanction peut être, au besoin, judiciaire. Pourrait-il en être de même au sein d'un service public centralisé? Le Code de commerce lui serait-il applicable? Non, évidemment. Le jour où le service d'État monopolisé aura fait virtuellement faillite, on ne le supprimera pas. On ne trouvera pas plus de responsables sous le nouveau régime que sous l'ancien. Et les contribuables seront invités à faire les fonds d'un recommencement sur nouveaux frais.

L'utopie de la gestion industrielle ne se différencie pas sensiblement de celle du fédéralisme économique.

En mettant l'une ou l'autre en œuvre, on parviendra sans difficultés à séparer davantage l'État de la Nation. Mais on n'aura fait qu'aggraver leur antagonisme sans rien changer au fond des choses.

Le monopole d'État nous a été donné comme se justifiant par une double supériorité qu'il tirerait : 1° d'une exploitation plus habile que l'exploitation privée; 2° d'une surabondance de produits qui profiterait au trésor public et à la collectivité nationale. C'est sur ces deux points, dans un moment où la question financière menace gravement le régime politique et l'ordre social, qu'il doit faire ses preuves et fournir ses chiffres. C'est sur ces deux points : sa discipline intérieure et son rendement financier, que nous voulons entendre les témoignages.

Après avoir examiné et critiqué les idéologies, il sied de rechercher les faits auxquels elles ont donné naissance.

***

LE TÉMOIGNAGE DES FAITS

Sur la broussaille, épaisse et fleurie des idéologies, les faits ont cheminé insensiblement depuis vingt-cinq ans. De temps à autre un événement retentissant a permis de jalonner leur marche à couvert. Il s'agit, pour y voir clair, de reconstituer, suivant les procédés de la politique expérimentale, l'itinéraire parcouru, de reconnaître le point de départ et de déterminer exactement le point actuel et provisoire d'arrivée, en ne perdant jamais de vue, que la question, pour les Français de 1923 est de savoir si le pouvoir politique a gardé ou non en mains, avec la prépotence dans l'État, les moyens de résoudre le problème financier et de nous épargner une révolution.

C'est aux environs de 1906, à l'époque du premier cabinet Clemenceau, qu'il faut placer les premières manifestations extérieures de la contagion syndicaliste sévissant sur le personnel de l'État. Il semble qu'à tort ou à raison l'avènement de ce ministère ait, *ipso facto*, inspiré au syndicalisme fonctionnariste l'espérance d'être encouragé sinon toléré. C'est un congrès d'instituteurs qui s'ouvre au chant de l'*Internationale* et proclame sans ambages son droit à l'indépendance. C'est le personnel des arsenaux de la marine qui s'agite. C'est une grève d'agents de police qui éclate à Lyon. A Paris c'est le personnel des hôpitaux qui manifeste des tendances inquiétantes.

Il importe de remarquer que, jusqu'à cette époque, aucune incertitude doctrinale ne s'était fait jour au sein de notre école dirigeante quant à l'étroite subordination de la constitution administrative à la constitution politique. Elle ne professait pas sur la matière d'autres principes que ceux de Napoléon Ier. Le serviteur de l'État doit, non seulement observer et pratiquer le loyalisme constitutionnel le plus pur, mais il doit en outre, s'il prétend à l'avancement et aux honneurs, se dépenser pour l'élection des candidats officiels, épouser activement les préjugés du parti au pouvoir. Sous le ministère Combes la discipline exigée des fonctionnaires ne se pouvait mieux définir que par le fameux *perinde ac cadaver*. On faisait régner sur eux, suivant un mot plaisant, une sorte de terreur sans échafauds. Ce despotisme devait fatalement engendrer des révoltes. Il a suscité, dans le camp des fonctionnaires, une aspiration, légitime d'ailleurs, vers un statut qui leur assurât l'exercice de la liberté de conscience et de la liberté civique et leur procurât des garanties contre le népotisme et le favoritisme, élevés à la hauteur d'une institution. Mais la lutte pour le statut n'a pas tardé à se confondre avec celle pour l'autonomie syndicale, de manière qu'il est devenu promptement impossible d'établir un départ exact entre les doléances recevables et les revendications inacceptables.

Mais, encore une fois, notre école dirigeante, aussi bien dans sa fraction modérée que dans sa portion radicale, n'avait jamais admis dans la première moitié de son règne que les fonctionnaires eussent vis-à-vis d'elle d'autres droits que celui de l'obéissance passive et de tous les instants, due par les militaires à leurs chefs. Le syndicalisme fonctionnariste, n'a jamais figuré sur le programme du vieux parti républicain traditionnel. Dès 1891 M. Jules Roche proclamait, aux applaudissements unanimes de la majorité législative, que la loi des syndicats ne s'appliquait pas aux agents du gouvernement, quels qu'ils fussent et que, s'ils se syndiquaient, ce serait contre la représentation nationale elle-même. Le pouvoir judiciaire n'était pas moins net dans cette négation que le pouvoir politique. Il faut se rappeler le mémorable arrêt par quoi la Cour d'Appel de Paris, à la date du 26 octobre 1903 décla-

rait illégal le syndicat des égoutiers de la Ville de Paris. Le 7 novembre 1905, Rouvier ne craignait pas, dans le moment même où la poussée démagogique atteignait le sommet de sa courbe et où la dictature idéologiste de Jaurès était dans son plein, de tenir devant la Chambre ce vigoureux langage :

Je suis ici pour affirmer, parce que c'est le fait de ma conviction, qu'aucun gouvernement — aucun gouvernement, vous m'entendez bien — fût-il formé de ceux qui nous assaillent et nous sollicitent aujourd'hui, ne pourrait permettre la liberté syndicale aux instituteurs, aux agents assermentés des postes et à nombre d'autres catégories de services publics ; aucun gouvernement ne pourrait y consentir sans se suicider, sans mettre en péril non seulement l'existence même de la république mais de tout régime régulier et normal.

Il eût été difficile, on en conviendra, de s'exprimer en termes plus catégoriques. C'est le *non possumus* absolu roidi dans une intransigeante volonté de résistance. Mais c'est aussi la dernière fois qu'il retentit devant une chambre française. A dater de ce moment, le vieux parti républicain s'effraie, hésite et vacille. Il apparaît moins sûr de sa doctrine. Il ressent le besoin de transiger et de rendre de la bride. Nous avons là-dessus un document de premier ordre : le rapport de M. Barthou élaboré pendant la législature de 1902-1906, à la suite de l'arrêt de principe rendu en 1903 par la Cour d'Appel de Paris. Ce rapport admet, en somme, malgré l'habile balancement des formules, au profit des serviteurs de l'État, un droit à l'association, dont les limites sont mal définies et dont on n'est pas sûr qu'il soit exclusif du droit de grève. M. Barthou entre comme ministre des Travaux publics dans le cabinet Clemenceau et c'est lui qui, à force de ténacité, arrache au Sénat, à une voix de majorité, le rachat de l'Ouest, lequel agrandit en d'immenses proportions le domaine industriel de l'État et rend ainsi inévitable le conflit entre le droit prééminent de l'État et le syndicalisme fonctionnariste. Dans la déclaration ministérielle lue devant les Chambres le 6 novembre 1906 le cabinet Clemenceau annonce, pour régler le statut des fonctionnaires, un projet de loi « qui en leur assurant la liberté de l'association professionnelle et en les garantissant contre l'arbitraire, les maintiendra dans leur devoir envers l'État

responsable des services publics ». En attendant que la situation de droit, fortement ébranlée par de graves concessions doctrinales, se fixe de nouveau, une situation de fait s'établit.

A titre transactionnel notre école dirigeante souscrit à la distinction entre les *fonctionnaires d'autorité* et *les fonctionnaires de gestion*. Pratiquement on tolère que les uns forment dans le cadre de la loi de 1901 des associations habiles à défendre les intérêts corporatifs de leurs adhérents. Quant aux autres, on ferme les yeux sur l'anticipation hasardeuse à laquelle ils se livrent, en préjugeant la décision du Parlement, en donnant résolument à leurs associations la forme syndicale et en les imprégnant de l'esprit syndicaliste révolutionnaire.

Les effets de cette tolérance ne devaient pas tarder à se faire sentir. Entre l'association pure et simple et le syndicat, il y a, indépendamment des différences de forme, une différence d'esprit. Le syndicat, qui a déjà un passé, des cadres, une organisation, est imprégné d'esprit révolutionnaire. Il est affilié à des fédérations de syndicats, à des Unions de syndicats, et finalement à la Confédération Générale du Travail. Il a l'habitude des grèves, non seulement pour des raisons professionnelles, mais pour des raisons de solidarité et de politique, et c'est lui qui entraîne les troupes aux grandes manœuvres de la révolution. Les fonctionnaires associés imitent les mœurs des syndicats, et eux aussi, quoique voués à un service public, à un service d'intérêt national, ils prétendent faire grève.

Logique inévitable qui a engendré la grève des postiers en mars 1909 et celle des chemins de fer en octobre 1910.

Par la grève des postiers, écrit M. Morton Fullerton dans son grand travail sur les *Problèmes de la Politique mondiale* (chapitre de l'évolution politique et sociale de la France) le public a eu enfin la révélation de la nouvelle force *colossale* qui s'était développée dans l'ombre.

Le témoignage de l'éminent publiciste anglo-saxon, ami sincère et admirateur passionné de la France, est précieux à recueillir. Et nous tenons à nous en couvrir envers et contre les optimistes de parti pris, obstinés à méconnaître la puissance formidable de subversion politique et financière incluse dans la décomposition de l'État français au fur et à mesure qu'il

élargit le champ de ses prérogatives. Le public français ne s'est pas alarmé outre mesure de la grève des postiers en 1909. Il n'y a vu qu'un incident de faible importance. A l'étranger, rapporte M. Morton Fullerton, on en a jugé tout autrement. On y a distingué très nettement les avant-coureurs d'une transformation radicale de la société française.

Quand la grève des chemins de fer éclata en octobre 1910 M. Clemenceau avait cédé la place au ministère de M. Briand. On sait que celui-ci, après avoir tergiversé pendant quelques jours, se vit acculer à la nécessité de briser la grève, en faisant arrêter les meneurs dans les bureaux mêmes de *l'Humanité* et en recourant à l'expédient de la mobilisation militaire. Ainsi Rouvier s'était montré bon prophète en prédisant, que parvenus au pouvoir, les partisans du syndicalisme fonctionnariste n'en useraient pas autrement que les adversaires de celui-ci.

Dès 1895 le sénateur Demole avait saisi la Haute Assemblée d'une proposition de loi, ayant pour objet de réprimer toute coalition formée afin de suspendre et de cesser le travail dans les exploitations de l'État et dans les compagnies de chemins de fer sous peine d'amende et de prison. Cette proposition combinée avec un projet dû à l'initiative du cabinet Ribot, remanié dans le sens de la sévérité, fut finalement votée en 1896, en laissant toutefois aux ouvriers des manufactures de tabacs et d'allumettes, la faculté de faire la grève.

Transmis à la Chambre, ce projet n'a jamais été converti en loi pas plus d'ailleurs que le statut des fonctionnaires promis par le cabinet Clemenceau, que le statut des cheminots conçu par M. Briand au lendemain de la grande grève ferroviaire. Ballottée entre la conception jacobine, qui est restée au fond la sienne et la crainte du syndicalisme sans cesse accru en force et en audace, l'école dirigeante n'a pu se résoudre à prendre parti. Elle a laissé aller les choses et a vu venir les événements. Quand la guerre de 1914 est survenue, on comptait en France environ 408 associations ou syndicats des employés de l'État dans les bureaux de l'administration centrale et 202 autres groupes dans le personnel des manufactures d'allumettes, de tabac, de la monnaie, des chemins de fer de l'État. Ces diverses associations étaient unies dans une fédération générale et

quelques-unes, d'une façon plus ou moins avouée et ostensible, se reliaient à la Confédération générale du travail, vivaient de son esprit et collaboraient à ses fins dernières. On peut dire, sans la moindre exagération dans le langage, que la coupure entre le pouvoir politique et les rouages administratifs se trouvait presque à moitié réalisée et que l'État français était armé et divisé contre lui-même sans que rien fût prévu et entrepris pour conjurer la scission totale. De même est-il permis de conjecturer que le spectacle de cette anarchie commençante n'a pas peu contribué à affermir les Empires centraux dans leur sous-estimation de la puissance française et dans leur espérance de victoire rapide. Ils ne savaient pas qu'au premier appel du tocsin les deux organismes, à la veille de se dissocier, se conjoindraient étroitement, en même temps que toutes les classes et tous les partis, animés la veille d'une véritable fureur de guerre civile, fusionneraient dans l'union sacrée.

Quatre ans ont passé depuis l'armistice. L'union sacrée passe à l'état de souvenir. Le problème de l'étatisme se pose à nouveau devant la conscience nationale exactement dans les mêmes termes qu'au mois de juin 1914, avec cette circonstance aggravante que les suites de la guerre, si elles n'en ont pas changé les données, en ont prodigieusement multiplié l'ordre de grandeur en 1923.

Comment les idéologies, que nous avons essayé d'exposer et de critiquer ont-elles tendu à se réaliser dans l'après-guerre, après la trêve d'union sacrée et sous l'influence de la commotion mentale généralement ressentie?

S'il est vrai, comme notre originalité est de le prétendre, que la solution du problème financier s'est soudée pour ainsi dire à la solution de la crise d'État, le budget nous rendra un premier témoignage, qui, à la rigueur, pourrait nous dispenser d'entendre les autres.

Or, nos budgets provisionnels, si longuement élaborés par les deux chambres, sont de pure illusion. Oui, tout cet appareil si compliqué de propositions gouvernementales, de travaux préparatoires en commissions des finances, de rapports généraux et particuliers, de débats publics par chapitre, de vote sur chaque article minutieusement étiqueté, tout cela est

sans conséquence. Au mois de mai dernier la Chambre a été appelée à régulariser un budget rectificatif qui, portant sur l'exercice de 1920, touchait à la fois 573 chapitres et se soldait par un total de 2 milliards 716 millions. Quand le projet a été déposé, ainsi qu'il ressort du rapport de M. Bokanowski, les dépenses étaient engagées sans autorisation. « Quelle moquerie, s'écriait *le Temps*, en régime parlementaire. Les autorisations vont d'un côté et les dépenses de l'autre, celles-ci sans souci de celles-là. » Ajoutons, — constatation devant laquelle *le Temps* a reculé — : la constitution politique va d'un côté et l'organisation administrative de l'autre, celle-ci sans souci de celle-là et se sentant assez forte, assez indépendante pour transgresser impunément les règles fondamentales du régime représentatif et pour augmenter les dépenses de son autorité privée, sans le consentement des représentants de la Nation. C'est là un fait capital dont il semble que l'énormité n'ait pas été ressentie et qui seul suffit à montrer à quel point les prises de la Nation sur l'État se sont affaiblies.

C'est là surtout que se précise le côté presque tragique du péril financier, générateur du péril social. La France a connu dans le passé des jours difficiles où la hideuse banqueroute frappait à sa porte. Elle a trouvé à point nommé des financiers égaux aux dangers : les Villèle, les baron Louis, les Thiers, les Pouyer-Quertier, les Léon Say ont laissé mieux que le souvenir de leur conscience et de leur habileté. Ils ont surtout contribué à créer cette conviction optimiste qu'en cas de difficultés financières, angoissantes, il apparaît toujours un homme capable de rétablir la situation. Il faut seulement prendre garde que de tels hommes n'ont surgi et n'ont connu le succès qu'aux époques où le mal d'argent ne se compliquait pas d'une grave maladie d'ordre politique et social.

A l'heure actuelle, le pouvoir politique, devrait, de toute nécessité pour rétablir l'ordre et l'équilibre dans les finances, comprimer héroïquement les dépenses de l'État et rendre productives ses richesses : c'est le seul remède possible, tous les autres s'étant avérés impuissants. Pourtant il n'est même pas capable de s'opposer à l'accroissement de dépenses publiques, qui est le fait de ses agents d'exécution plus puis-

sants que lui. Quand les circonstances exigeraient que le flot montant fût énergiquement refoulé, l'ambition des gouvernants ne se hausse plus qu'à élever contre lui une frêle digue de papier. Elles sont terribles en apparences, les sanctions contenues dans le texte de loi élaboré en juillet dernier. Responsabilité civile et personnelle des ministres, déclaration de forfaiture à la charge des fonctionnaires coupables dans le cas de dépassements de crédit. Hélas! suivant le mot d'un grand penseur, plus on écrit, plus l'institution est faible. Les foudres substituent le vain tonnerre des mots à l'efficacité écrasante des éclairs. Ce n'est pas ainsi que se résoudra la question de prépotence posée tous les jours avec plus d'acuité que la veille entre les deux pouvoirs devenus antagoniques.

La tâche qui incombe à nos argentiers successifs apparaît surhumaine. Supposons-leur, si l'on veut, une maîtrise de leur science s'élevant jusqu'au génie. Nous n'en serions pas plus avancés. Le problème politique tient en effet le problème financier en suspens. Tant que l'un ne sera pas résolu, c'est folie que de prétendre s'attaquer au premier.

Peut-être nous taxera-t-on de pessimisme et d'exagération. Mais les textes et les faits sont là. Le pouvoir politique est depuis longtemps dépassé par les événements. Il s'attarde encore à l'élaboration d'un statut de fonctionnaires capable de tout remettre en ordre. Dans le domaine des faits, cette phase est révolue. L'étatisme administratif et l'étatisme industriel se sont unis et associés dans une solidarité intime qui n'entend pas se laisser briser.

La Tribune des fonctionnaires, organe de la *Fédération nationale des syndicats des fonctionnaires*, qui traite de pair à compagnon avec le Conseil des ministres, nous apporte, dans son numéro du 15 septembre 1922, un document qui lève tous les doutes. C'est une véritable déclaration de principe, formulée au nom de tous les fonctionnaires syndiqués, par M. Toesca, dans un long rapport, d'ailleurs remarquable de forme et de fond.

Tous les prétendus fonctionnaires, écrit M. Toesca (sauf peut-être les ambassadeurs, qui par la pratique de l'internationalité sont *réellement* une incarnation de l'État) ne sont que des professionnels de droit commun.

Si cette affirmation essentiellement révolutionnaire puisqu'elle renverse les fondements mêmes de notre ordre constitutionnel; semblait insuffisante, malgré sa netteté et sa franchise, à ceux qui tiennent à se rassurer quand même sur les suites du mouvement, M. Toesca a donné de la théorie acceptée et professée par tous ses camarades un commentaire qui défie l'équivoque.

Nous repoussons, écrit-il encore, tout projet de statut aux fonctionnaires. Il n'y a pas de fonctionnaires au sens strict et arbitraire du mot. C'est là un vocable qui n'a à désigner que les employés payés par l'État, comme on appelle cheminots les employés payés par les compagnies de chemins de fer. Il y a des spécialistes préposés à l'exécution d'un service d'utilité publique, des travailleurs assumant comme d'autres travailleurs, mineurs, électriciens une *fonction sociale*. Nous prétendons que notre situation n'a pas à être réglée par les lois ou par des décrets préalables à notre existence ou à notre action, mais qu'au contraire selon le droit commun c'est notre existence et notre action qui doivent provoquer les lois et les décrets qu'elles jugeraient nécessaires.

... L'État n'a qu'à reconnaître le droit collectif des travailleurs qu'il emploie et traiter *d'égal à égal* avec les syndicats.

On alléguera peut-être que ce sont là manifestations émanant d'une minorité d'énergumènes et d'excentriques perdus dans la masse des fonctionnaires fidèles à notre vieille tradition administrative.

Mais l'existence d'une Fédération nationale de syndicats de fonctionnaires, curieusement installée rue de Poitiers à Paris, dans le quartier même des ministères, comme une sorte de contre-ministère ne se cachant ni de son action ni de sa propagande, rend autrement témoignage que des écrits et des discours à la carence du pouvoir politique.

D'ailleurs il ne se passe guère de jours sans qu'une échappée de vérité ne nous vienne déceler la marche rapide du phénomène qui, petit à petit, gagne et envahit toutes les administrations.

Si nous voulons nous rendre compte de l'influence exercée en largeur et en profondeur par la Fédération nationale du syndicat des fonctionnaires, il nous suffira d'étudier le cas d'une administration type, telle que l'Enregistrement, le Domaine et le Timbre.

S'il était une corporation qui dût sembler imperméable aux idées syndicalistes, c'était bien celle-là, qui, se recrutant dans les rangs de la bourgeoisie et formant une sorte d'aristocratie fonctionnariste quelque peu gourmée et distante, suspecte même de tendresse pour les régimes déchus, est attachée à ses devoirs jusqu'au scrupule, et épouse avec un zèle parfois excessif les intérêts du Fisc et du Trésor. Or, le public a appris tout récemment, à sa grande stupéfaction, que sur 5 000 fonctionnaires, composant l'administration de l'Enregistrement, 2 000 étaient affiliés à des syndicats cégétistes. C'est le chiffre donné par l'association des employés supérieurs de l'Enregistrement qui, au nombre d'un millier, effrayés de la tournure prise par le mouvement, viennent de se séparer et de former une association légale. N'y a-t-il pas, par ce fait patent et contrôlé, de quoi réfuter les plus solides parti pris d'optimisme. C'est au cœur même de la centralisation administrative, dans la citadelle présumée irréductible, de la fidélité et du loyalisme envers l'État, que le syndicalisme s'est installé en force sans crainte d'être délogé, et dans son propre département l'autorité du ministre des Finances est battue en brèche et tenue victorieusement en échec.

A la vérité, celle de son collègue de l'Instruction publique l'est bien davantage. Elle est devenue à peu près inexistante. Le Grand maître de l'Université en est réduit à des gestes de parade et de figuration. S'il s'avise de rappeler à l'ordre par voie de circulaires confidentielles ses subordonnés, le brouillon de sa circulaire est avant même d'être signé communiqué aux journaux par les membres de son propre cabinet. En d'autres temps cette divulgation eût provoqué des sanctions exemplaires. De nos jours, ainsi que le spectacle nous en a été donné, il y a quelques semaines, le ministre a préféré s'excuser et protester de l'innocence de ses desseins, c'est-à-dire battre prudemment en retraite. A l'heure actuelle, il est permis de dire qu'à l'école primaire, l'État a cessé, soit de réclamer, soit d'obtenir l'obéissance. Tenu au Havre le 7 avril dernier, le congrès des syndicats des instituteurs a accusé 58 000 adhérents, soit environ la moitié du personnel enseignant des deux sexes. Les syndicats purement bolchevistes, d'après les chiffres donnés à ce congrès, grouperaient de 4 000 à 5 000 adhérents ;

ce chiffre, d'après des publicistes autorisés, devrait être porté prochainement à 15 000. De temps en temps le ministre défère aux tribunaux, quand le scandale dépasse les bornes, un syndicat plus entreprenant et plus audacieux que les autres. C'est ainsi qu'un jugement du tribunal de Quimper à qui le syndicat des instituteurs du Finistère avait été déféré, a constaté que ceux-ci étaient en révolte ouverte contre la loi. L'autorité ministérielle ne s'en est pas trouvée affermie. Comment le pourrait-elle quand une répression, intermittente et arbitraire, laisse subsister presque tous les syndicats illégaux, sous la condition tacite qu'ils mettront une légère sourdine à leurs manifestations révolutionnaires écrites ou parlées?

Dans les Postes, Téléphones et Télégraphes, les signes d'anarchie ne sont pas moins graves et pas moins probants. A la date du 19 juillet dernier, le Conseil de la Fédération postale a délibéré ouvertement à Paris, sous les yeux mêmes du ministre, sur le plan d'action électorale le plus propre à procurer la non-réélection des parlementaires qui n'auront pas souscrit publiquement et explicitement à la reconnaissance du droit syndical. Ce plan d'action électorale comporte d'ailleurs des mesures autrement efficaces que la sommation. Un député anti-syndicaliste, candidat au Conseil général dans le canton de Saintes, M. Taittinger, s'est vu supprimer, par autorité syndicaliste, la distribution postale de ses journaux de propagande, de ses circulaires électorales et de ses bulletins de vote. Procédés d'intimidation devant lesquels le pouvoir reste désarmé et qui nous ouvrent, pour le moment où elles seront généralisés, de bien troublantes perspectives sur l'avenir.

Comment nier l'affaiblissement du pouvoir politique quand nous lisons dans un hebdomadaire parisien, *Aux Écoutes*, que le syndicat des gardiens de prison a mis, par un acte unilatéral de sa souveraineté, au régime des condammés politiques, les meneurs arrêtés pendant les dernières grèves du Havre, et que le secrétaire général du syndicat, mandé aux fins d'explications n'a même pas répondu à la convocation.

Comment nier que cette situation sape par la base tous les plans d'économie que le ministre des Finances essaie d'échafauder.

Ne lit-on pas dans *le Temps* du 19 juillet dernier, cet extraordinaire communiqué officiel :

> Le Ministre des Finances a promis d'entrer en négociations avec le syndicat des fonctionnaires en vue d'une nouvelle augmentation de traitement.

De tels traits de lumière illuminent la question et permettent d'en reconnaître la position actuelle, avec la plus grande exactitude. Non reconnu en droit, le syndicalisme fonctionnariste, expression de la dissociation de la puissance publique et du pouvoir administratif et exécutif, poursuit son œuvre. Il négocie avec le ministre des Finances sur le pied de l'égalité. L'aveu en est consigné dans une note aux journaux, sans que personne semble prendre garde aux suites formidables et prochaines qu'il implique.

A la moindre allusion concernant la nécessité de demander à la réforme ou à la transformation des monopoles d'État les ressources qu'ils ne donnent plus et qui font cruellement défaut à notre équilibre budgétaire, le ministre des Finances apparaît dans une posture plus humiliée et plus lamentable encore. On avait parlé vaguement à la commission des Finances de réaliser, à la manière anglaise, les deux milliards de recettes supplémentaires que la vente des tabacs pourrait procurer raisonnablement au trésor. Il n'en a pas fallu davantage pour amener rue de Rivoli, frémissants d'une indignation mal contenue, menaçants et hérissés, les ambassadeurs du personnel du Monopole, devant lesquels le ministre a baissé immédiatement pavillon. Il n'a obtenu grâce qu'en promettant de se faire devant les chambres le défenseur et l'avocat du monopole des tabacs. Notre argentier a essayé de couvrir sa capitulation, en daubant le monopole des allumettes qui, croyons-le bien, n'est pas menacé sérieusement et se défendrait au besoin avec la même arrogance et la même efficacité.

Nous faisons ces constatations accablantes, sans colère ni passion, d'une façon purement objective. La politique expérimentale opère en effet avec la même sérénité et selon les mêmes méthodes que la physique et la chimie. Ce que nous voulons, c'est placer notre école dirigeante en face des faits qu'elle persiste à nier ou à éluder et à lui montrer avec une

évidence toute mathématique que sa politique aboutit à un étatisme doctrinal contraire à la fois à ses théories et à ses promesses.

Dans le *Journal des Débats* du 28 novembre 1905, M. Paul Leroy-Beaulieu proposait de donner l'appellation de quatrième État à l'ensemble de tous les employés du gouvernement qui, d'après ses propres observations, tendaient à devenir une caste héréditaire.

Ce quatrième État, dont notre école dirigeante n'avait ni voulu ni prévu la formation et qu'elle n'a cessé dans son esprit d'imprudence et d'erreur, de fortifier et d'agrandir croyant le retenir éternellement dans la soumission, se hâte vers l'indépendance et l'autonomie. L'heure de son avènement est proche, c'est lui que nous trouvons aujourd'hui, obstacle formidable, entre le problème financier et nous, lui qui attaque notre ordre constitutionnel par les deux côtés à la fois, en fournissant suivant l'expression de M. Henry Chéron, parlant au Sénat, *des cadres à la révolution sociale* et en retirant à notre école dirigeante le moyen de rétablir les finances de la Nation.

COMTE DE FELS

(A suivre.)

IL ÉTAIT QUATRE PETITS ENFANTS[1]

XVIII

LA GENIVIÈRE DANS LA TOURMENTE

Les trois fils de Nicolas Fruytier et le mari de Jeanne se trouvaient, à des titres divers, parmi les combattants. Ils firent bien leur devoir : nul n'en doutera qui les a vus vivre et travailler. Mais je ne crains pas de dire que le plus beau soldat de la famille, et par le plus beau j'entends le plus courageux, le plus persévérant, celui qui dut suffire aux devoirs les plus inattendus comme aux plus ordinaires, fut Jeanne, demeurée seule à la Genivière avec ses deux enfants tout petits. Elle sauva la ferme : on la vit labourer, herser, semer, faire la moisson, livrer le grain à la ville, vendre et acheter des bestiaux. Quatre années durant, elle fut brave contre les intempéries, contre les hasards des rencontres sur les routes, contre la fatigue et la perpétuelle inquiétude de son esprit. Car il n'y avait pas d'heure ni même de quart d'heure où elle ne fût tentée de penser : « Un malheur va m'arriver ! Moi aussi, comme la fermière du Haut-Jubé, je vais perdre mon mari ! Comme celle de la Grandesse, je vais perdre un de mes frères ! La nouvelle court déjà sur les fils du télégraphe ! L'homme qui passe dans le chemin, n'est-ce pas lui qui apporte la dépêche ? » Elle retenait tout le temps son cœur prêt à pleurer. Il fallait

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1922, 1er et 15 janvier 1922.
Copyright by René Bazin, 1923.

soigner les enfants, qui ne pouvaient comprendre évidemment, et vivre avec une petite domestique de quatorze ans, lente d'esprit, qui ne comprenait guère mieux, et une sorte de berger très vieux, qui, de toute sa vie, n'avait jamais parlé qu'à son chien. Jeanne écrivait tous les deux jours à son mari, une fois la semaine à chacun de ses frères. Elle envoyait à tous, même à Vincent, des colis de provisions, du chocolat, du tabac, du linge, du papier à lettres, et, quatre étés de suite, elle glissa, dans chaque paquet, deux ou trois pommes mûries au soleil de Marcheprime, à cause du plaisir qu'auraient les hommes à les croquer, mais aussi parce qu'elles embaumaient, étant de belle espèce, reinettes franches, calvilles, rambourgs, pommes de jaune, et telles que l'on ne pouvait en saisir une sans croire qu'on tenait la belle saison dans sa main.

Le mari de Jeanne, parti comme cuirassier, fut assez vite le cavalier à pied, combattant dans la tranchée, où il en était besoin. Tout le long du front de bataille immense, qui commençait aux dunes des Flandres, pour aboutir aux Alpes, il descendit et monta, pendant deux ans; mais les deux dernières années il les passa dans les pays d'Orient, et presque tout le temps à l'hôpital, car les fièvres de ces pays, qui ne sont point faits pour les Celtes, avaient pris le grand laboureur de Trois-Épines, et ne le lâchaient guère.

Vincent, chasseur à pied, ne quitta pas le sol de France. Il reçut trois blessures, dont deux, la première au ventre et la troisième à la tête, le laissèrent pour mort sur le champ de bataille. S'il n'avait pas été ramassé, la première fois par un aumônier, la seconde par un camarade d'escouade, il eût été bientôt un de ces cadavres qui pourrissaient entre les tranchées ennemies. Aussi, par gratitude, avait-il juré de relever le plus de blessés qu'il pourrait. Quand personne n'osait sortir, parce que le secteur était plus agité que de coutume, ou nouveau, lui, l'ouvrier charron, le Frisé ou le Lyonnais, comme on l'appelait, sans rien dire à personne, dès que la nuit venait, il se faufilait par les brèches des champs de fils de fer et, un quart d'heure après, une demi-heure, une heure, rapportait sur son dos un vivant ou un mort. D'ordinaire il

allait seul. « Je suis timide, disait-il en riant, la compagnie me gêne. » Ses officiers s'émurent de le voir trop souvent s'exposer, et attirer sur les tranchées le feu de l'ennemi. Il lui arriva de désobéir, pour entreprendre encore ces promenades redoutables, et de dire alors : « Je chassais autrefois, à présent, je braconne. » On l'admirait pour sa bravoure, on l'aimait pour sa générosité. Il ne recevait pas un colis, de Lyon ou de Marcheprime, sans partager le chocolat, le tabac, la pomme même. C'était le soldat qui avait le plus grand nombre de citations de tout le régiment. On épuisait les belles épithètes quand on parlait de lui. S'ils avaient connu la Genivière, les hommes de tous pays, ses voisins de tranchées, auraient simplement jugé qu'il avait le cœur très tendre de Marie Fruytier sa mère.

Tout à coup cette extraordinaire intrépidité, cette ardeur, cette gaîté tombèrent. Au printemps de 1916, Vincent reçut la nouvelle que l'autre Marie, sa femme aimable, la fille du père Ansiaume, était morte. Il eut trois jours pour courir à Lyon, suivre le cercueil de la pauvre petite qui avait ri pendant trente ans, et confier son fils au vieil Ansiaume qui prit Fabrice sous sa garde. On vit reparaître Vincent dans les tranchées, mais il ne répondit que par des signes de tête aux bonjours des cuisiniers rencontrés à l'entrée des secondes lignes, aux paroles d'amitié que lui adressaient, de-ci de-là, de vrais amis qu'il avait dans le bataillon, et même, ce qui causa une vraie stupeur, même aux condoléances que lui offrirent ceux de l'escouade, disant, de tout leur cœur : « Mon pauvre vieux, va! faut pas t'en faire tout de même! Il te reste des amis. Pauvre vieux! Pauvre vieux! » Il avait l'air si malheureux qu'ils se demandaient s'il comprenait. La première fois qu'il parla après « l'accident », les camarades firent attention à ses paroles, pour être sûrs qu'elles n'étaient pas d'un dément. Et comme elles étaient fort sensées et ordinaires, — il avait demandé où était le nouveau poste du commandant, — on crut qu'il allait mieux. Bientôt on s'aperçut qu'il n'en était rien. Les plaisanteries qu'il goûtait autrefois le laissaient insensible; le pinard ne le tentait plus; la mort des compagnons lui faisait envie, et il était si faible qu'ayant voulu ramener encore « son blessé », une nuit, il ne put le soulever, ni le traîner sur la

boue. Alors, lui qui avait refusé, à trois reprises, d'entrer dans les usines qui travaillaient, à l'arrière, pour l'armée, et demandé d'être maintenu au front de bataille, il accepta de « tourner des obus », comme on disait dans ce temps-là, et fut attaché à un atelier de réparation pour les aéroplanes, établi à Bar-le-Duc. Son intelligence, son adresse, l'espèce de divination qui le faisait voir, avant même d'avoir démonté une machine avariée, le point précis de la brisure ou de la torsion, lui valurent très vite la réputation d'un des premiers ouvriers ajusteurs de l'atelier. On lui confiait les pièces désespérées. Il gagnait de grosses journées, et se remettait à économiser, pour Fabrice. La pensée de ce petit lui donnait la force de vivre, mais ne le consolait pas. Étrange pouvoir de nos âmes, qui travaillent le souvenir comme une pierre précieuse, le dépouillent de sa gangue, et le taillent pour la lumière des jours et des nuits! L'image de Marie était maintenant resplendissante dans l'esprit du pauvre Vincent, Marie avait été la femme sans défaut, l'amie toujours dévouée, la ménagère attentive, la conseillère et l'exemple. Et, quand il s'était lui-même fait pleurer, en songeant le soir, tout seul dans la mansarde de Bar-le-Duc, aux années passées à Lyon, il se sentait attiré vers les créatures les meilleures, — après Marie, — qu'il eût connues, vers celles qui avaient fait si heureuse sa jeunesse à la Genivière, et, las de tant de regrets, il essayait de se représenter Jeanne gouvernant la ferme, élevant deux enfants. L'idée lui venait que la moindre place dans le royaume de Jeanne, celle d'un poulet ou d'une abeille de la ruche, devait être bonne. Le sommeil finissait par l'accabler, ou bien un avion ennemi s'approchait, l'alerte était donnée, et l'ouvrier demeurait debout, marchant dans son étroite chambre, la lampe éteinte, écoutant les détonations des canons et des bombes, jusqu'à ce que le clairon sonnât la berloque : la ville est sauve, on peut dormir.

Les mois passèrent ainsi, pour Vincent, jusqu'à la fin de la guerre. La santé se raffermit, mais la douleur avait tué le goût du voyage, celui des villes, et celui du travail dans l'usine. Vincent malheureux, et qui sentait que sa douleur diminuerait peut-être, mais ne finirait pas, s'inquiétait de souffrir tous les

jours dans la foule et dans le bruit. Il se demandait comment serait élevé Fabrice, entre un grand-père à peu près impotent, et un père qui rentrerait harassé, au crépuscule, à l'heure où le petit commençait de fermer les yeux. « Il n'aura pas l'enfance heureuse et protégée que j'ai eue, » pensait-il. Cette idée revenait souvent à son esprit, et Vincent, plus d'une fois, fut tenté d'écrire à Jeanne, et de lui dire : « Prends Fabrice en pension à la Genivière. Qu'il voie une mère, lui qui n'a plus la sienne, qu'il voie les champs de chez nous, qu'il suive les leçons du successeur de M. Chavagne ! » Mais les objections étaient nombreuses. La plus puissante de toutes, l'orgueil, conseillait à Vincent de ne rien demander à personne. « Veux-tu donc t'exposer à être refusé? Veux-tu qu'on se moque de toi, dans le pays de Trois-Épines, et qu'on dise que tu n'es pas capable de gagner ta vie et celle de ton fils? Marlieu ou Pierre te répondra que tu as volontairement quitté la ferme, autrefois, que tu as vendu ta part, et qu'à présent, la place est prise, et l'avenir promis aux enfants de Jeanne. » Et Vincent n'écrivait pas.

Le vrai chef de la Genivière, Pierre Fruytier, se trouvait dans un secteur du nord de la France, et il est peu probable, en effet, qu'il eût donné son consentement à un pareil projet. Pour faire entrer quelque chose dans cet esprit secret, difficile d'accès, toujours sur la défensive, il fallait des précautions et du temps. Pierre écrivait rarement, des lettres courtes, où il donnait des nouvelles de sa santé, parlait du temps, des paquets, faisait une allusion toujours claire à son désir de voir finir la guerre, et embrassait « la chère Jeanne et les enfants », pour finir. Des combats auxquels il prenait part, des dangers courus, on peut dire qu'il ne racontait rien. Mais, par des compagnons de Trois-Épines, on apprenait que Pierre était connu maintenant de tout le régiment d'infanterie, et qu'on l'appelait un héros. Seul il avait l'air de ne pas comprendre. Oui, ce Pierre s'était montré magnifique, parce qu'il était habitué au devoir comme au pain. Je ne puis raconter de lui qu'une anecdote; mais ce qu'il fut le jour que je vais dire, il l'avait été jusque-là, et continua de l'être jusqu'au bout.

Pierre Fruytier, avec son régiment, avait été envoyé,

comme tant d'autres, dans la direction de la Belgique au commencement de la guerre. Lorsque les armées françaises se replièrent, il fut de ceux qui demeurèrent dans les régions du nord de la France, et dans un secteur où il y avait une rivière, lente et huit mois débordée, des canaux, des écluses, des marais, de la brume et de la boue bien plus qu'on n'en voulait. Il n'était pas douillet, mais il aimait à avoir les pieds secs. De tous les enfants de la Genivière, il était le seul, jadis, qui possédât deux paires de chaussons de rechange. Le pauvre garçon! Dans ses lettres, il ne se plaignait pas tant de la nourriture ou du danger, ou du froid des nuits, que de l'humidité de la terre et de l'air. « *On vit comme des rats d'eau*, disait-il, *et encore il ne faut pas montrer ses moustaches : à trois cents mètres devant le trou, il y a des guetteurs qui nous empêchent de prendre l'air et de nous sécher sur l'herbe.* » Un matin qu'il faisait du brouillard, comme de coutume, le commandant fit appeler Pierre Fruytier :

— Fruytier, on demande des cartouches, d'urgence, au poste Z. Vous avez toujours votre mulet en deuxième ligne?

— Oui, mon commandant, il y a même trois jours qu'il n'a sorti, il sera content!

— C'est bon! c'est bon! surtout dépêchez!

— Je peux prendre par les prés, entre les deux lignes, mon commandant? Il fait de la brume : on ne me verra pas!

Il ne reçut pas de réponse de l'officier, et en conclut que l'autorisation était accordée. Tout simplement, on ne l'avait pas entendu. Il y avait, en effet, entre les tranchées de première ligne et les tranchées de soutien, un large espace découvert, qu'on ne traversait pas d'ordinaire, et pour cause, mais qui permettait de se rendre, sans obstacle ni détour, jusqu'au poste Z. Ç'avait été le chemin de bien des hommes de corvée, la nuit; quelques soldats l'avaient même suivi, les jours où il faisait comme à présent un temps de coton, et, n'ayant pas été découverts, ils déclaraient le raccourci « fameux ». Fruytier s'y engagea tranquillement, avec sa bête qu'il tirait par la figure. On eût dit qu'il la menait aux champs. Mais voici que, on ne sait pourquoi, la nuée molle devint transparente par places, et que l'ennemi, voyant le mulet chargé de caisses et le conducteur à côté, se mit à viser l'un et l'autre.

Les balles partaient en groupes. Pierre les entendait vriller. Il secoua la bride :

— Plus vite, mon vieux Pédro : on n'est pas bien ici!

Presque au même moment où commençait la fusillade, il passait à faible distance de la tranchée de première ligne. Les soldats, alertés, étaient sortis des abris. Pierre entendit la voix de son capitaine, qui criait :

— Mais rentre donc, Fruytier! Tu vas te faire tuer!

— Je peux pas, mon capitaine! Le mulet ne descendra pas, je le connais! Ou bien, chargé comme il est, il se f... à l'envers, au fond de la tranchée. Une bête de ce prix-là!

Il continua son chemin, enveloppé d'éclats de pierres et de brins d'herbes, que les balles faisaient sauter.

Arrivé à une seconde pointe, en arrière des positions françaises, il fut hélé par une autre voix, qu'il reconnut encore :

— Eh! l'ami! C'est insensé! Vite à couvert! Ils tirent sur vous depuis un quart d'heure!

— Pardon, mon colonel, — dit Pierre en portant la main au calot, — mais il y a à peu près autant de chemin pour retourner que pour avancer : vaut mieux que j'avance!

Plus loin, une troisième fois, les camarades essayèrent de l'arrêter, en lui criant :

— Tu es donc fou?

— Non, je suis rendu, — dit Pierre Fruytier, — n'y a plus qu'un tout petit bout.

Les cartouches arrivèrent à temps. Pierre fut complimenté. On pouvait l'être à moins. Trois semaines plus tard, dans un village de l'arrière, le colonel, devant tous les camarades, lui remit la médaille militaire. Fruytier paya à boire, une heure après, à toute la compagnie, et il disait, par la suite :

— Ça m'a coûté six boisseaux de blé : mais je suis tout de même content.

Celui des fils de la Genivière dont je n'ai pas encore parlé, Maximin, s'était battu avant les autres. Au temps où il passait de la compagnie de méharistes au 5e régiment de tirailleurs, les premiers bataillons de ce nouveau régiment refoulaient les tribus marocaines encore insoumises. Le nom de guerre n'était pas prononcé, mais c'était bien une guerre coloniale,

et ceux qui l'ont faite se trouvaient préparés à la grande. A peine celle-ci était-elle déclarée, que le 1er bataillon, auquel appartenait Maximin, quittait le Maroc, débarquait à Bordeaux, et, incorporé dans la division marocaine, traversait toute la France, et se jetait au secours des troupes métropolitaines. Avec la division, il couvrait la retraite de Charleroi; un peu plus tard, il était aux marais de Saint-Gond, et poursuivait l'ennemi en retraite; on le vit dans les Flandres, à la bataille d'Ypres, puis en Champagne, dans l'offensive de septembre 1915. Là le bataillon était cité à l'ordre. Il gagnait sa seconde citation sous Verdun, en enlevant la cote 304, au printemps de 1916, et Maximin nommé capitaine, après l'affaire de la cote 304, recevait la croix de la Légion d'honneur.

Le soir même du jour ou Maximin Fruytier, de la Genivière de Trois-Épines, avait été fait chevalier, félicité par ses camarades, et aussi par ses hommes qui l'aimaient, — félicitations brèves, au hasard des rencontres dans les tranchées boueuses, — il vint trouver son colonel, au poste de commandement, à douze pieds sous terre.

— Mon colonel, j'ai laissé passer mon tour de permission, parce que vous aviez besoin de moi.

— Mon cher, ça n'a pas changé; on a toujours besoin des braves gens : ils portent le monde.

— Le danger est moins grand?

— Toujours sérieux.

— Si vous m'accordiez trois jours de permission, pour aller montrer ma croix à ma sœur qui commande, elle aussi, une belle redoute française...

— Laquelle?

— Une ferme,... je passerais deux nuits en chemin de fer, et j'économiserais, si je puis, sur les soixante-douze heures.

— Allez, Fruytier : vous êtes un trop bon officier pour qu'on vous refuse!

Le surlendemain, Maximin arrivait à la Genivière, vers la fin de l'après-midi. Il loqueta la porte de la maison : elle était fermée à clef. Il ouvrit la porte de l'écurie : les chevaux n'étaient plus dans les stalles. « Parbleu, se dit-il, j'aurais dû le deviner : Jeanne laboure! » Il courut vers le chemin, — la croix sautait sur l'uniforme bleu, — et, ne sachant où Jeanne avait emmené

avec elle le harnais, il allait tourner vers les vignes, quand il aperçut, venant de la plaine, montant vers lui, sa sœur blonde, chef de ferme à la place du mari qui se battait en Orient. Elle était à moitié cachée par le brabant qui roulait sur les cailloux, au pas de deux chevaux réformés pour âge ou pour blessure. Pendu à son cou, elle portait le fouet du commandement, l'épaisse et longue lanière de cuir tressée; dans sa main droite elle tenait la main d'un enfant; ses yeux étaient baissés; la lumière du couchant dorait cette tige de hêtre et son bouquet de feuilles tout en haut.

L'officier regardait, la femme venait, ne se doutant pas qu'une joie était proche. Cependant, le voisinage d'une âme qui pense à nous se révèle on ne sait comment. Un doigt mystérieux frappe aux volets fermés. Jeanne a levé les yeux, elle a poussé un cri :

— Au galop, petit, voilà l'oncle Maximin!

L'enfant saute, la mère accourt, elle met sa tête lasse sur la poitrine de Maximin qui l'embrasse.

— Je ne comptais plus les jours!... Il y en a trop que je ne t'ai vu!... Et mon mari,... plus longtemps encore!... Oh! Maximin, que c'est dur!... Regarde, voilà toute la Genivière à présent!...

En disant cela, elle se redresse, elle montre d'abord l'enfant qui se cache et tire au large, effarouché par l'uniforme, puis, sur le bras d'une domestique de quinze ans, qui revient aussi du labour, et clopine en tordant la hanche, une petite fille endormie, la dernière née, Henriette Marlieu.

Maximin a voulu rentrer lui-même les chevaux à l'écurie, et les dételer. Tout capitaine qu'il est, il n'a pas oublié l'endroit où les licols sont accrochés au mur, ni le coin où sont les fourches, à gauche de l'abat-foin. Il a mené les bêtes au bord de la mare, et elles ont bu, à trois reprises, levant la tête, entre les coups, vers le soleil croulant et rouge.

Mon Dieu, que la ferme est silencieuse! Pas une charrette ne roule dans les campagnes; pas une chanson ne monte du gué de la Cendrine! A l'heure où la voix du père et celles des fils faisaient se tourner dans leurs stalles les bêtes de la Genivière, on n'entend plus que le fausset de la petite vachère, qui crie au loin : « La Grise! la Jaune! la Rouge, où vas-tu?... »

La rosée glaciale des nuits de printemps alourdit l'herbe de la cour, et coule sur les tuiles. Maximin, ramenant les chevaux à l'écurie, les arrête un moment, et, par habitude, tend l'oreille du côté de l'est, comme si pouvait venir jusqu'à lui le bruit des obus tombant sur Verdun. Ses camarades, ses soldats, son secteur où il n'y a plus un seul arbre vivant, toutes ces images affluent dans son esprit. Il ferme la porte des étables, et un peu de temps il reste là debout, dans la nuit brumeuse, le long de la maison que chevauchent, pareilles à des nuées d'orage, les branches des cinq noyers.

Après le souper, qui fut bien court, la servante emporta les enfants dans leurs lits. L'aîné des Fruytier et sa sœur demeurèrent à table, assis l'un devant l'autre, causant du passé, lisant les lettres des absents, et les heures passèrent dont pas une minute ne fut perdue. Parfois, Jeanne s'interrompait de raconter ce qu'elle savait de son mari, de Pierre, de Vincent. Elle montrait du doigt, sur le dolman bleu, la croix gagnée à Verdun par un fils de Nicolas Fruytier. La première fois, elle dit : « Que c'est beau ce bijou-là! » La seconde, elle dit : « Maman aurait pleuré, sais-tu, de te voir décoré! Je pense à elle tout le temps, en te regardant. » La troisième, elle dit : « Notre père, je devine ce qu'il aurait fait notre père, s'il t'avait vu comme tu es, mon beau capitaine; il aurait dit : « C'est plus d'honneur que nous n'en méritions; faudra servir encore mieux, vous tous, mes gars! » Et puis il aurait ri, et en même temps il aurait pleuré comme maman. »

Quand elle disait ces mots-là, cette Jeanne par qui s'exprimait la race des Fruytier, l'horloge commença de sonner onze heures. Le frère et la sœur, dont les âmes s'étaient émues, tout le soir, aux mêmes souvenirs, regardèrent, pendant que les onze coups sonnaient et faisaient taire le grillon, le lit où Nicolas et Marie Fruytier avaient dormi, et où ils étaient morts. Personne, depuis six ans, n'avait reposé sur les matelas que recouvrait une courtepointe en serge brune, à l'abri des rideaux en étoffe pareille, tombant à petits plis sur le coffre de noyer ciré. Le silence total de la nuit entra bientôt dans la maison. Le frère et la sœur

continuèrent un moment de regarder ce même coin de la salle, où était le lit des parents. Puis, l'officier se leva.

— Jeanne, viens avec moi. Tu es plus adroite, tu sauras mieux...

Sans comprendre ce qu'il voulait, déjà reprise par l'obéissance, Jeanne le suivit. Ils allèrent jusqu'auprès du lit.

— Rapproche les rideaux, Jeanne, oui, comme cela.

En parlant, il avait enlevé, de dessus sa vareuse, la croix de la Légion d'honneur.

— Attache la croix aux rideaux, à présent; enfonce bien l'épingle... Voilà... Tout est bien : la chapelle est fermée...

Il se recula d'un pas.

— Mon vieux père, vous avez dû mériter la croix; c'est moi qui l'ai reçue : je vous la rends... Mon père, ma mère, je vous remercie d'avoir formé le cœur des quatre Fruytier, vos enfants... Voyez-les... Ils sont tous, comme ils doivent, à la peine!

Il embrassa Jeanne, et, dans la nuit même, repartit pour le pays où on mourait le plus, en ce temps-là.

Quelques mois plus tard, en septembre, son régiment, qui s'était montré d'une bravoure magnifique à Bouchavesnes, était cité à l'ordre de la dixième armée. Maximin était fier d'appartenir à une formation militaire nouvelle et qui se faisait si vite une belle histoire. Il ne demandait qu'à se battre en France jusqu'à la paix, lorsqu'un ordre du ministère l'appela tout à coup en Algérie. Il s'étonna. Que lui voulait-on? Bah! il l'apprendrait à Alger...

XIX

LA TRIBU EN MARCHE

Quand il aborda le sol de l'Afrique, Maximin se sentit l'âme en peine et en joie. Il retrouvait cette terre française du Sud, où l'homme en lui s'était achevé, esprit, coutumes, discipline, visage même, de telle sorte que pas un soldat, pas un colon de Tunisie, d'Algérie ou du Maroc, apercevant Maximin Fruytier, n'eût hésité à dire : celui-ci est un Africain. Les souvenirs de sa jeunesse militaire l'enveloppaient. Quinze

années étaient venues au-devant de lui, dès que les montagnes de Kabylie, à l'horizon de la mer, avaient paru, bleues et dentelées. Mais quel dur regret en même temps! La guerre, la grande guerre n'était pas finie; la plupart de ses tirailleurs et des officiers, ses camarades, il les laissait dans les Flandres, dans la Somme, à Verdun, quelque part sur la ligne de combat. A l'heure des grandes offensives, pour la délivrance de la France, il ne serait pas là, avec eux. La victoire, il ne la verrait pas de ses yeux : on la lui apprendrait; dans quelle garnison, dans quelle forteresse avancée commandant une route de caravane?

Il ne savait où on l'envoyait, ni pourquoi on l'avait retiré des tranchées. Il finit par se dire et se répéter à demi-voix :

— Ce n'est pas pour ne rien faire, et cela suffit!

Sur le quai d'Alger, deux officiers l'attendaient, un vieux commandant, depuis longtemps à la retraite, et qui habitait parmi les arbres des collines, vers Birmandreis, et un jeune lieutenant de zouaves, qu'une longue maladie avait rendu aussi maigre qu'un de ces chevreaux dont il avait les yeux longs et inquiets.

— Eh bien! Fruytier, — dit le commandant, qui avait des gestes doux et un regard à éclairer les routes, la nuit, du feu de ses prunelles, — elle vous rappelle, l'Afrique; elle ne veut pas vous lâcher : je connais ça; pendant quarante-cinq ans, j'ai trimé au soleil, sans avoir seulement le temps d'aller voir s'il pleut, en France. Où vous envoie-t-on?

— Je le saurai dans quatre ou cinq jours, mon commandant.

— Au Sud, bien entendu.

— Sans doute.

— Mes compliments.

Le lieutenant serra la main du capitaine Fruytier, et dit :

— Les choses ne vont pas toutes seules, en Afrique; pour un peu, elles iraient mal. Là comme ailleurs, on a besoin d'hommes qui sachent bien le métier, et on a pensé que vous étiez peut-être encore vivant. Vous aurez une mission difficile, dangereuse probablement : je vous envie.

— Ne m'enviez pas, Rovirié, demain ce sera votre tour de partir et le mien de rester : vivent les métiers où l'homme ne fait pas ce qu'il veut, mais ce qu'il faut!...

— Vous êtes devenu philosophe!

Maximin se mit à rire, et répondit :

— La tranchée a été une école de philosophie, je vous assure. L'instructeur avait un vilain nom...

— La mort?

— Précisément. Je n'ai pas le temps de vous raconter tout ce que j'ai appris là. Nous nous retrouverons ce soir. Je dois faire débarquer mes malades et mes blessés, pour les conduire à l'hôpital.

Le capitaine Fruytier, dès le lendemain matin, partit pour Constantine. De là, par chemin de fer d'abord, puis en automobile, il gagna une porte de l'extrême Sud, une des capitales sahariennes : In-Salah.

C'est un point habité, parce qu'on y peut boire à sa soif. Les Français ont creusé là des puits artésiens. L'eau abonde, et forme même un lac à l'une des extrémités de l'oasis. Quatre villages sont nés de cette richesse : trois qui trafiquent, un qui protège. A la lisière de la palmeraie, les trois premiers voient passer, entre les cubes gris de leurs maisons construites en pisé, les caravanes qui viennent du Soudan. Le quatrième est une forteresse, bâtie au sud, posée sur un plateau sablonneux, et qui enveloppe, dans ses murailles flanquées de bastions, les habitations des vingt-cinq Français, officiers ou soldats, placés en grand'garde dans ce désert, et tous les bureaux, magasins, dépôts, qu'exige l'établissement d'un poste militaire, si loin de toute base de ravitaillement. Pour paysage, du haut des remparts, ou des terrasses, rien autre chose, au sud, à l'est, à l'ouest, que le sol indéfiniment plat, dont la couleur change un peu selon les heures. Un bienfaiteur dont j'ignore le nom, officier du génie, artiste par hasard, a pensé aux Européens obligés à vivre là des mois, et qui n'ont pas seulement besoin de sécurité : il a entouré de hauts portiques les principaux bâtiments du bordj, et, sur les terrasses, il a fait dresser des balustrades à jour, peintes en blanc. Ainsi les toits ont leurs dentelles, et les yeux sont réjouis. Maximin entra par la porte du nord; il savait le chemin pour se rendre au bureau du chef de poste. Au grand étonnement de quelques soldats indigènes accroupis à l'abri des murs, il traversa deux cours, par le milieu. Les

hommes disaient entre eux : « Qui est ce capitaine? — Un tout jeune, probablement, qui n'est jamais venu en Afrique? — Mais non : il a la barbe longue; il boite de la jambe gauche, il s'est battu en pays roumi... Je crois le reconnaître,... mais oui, j'ai vu ce regard : c'est le capitaine Fruytier! » Alors les méharistes se levèrent, lentement; les paquets de laine devinrent des soldats droitement posés, et saluèrent le chef aimé.

Introduit chez le capitaine d'infanterie commandant le le poste, et qu'il connaissait, Maximin apprit aussitôt que la tribu saharienne des Touaregs Hoggars, nomadisant dans des territoires encore bien éloignés, enfoncés dans le sud-est, avait quitté ses régions habituelles de parcours, avec les femmes, les enfants, les troupeaux. Pouvait-on considérer la tribu comme « dissidente »? Nos ennemis, les Senoussistes de Tripolitaine, étaient-ils parvenus à détourner de nous un chef intelligent, influent, qui nous avait donné, jusque-là, de nombreuses preuves d'amitié? Un officier saharien, mieux que tout autre indiqué pour découvrir la retraite des Hoggars, et rejoindre Moussa ag Amastane, n'était-ce pas le capitaine Fruytier? C'est pour cela qu'il avait été rappelé en hâte.

L'officier avec lequel Maximin Fruytier venait de converser pendant une heure, travaillait dans une pièce protégée contre l'excessif éclat de la lumière par des stores de toile écrue. Deux secrétaires, dans la salle voisine, et dont la porte demeurait ouverte, dormaient, la tête sur le pupitre, accablés par la grande chaleur, et entre eux, une lame de jour semblait diviser la pièce en deux cellules. On voyait en arrière, piqués sur la muraille, deux scorpions noirs, un papillon rare du désert, et quelques gravures de modes d'une revue parisienne.

— Mon cher Fruytier, — disait le chef de poste, — je puis vous donner un groupe de cent méharistes, pas plus.

— C'est peu, si plusieurs tribus se sont déclarées contre nous.

— Ce sont des Chaâmbas[1], et vous les choisirez.

1. En arabe, on dit un *Chaâmbi*, des *Chaâmba*; un *Targui*, des *Touareg*. Une femme de cette dernière tribu s'appelle une *Targuia*, mot qui fait, au pluriel, *Targinat*. Il est tout à fait impossible de plier notre langue à ces règles d'une grammaire étrangère. Je prendrai donc les formes auxquelles l'oreille est le

— Dans combien de temps devons-nous être prêts?

— Après-demain, si c'est possible. Vous emporterez une mitrailleuse.

Maximin serra la main de son camarade, et sortit. Sous le porche, il vit venir à lui un sous-officier français, chef d'une section méhariste dont les montures se trouvaient au pâturage, à quelque distance d'In-Salah. Celui-ci, averti par un planton, venait se mettre aux ordres du capitaine.

Pendant deux jours, la petite garnison d'In-Salah travailla ferme. Les ordres donnés furent exécutés ponctuellement. Le surlendemain de l'arrivée de l'officier saharien désigné pour conduire l'expédition, le détachement était formé; il avait reçu ses cartouches et ses provisions; les méharis et les chameaux de bât avaient été rassemblés dans le camp Bugeaud. Sur une des places, les hommes s'agitaient autour de leurs étranges montures agenouillées. La lune, éclatante, les éclairait. Le départ avait été fixé à une heure du matin. Il y avait là exactement cent deux hommes qui allaient partir pour la grande aventure : deux officiers et quatre sous-officiers français, et quatre-vingt-seize indigènes, la plupart Chaâmbas d'Ouargla, fins pisteurs et ardents guerriers. Tout ce monde criait; les dromadaires faisaient de même. Le froid était vif. Les méharistes, coiffés d'une chéchia rouge serrée par une bande de gaze enroulée et retombant en voile sur la nuque, portaient l'uniforme de campagne des compagnies sahariennes : le pantalon arabe, en toile bleue, la longue blouse blanche sans manche (gandourah), par-dessus la chemise, et comme il faisait froid, un burnous sombre en poil de chameau; une cartouchière de cuir passait sur leur épaule comme un baudrier, et ils avaient aux pieds des sbattes, sortes de pantoufles dont la semelle est taillée dans du cuir de girafe. La grande affaire était de vérifier si leurs bagages étaient bien arrimés sur les flancs de l'animal, solidement pendus à la corde qui fait le tour de la bosse, ou à la selle qui est devant : les deux gros sacs en peau d'antilope, l'un plein de dattes sèches et l'autre de farine; les deux

plus habituée, et je me permettrai d'écrire, sans souci des fautes nécessaires : un *Chaâmba*, des *Chaâmbas*; un *Touareg*, des *Touaregs*, une *Touarègue*. Charles de Foucauld employait souvent *Touareg* au singulier.

outres en peau de bouc contenant chacune au moins vingt-cinq litres; la casserole pour la cuisine et la sacoche de cuir où se trouve la réserve de cartouches, chaque soldat ayant deux cents coups de mousqueton à tirer. A un commandemant de Maximin Fruytier, ils se turent, prirent place sur la selle en avant de la bosse, et furent enlevés à plus de deux mètres de terre, par les méharis qui se mirent debout. Alors, ils traversèrent le camp Bugeaud, vers la porte du nord. On sortit des remparts. Le détachement prit la formation de marche, les sections se suivant à quelques mètres de distance en bataille, et commença par contourner une moitié de l'enceinte, jusqu'à l'endroit où les traces multipliées des pas d'hommes et d'animaux indiquaient la piste du sud. Quelques soldats flâneurs regardaient, du haut des murs et des terrasses, cette colonne en mouvement, qui troublait une parcelle de l'immense nuit tranquille. Autour d'elle, tout était plat et blanc sous la lune. Il faudrait parcourir 150 kilomètres avant que le sol eût une vague, une montée, une descente, avant que le petit gravier pâle du Tidikelt fît place aux roches du Mouydir. Les officiers marchaient en tête, immédiatement après le guide, un Chaâmba balancé sur le dos d'une chamelle blanche, et qui précédait de deux cents mètres le capitaine et le lieutenant. Puis venaient les sections de méharistes, puis l'arrière-garde. Deux flancs-gardes protégeaient le détachement. Souvent le capitaine se penchait sur la selle, pour voir remuer à sa suite les hautes ombres de ses hommes. Au moment où l'aube mettait un peu d'or pâle au sommet des menus sillons de la plaine sans fin, il sentit le froid pénétrer jusqu'à son cœur. Froid de la nuit, inquiétude aussi de tout l'inconnu vers lequel il s'enfonçait avec sa troupe. Si peu rapide que fût l'allure des méharis, la ville et les palmiers avaient disparu. Les hommes les plus rapprochés sommeillaient sur la selle; le lieutenant lui-même abandonnait la bride de sa monture. Maximin rajusta la couverture dont il s'enveloppait. Il se secoua; il pensa que la grande France africaine lui confiait ses destinées, et que l'honneur d'être où il était, lui, l'ancien petit gars de Trois-Épines, valait bien la peine d'affronter tous les risques. Rasséréné, le cœur battant mieux, la poitrine ouverte aux premiers souffles

chauds qui montaient des petits entonnoirs de gravier bagués de lumière, il se pencha vers son camarade.

— C'est le moment de mettre vos lunettes bleues, Chevalier : le désert ayant un peu de jaune, cela fera peut-être du vert, qui manque ici.

Les deux hommes rirent, nerveusement, comme ceux qui pensent à autre chose. Puis chacun tira sur la corde qui serrait le mufle de son méhari, car le guide venait de changer de direction, et piquait au sud-sud-est.

Pendant plusieurs semaines, le détachement continua sa route, passa, de la région du Tidikelt, dans une autre où il y avait quelque pâturage, et contourna lentement le massif montagneux du Hoggar aux clairs paysages; les officiers trompaient l'ennui de la marche en regardant, à leur gauche, les aiguilles de granit rose, les plateaux et les pentes de grès pâle, les coulées de lave, et toute la forêt des pointes vives dressées au-dessous du pic Ilaman, amincies et sculptées par la lime du vent et du sable, et ils jouissaient de tous ces jeux de lumière, dont aucun ne se perd ni ne se voile dans l'atmosphère très pure.

Arrivée au sud du Hoggar, la colonne s'arrêta, et se ravitailla dans le fort Motylinski, tout blanc sur son piédestal de roches grises. Là, Maximin Fruytier interrogea. On pouvait le renseigner mieux qu'à In-Salah. Il n'était que trop vrai : le Hoggar était vide, ou à peu près. Les quelques groupes de pasteurs nomades demeurés dans les hauts plateaux, chaque jour inquiétés par des partisans sénoussistes, s'enfuyaient, ou suivaient nos ennemis. La tribu presque entière devait camper bien loin encore dans le Sud, au delà de la frontière de notre « Afrique occidentale ». Il fallait rejoindre Moussa ag Amastane, lui donner l'assurance et la preuve que nous ne l'abandonnions pas, le ramener s'il était possible, l'empêcher, en tous cas, d'aller grossir, avec ses guerriers, les bandes tripolitaines qui assiégeaient, en ce moment, le poste français d'Agadès, aventuré dans ces solitudes.

Le capitaine Fruytier décida d'envoyer aussitôt deux courriers vers l'aménokal des Hoggars, l'invitant à se trouver, prochainement, dans l'Adrar des Iforas, à Tin-Zaouaten. Il leur remit une lettre. Mission difficile : traverser un pays

soulevé, échapper aux regards, découvrir les tentes de Moussa! Les deux Chaâmbas quittèrent, avant la fin de la nuit, le camp que le capitaine avait fait établir dans le lit d'un oued desséché, au bas du fort Motylinski. Le vent glacé soufflait de l'est. Il faisait clair d'étoiles. Le chef avait tenu à assister au départ de ces hommes qui se dévouaient simplement, fiers même d'avoir été choisis. Il apparut, tout à coup, à côté des méharis agenouillés, qui attendaient les cavaliers. Ceux-ci, occupés à vérifier le chargement des dromadaires, ne le virent pas. Ayant achevé leurs préparatifs, ils mirent le pied sur le cou des aimaux, qui se relevèrent. Alors, au moment où ils commençaient l'immense voyage, et déjà balancés sur la selle, ils reconnurent le chef.

— Heureux voyage! — dit-il.

Les hommes s'inclinèrent, et répondirent :

— Insch'Allah! (s'il plaît à Dieu!)

Bientôt on ne les vit plus : les dromadaires descendaient l'oued avec précaution, et se perdaient dans la nuit.

Maximin Fruytier se mit en route fort peu de temps après les courriers, le 2 février 1917. La marche vers Tin-Zaouaten fut extrêmement pénible, car la région qui s'étend du Hoggar à cet autre massif montagneux nommé l'Adrar des Iforas, est une des plus inhospitalières du monde. La soif tourmentait les hommes et les bêtes. Quand on trouvait un puits, le plus souvent un trou sans le moindre ouvrage d'art, creusé dans le sable ou dans le roc, à demi comblé, au fond duquel, après des heures de travail, on recueillait quelques seaux d'une eau saumâtre, encore souillée par la bave et le crottin des chameaux désaltérés dans les jours précédents, on faisait halte trente-six heures, quarante-huit heures; on attendait que les outres fussent remplies, et les jambes des bêtes de haut bord un peu reposées; on laissait vaguer les méharis dans les espaces qu'on appelle pâturages. Le mot ne désigne pas au désert ce qu'il désigne chez nous. Vous, les enfants de France, qui reposez vos yeux sur le vert des forêts et des prés, ou qui voyez la mer mouvante et bleue, imaginez que là-bas, presque nulle part, l'arbre ne peut pousser, et que là-bas rien ne bouge. Dans les plaines ou sur les plateaux indéfinis, des plantes misérables, sèches et vivantes cependant, citadelles couleur de

poussière, sont posées sur des mottes séparées les unes des autres, enveloppées de petits ravins, que creuse et lime sans cesse le sable qui court ou le sable qui vole. Au milieu du jour, la chaleur est si grande qu'on ne peut voyager. On tâche de partir avant que le soleil ne soit levé. Le soir, jusqu'à une heure, deux heures du matin, les officiers et les hommes dormaient couchés sur le sol, enveloppés dans des burnous ou des couvertures, le capuchon rabattu jusqu'aux lèvres, à cause du froid, du sable en voyage dans le vent, et de la lumière de la lune.

Vers le milieu de février, les cent méharistes arrivèrent à Tin-Zaouaten, massif rocheux au centre d'une vallée où il y a un peu d'eau. Les vipères à corne y abondent. C'était le point où rendez-vous avait été donné au chef des Touaregs. Mais ce prince du Hoggar n'était pas venu; aucun messager n'apportait ses excuses; les courriers n'étaient pas revenus. Le capitaine, dès le lendemain, décida d'envoyer deux hommes encore en mission; et, ayant fait venir deux des Touaregs de son détachement :

— Allez, — dit-il, — encore plus au Sud, jusqu'au poste de Kidal, sur lequel flotte le drapeau français, et rapportez-moi des nouvelles de votre peuple.

Les deux hommes partirent aussitôt, et pressèrent les méharis, si bien qu'ils étaient de retour le 23, disant que Moussa avait fait défection, qu'il était parti pour Agadès, et s'était joint sans doute aux rebelles qui assiégeaient le poste.

Deux jours encore s'écoulèrent, et voici qu'à l'heure où les grains de poussière ont une ombre qui rend le sable violet, on aperçut trois méharis au trot, venant du Sud, et le petit nuage qu'ils soulevaient sur le bleu des montagnes. Ils approchèrent, et s'arrêtèrent devant Maximin Fruytier, au moment où le globe du soleil achevait sa journée au Sahara. C'étaient les deux couriers partis naguère de Fort Motylinski, et qui ramenaient un Touareg rencontré près du puits de Tamaya. Eux non plus, ils n'avaient aucune nouvelle précise de Moussa. Le Touareg prisonnier disait seulement que tout le pays était en révolution, et que les tribus ne croyaient plus à la puissance française.

Celui qui rapportait ainsi les propos colportés dans le grand désert par nos ennemis, était un homme gigantesque, d'une extrême maigreur, dont le visage était bridé jusqu'aux yeux par un voile indigo, et qui portait une lance, et un bouclier en peau d'antilope. Maximin réfléchit un moment. Les mots du Touareg le touchaient au cœur. Devait-il retourner à In-Salah, puisque le chef des Hoggars avait fait défection, et que, dès lors, la mission donnée au détachement se trouvait sans objet? Sans doute il le pouvait. Mais ce Touareg, mais les tribus invisibles qui avaient sûrement eu connaissance, déjà, du passage de la colonne à travers tant de sable et tant de pierraille, seraient confirmés dans la pensée que la France fléchissait. D'autre part, que pouvaient cent méharistes contre les contingents de rebelles qui assiégeaient Agadès?... Eh bien! il irait quand même, il s'assurerait que les Hoggars avaient trahi la cause; on ne savait pas la vérité : il n'était pas venu si loin pour rapporter un doute! Il fallait voir Moussa, et tenter de le ramener dans l'obéissance française! Les frères d'armes qui se battaient à Verdun, en Champagne, dans les Flandres, eussent décidé de même. Il dit donc au Touareg, très calmement :

— Tu connais le pays d'Agadès. Nous partirons cette nuit. Tu seras le guide. C'est par là que je vais.

Dans la nuit même, en effet, les cent méharistes se remirent en marche. Ils avaient été prévenus, et ils avaient accepté de traverser la région du Ténéré, que l'on déclarait naguère infranchissable. Songez que c'est une plaine d'une longueur de 450 kilomètres, par endroits sillonnée de quelques dunes de sable, et dans laquelle se trouve un seul puits, un seul point d'eau, qu'il ne faut pas manquer, sous peine de mort. Le sol est presque partout grisâtre. De très rares plantes y peuvent pousser, dans les parties sablonneuses : végétation d'un port rigide, quelques touffes de drinn, une astragale laineuse et blanche, un buisson d'épines dures que dévore le chameau. Terre de désolation! Treize jours durant, les cent compagnons y voyagèrent dans le vent qui les brûlait. Leur courage ne faiblit pas, mais, de soif et de fatigue, les chameaux périssaient. Un jour l'un, un jour l'autre, une fois même trois côte à côte, dans un après-midi, ils se couchaient, allongeaient le

cou, respiraient de la poussière et mouraient. Il fallait charger les bagages sur le dos des méharis encore capables de se mouvoir et de porter les fardeaux. Les Chaâmbas démontés suivaient à pied la colonne. Les vivres étaient réduits. Et toujours les espaces immenses, où il n'y avait rien que la puissance du soleil. Enfin, aux yeux qui les cherchaient, les montagnes de l'Aïr apparurent vers le sud-est, les terres commençèrent à se vallonner, des touffes d'alfa tachetèrent de loin en loin l'étendue, et l'on vit des hommes, car on approchait d'Agadès assiégé. Des espions se tenaient sur les hauteurs pour observer la colonne. Des traces fraîches enveloppaient le camp, aux heures de nuit. Les premiers partisans que l'on rencontra, à grande distance, tirèrent sur le détachement, et s'enfuirent, poursuivis. Ceux de la seconde rencontre, dans une vallée, voyant une troupe française, envoyèrent vers elle quatre des leurs, qui s'avancèrent au petit trot de leurs méharis. L'un d'eux portait un chiffon blanc au bout d'un bâton. C'étaient des Touaregs, et, parmi eux, se trouvait le lieutenant de Moussa, Litni. Celui-ci arriva auprès du capitaine français qui avait rappelé le guide, et s'était porté en tête de la colonne. Il mit pied à terre, et commença d'excuser la conduite des Hoggars. Il expliqua que la tribu n'avait pas trahi l'amitié des Français, qu'elle avait été seulement obligée de quitter les pâturages de la région de Tin Zaouaten, et de s'établir aux environs d'Agadès, à cause des attaques incessantes de pillards venus du Sud oranais, et parcourant l'Adrar. Il protesta du loyalisme de son chef.

Maximin fumait sa pipe. Il l'ôta de ses lèvres, et, sans descendre de son méhari pour continuer la conversation, répondit :

— C'est bien. Je veux voir Moussa. Je te garde comme otage. Tu vas immédiatement faire partir un de tes hommes, qui rejoindra ton chef, en toute hâte. Il lui dira de se rendre sans armes au col de Tenefsert, dans les montagnes de l'Aïr, près d'ici, accompagné de ses notables également désarmés, et que, selon sa réponse, ce sera la paix ou la guerre.

Le détachement demeura quelques jours dans ce pâturage, qui était suffisant pour refaire les montures, puis se dirigea vers le lieu du rendez-vous, où serait décidée la paix ou la

guerre. Au jour fixé, 23 mars, à l'heure convenue, au col qui commande la vallée de Tenefsert, les éclaireurs annoncèrent l'approche des Touaregs. Aussitôt Maximin fait prendre à ses méharistes les dispositions de combat. La mitrailleuse est pointée. Les Sahariens sont frémissants. Qu'un seul coup de feu soit tiré, ils se jetteront sur la troupe qui s'avance; nul ne pourra les retenir. Les jours précédents, ils ont déclaré qu'on ne doit point ajouter foi aux protestations d'amitié des Touaregs, qu'il faut traiter en rebelles ces hommes qui se sont toujours dérobés, et descendre vers les tentes, et s'emparer du campement. D'ailleurs, ils n'ont plus de vivres, plus une pincée de farine au fond des sacs. Le chef du détachement leur parle. Il leur demande d'être calmes, de ne pas tirer sans son ordre, puis, accompagné du lieutenant Chevalier, va prendre sa place de commandant. Le détachement est déployé dans un ravin, entre deux murailles de roches; en avant, les officiers immobiles attendent le chef Touareg.

Moussa ag Amastane monte vers eux, escorté de vingt de ses nobles, tous sans armes. Le voici. Il commande à son escorte de s'arrêter. Lui-même, il s'avance vers Maximin Fruytier. Il a revêtu ses plus beaux habits, et, sur son burnous rouge de commandement, est épinglée la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il est fort gras, jeune encore; il a la figure large et l'œil fin; il monte, seul de toute la tribu, un petit cheval blanc, qu'il nourrit, faute d'orge ou d'avoine, avec du lait de chamelle.

Les officiers français le regardent venir. A cinquante pas d'eux, Moussa descend de cheval, et se met à marcher aussi vite que le permet son embonpoint. Il tend la main au capitaine, puis au lieutenant, et s'efforce de montrer sa joie de retrouver des Français.

— Allah est grand, — dit-il; — il a exaucé mes vœux; j'ai toujours eu confiance en vous... J'ai vu la France, et je sais qu'elle est puissante, et qu'elle vaincra ses ennemis... Ma fidélité à la parole donnée n'a jamais failli... Nous étions loin quand des fanatiques égarés ont tué méchamment le grand marabout français, le Père de Foucauld, si doux, si bienveillant. C'est depuis ce temps-là que la malédiction d'Allah est tombée sur les Hoggars...

Maximin Fruytier ne répond rien, d'abord, aux protestations

de l'aménokal. Celui-ci reprend, — et tous les cavaliers, immobiles sur la selle, entendent ses paroles :

— C'est la paix que je veux. J'ai été obligé de faire ce que j'ai fait. Je reste l'ami des Français.

— Ils te croiront si tes actions sont conformes à tes paroles.

— Que veulent-ils donc que je fasse? Je suis venu avec vingt de mes nobles, pour le savoir.

— Que tu t'éloignes d'Agadès, et que tu retournes là d'où tu es venu.

— Alors, qui protégera mes Hoggars?

— La France.

— Je t'obéirai.

— Ainsi, tu ramèneras tous tes guerriers?

— Oui.

— Leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et leurs tentes?

— Oui.

— Alors, je me rendrai dans ton camp, j'assisterai au départ de la tribu, et je t'accompagnerai avec ces hommes-ci.

Et il se tournait, en arrière, vers ses fidèles Chaâmbas, qui avaient tous entendu les paroles prononcées.

On se mit en route pour le camp de Tenefsert, où la tribu était rassemblée. L'escorte de l'aménokal marchait à un kilomètre en avant. Moussa, sur son cheval blanc, cheminait à côté des officiers français. Les méharistes, qui avaient fait tant de chemin à la poursuite de Moussa, descendirent les derniers, par un sentier de montagne, dans la vallée. Bientôt, les roches s'écartèrent; l'horizon devint large; on aperçut le campement de la tribu. En guise de musique militaire, on avait le grognement et le meuglement des dromadaires qui se réjouissaient à la vue d'un pâturage véritable, rencontre bien rare dans leur vie, et peut-être marquaient leur étonnement de voir réunis en un seul lieu tant d'animaux de leur espèce. Sept mille dromadaires paissaient dans une longue vallée fournie de hauts herbages. Près d'eux, mêlés à eux souvent, des troupes de bœufs à bosse, des ânes gris, et, répandues sur les assises des roches d'où coulait un peu d'eau, des chèvres noires par centaines. Toute la fortune de la tribu

des Hoggars était là rassemblée. Au delà des troupeaux, à un kilomètre de la dernière pente que descendait le détachement français, on apercevait des tentes coniques en peau de bœufs, et tout le peuple en mouvement, les guerriers, les femmes touarègues, les nègres et les négresses à leur service, et la fumée des cuisines emportées vers la montagne. Maximin Fruytier fit faire halte à ses hommes à petite distance des tentes, sur un tertre d'où la plaine pouvait être surveillée.

Le 27 mars, au son du tobol de commandement[1], toutes les tentes tombèrent et furent repliées. Pendant quatre heures ensuite, toute la plaine fut cachée dans un nuage de poussière. Un peuple rassemblait ses troupeaux, empaquetait ses provisions, et les chargeait à dos de bête. Puis, Moussa ag Amastane et ses nobles ayant pris la tête du cortège, on vit leurs lances hautes s'agiter dans l'air brûlant, seuls épis dans l'immense Sahara. Venaient ensuite les femmes nobles qui s'étaient groupées d'elles-mêmes. Drapées dans leurs amples gandouras, le visage à demi voilé pour se protéger contre le soleil, causant sans éclat de voix, elles allaient au pas cadencé de leurs méharis blancs. Leur belle stature, leur allure décidée, l'habileté avec laquelle elles conduisaient leurs montures, donnaient, à nos officiers, l'impression qu'elles pourraient devenir des guerrières redoutables. Derrière elles, les femmes de moindre condition étaient montées sur des chameaux de bât, les enfants sur des zébus ou des ânes, et l'énorme troupeau des dromadaires et des chèvres suivait, poussé par des hartanis du Hoggar, esclaves à la peau noire, servis par des chiens jaunes. La plupart des hommes valides patrouillaient à grande distance et protégeaient les flancs de la tribu en marche. Enfin, à cinq cents mètres en arrière, les Chaâmbas, par sections en bataille, comme au départ d'In Salah, fermaient la marche, vainqueurs pacifiques. Leurs yeux brillaient de joie. Les soldats avaient renouvelé leurs provisions. Ils emportaient de l'eau neuve dans leurs outres; ils respiraient avec orgueil la poussière du peuple qu'ils ramenaient et l'odeur de toutes les sueurs mêlées. Les deux officiers, comme de coutume, se tenaient l'un près de l'autre. Maximin se disait qu'il avait fait rentrer, dans l'obéissance de la France, tout ce monde en voyage devant lui;

1. Tambour touareg.

qu'il n'avait pas perdu un seul de ses soldats; que, sans doute, il pourrait y avoir de mauvais jours et peut-être de mauvaises rencontres, avant d'atteindre le Hoggar, mais il avait confiance; les grands périls étaient passés; il remerciait Dieu de l'avoir conduit jusqu'à ce jour et jusqu'à ces déserts, et il ne sentait plus la morsure du soleil, mais il se rappelait le vieux père, l'ancien soldat, laboureur de la Genivière, qui avait dit : « L'Afrique, on s'y attache, vois-tu; ça vous prend le cœur [1]. »

XX

L'OISEAU TOMBÉ

La marche était lente, de ce peuple montant vers le Nord, où étaient les hautes vallées qu'il parcourt d'habitude, et le fort français de Motylinski, à l'abri duquel il vit. Si les guerriers Hoggars, dont on apercevait la silhouette balancée au roulis des chameaux, méditaient d'échapper à la surveillance du capitaine français et de ses hommes, nul ne le pouvait dire. Le bruit de leurs paroles ne pouvait être entendu; ils étaient l'avant-garde et les guides; la poussière s'élevait derrière eux, et derrière eux aussi, le tumulte des troupeaux grognant, meuglant, bêlant, le cri d'une femme dont l'enfant venait de rouler à terre, ou celui des nègres accourus autour d'un animal mort de soif et qu'on abandonnait. Les méharistes de Maximin Fruytier suivaient par groupes, seul élément à peu près discipliné dans la horde en voyage. Tout cela se traînait, à longueur de jour, péniblement, dans les espaces nus, à la recherche des points d'eau qui portaient des noms sauvages : Tenemert, Tenefsert, Zourika, In Ataï, In Tehoq.

1. Cette expédition de cent hommes à la recherche d'une tribu, à travers l'Adrar des Iforas, le Ténéré et l'Aïr, est un des hauts faits inconnus de nos officiers et de nos troupes du Sahara. Les dates du récit que j'en fais sont exactes, les épisodes ceux-là mêmes qui m'ont été contés en Algérie, au moment où j'écrivais la vie de Charles de Foucauld. Mais, comme il ne faut pas voler la gloire, je dois rétablir ici les noms. Les deux officiers qui ont ramené en obéissance les Touaregs Hoggars s'appellent le capitaine Depommier et le lieutenant Lehuraux.

Cependant, à trois étapes de Fort Motylinski, un frémissement courut à travers la tribu; les visages se tournèrent vers l'Occident, et les mêmes questions, sans réponse possible, furent faites dans les groupes de piétons et de cavaliers. « Qu'est-ce que c'est? Où vont-ils? » Deux hommes du détachement méhariste longeaient, au grand trot, le flanc de la colonne. Montés sur des bêtes rapides, qu'ils excitaient, ils dépassaient les groupes, bientôt même celui que formaient Moussa ag Amastane et ses guerriers. Le capitaine les envoyait en avant, avec des dépêches pour l'officier commandant le poste. L'une de ces dépêches, racontant que l'expédition avait réussi, et que Moussa et ses gens rentraient dans le Hoggar, devait être expédiée par un courrier, à In-Salah. Il importait que le gouvernement général de l'Algérie fût avisé promptement que la tribu touarègue avait pu être séparée des autres, qui assiégeaient nos soldats dans Agadès.

Les méharistes avaient été bien choisis; ils connaissaient la route; ils voyagèrent nuit et jour, et le message du capitaine fut remis, dès le lendemain, au commandant de la forteresse. Or, il se trouva qu'un aéroplane, le premier qui eût volé jusqu'à ces profondeurs sahariennes, allait partir, deux heures plus tard, pour In-Salah. Le pilote prit les dépêches, et les serra dans sa sacoche.

A l'heure annoncée, il mettait le moteur en marche, et partait, accompagné d'un observateur, officier comme lui. C'était une traversée aérienne de plus de 700 kilomètres, au-dessus des déserts. L'avion s'éleva lentement, comme il arrive dans les pays de montagnes, où l'air est plus léger. Après avoir volé en spirale autour du poste français, il prit sa direction, commença de tourner le massif du Hoggar, et disparut aux yeux des quelques soldats, français et indigènes, disséminés sur les remparts crénelés du fort.

Tout alla bien jusqu'aux deux tiers du voyage. La vitesse avait pu être maintenue, malgré les « trous d'air » où la machine plongeait subitement; la direction n'avait pas varié non plus, et l'avion faisait route au Nord-Nord-Ouest, lorsque le pilote cessa d'entendre le battement du moteur. Il regarda au-dessous de lui. La direction était sûrement bonne; il avait laissé à sa droite le bloc du Hoggar; il survolait une plaine infinie,

grise, barrée, çà et là, de sillons de roches, et l'horizon jaune annonçait une région de sable, en avant. Le pilote descendit en vol plané. Aussitôt les deux officiers s'empressèrent autour de ce précieux malade qu'était leur appareil, et cherchèrent, malgré l'effroyable chaleur, quelle cause avait amené l'arrêt de la circulation de l'essence. Trois heures durant, ils travaillèrent. La réparation faite, l'avion s'envola de nouveau. Les déserts virent passer l'ombre de ses ailes. Les pierres avaient perdu leur couleur et se confondaient avec le sol. Après une heure de vol, et déjà dans la nuit, il fallut atterrir. On devait être à plus de 100 kilomètres d'In-Salah. L'aéroplane baissa, toucha terre, roula une vingtaine de mètres, puis, des deux roues ensemble, heurta un bourrelet de roche que le pilote n'avait pu voir. Du coup, le réservoir fut brisé; l'essence, projetée sur le pot d'échappement, prit feu, et la flamme enveloppa l'avion. Les aviateurs étaient attachés dans la carlingue. Par quelle merveille, dans la même seconde, parvinrent-ils à se dégager et à sauter à bas? Ils se trouvèrent l'un devant l'autre, stupéfaits d'avoir échappé à la mort.

— Sauvés! — dit le plus jeune. — Nous pouvons nous serrer la main!

— Sans doute, — répondit l'autre, — mais tout le reste brûle!

Le pilote toucha la courroie de sa sacoche, pour s'assurer que les dépêches aussi étaient sauvées. Mais il n'était que trop vrai : tout le reste périssait, les provisions, la boussole, les photographies, les armes, et l'appareil, tordu par le feu, prenait la forme de ces araignées mortes dont le squelette se compose d'une petite poche vide, au-dessus de laquelle de grandes pattes sont repliées.

Observateur et pilote ne pouvaient supporter la vue de l'incendie qui détruisait presque toute chance de retour. Dans l'ombre, ils gagnèrent, à deux kilomètres en avant, une petite chaîne de roches et de terre pourrie qui barrait la plaine. Ils espéraient apercevoir des espaces entièrement découverts, sur lesquels, quand serait venue l'aube, ils trouveraient peut-être une piste de chameliers. Mais non : un second sillon, au loin, occupait la plaine, et sans doute un troisième, autant qu'on pouvait le deviner. Les deux hommes

s'étendirent sur le sable, et, brisés de fatigue, dormirent. Celui qui s'éveilla le premier fut saisi d'effroi, un moment, un court moment. Autour de lui, il n'y avait que lumière, silence et solitude. Et la lumière allait grandir, la chaleur devenir si ardente, qu'elle ferait mourir de soif les voyageurs perdus dans le désert, entre ces sillons de roches. Lorsqu'ils furent tous deux éveillés, ils revinrent sur leurs pas de la veille, se demandant s'il ne restait pas un peu d'eau dans les débris de l'avion. Mais le réservoir était vide. Ils crurent que leur chance était à l'ouest; en marchant longtemps, ne rencontreraient-ils pas la trace des premières automobiles lancées d'In-Salah vers Tamanrasset? Pendant sept heures et demie, ils marchèrent vers l'ouest : le paysage ne changea pas. Aucune trace d'homme, de bête ou de machine, n'avait rompu les éperons de sable allongés derrière les cailloux de la plaine par le vent d'autrefois.

Alors, le pilote et son compagnon, épuisés de fatigue, de faim et de soif, montèrent sur un rocher d'une vingtaine de mètres de haut, et s'étendirent l'un près de l'autre, dans l'ombre d'une fente, entre deux roches. Là ils attendraient la mort. Ils ne se parlaient plus. L'un d'eux, avant de se coucher pour mourir, avait accroché sa « combinaison » d'aviateur au bout d'un bâton, et planté le bâton au sommet du rocher. Dernière invention de ces désespérés. Le soir, si la mort n'était pas venue, on mettrait le feu au vêtement, et peut-être le signal serait-il aperçu?

Cependant, quelqu'un s'occupait d'eux. Je vous ai dit quels merveilleux serviteurs avait la France dans les officiers sahariens. Une de leurs vertus militaires, c'est l'entr'aide qu'ils se donnent, la promptitude à secourir le camarade ou le soldat en danger : ils savent que la soif, la faim, le pillard, la vipère et la folie guettent l'homme qui s'attaque au grand désert. A l'heure où les aviateurs devaient arriver à In-Salah, le capitaine commandant l'annexe regardait le ciel dans la direction du Sud. Debout, au milieu d'un groupe, sur le terrain d'aviation, il s'attendait à voir apparaître les deux ailes étendues et si vite grandissantes de l'aéroplane. Rien. Il pensa que le sable soulevé par le vent du Sahara, et qui embrume souvent et blondit l'horizon, lui cachait

l'appareil. Il demeura sur le terrain. Les minutes qui passaient augmentèrent son angoisse. Lorsqu'il vit que le jour allait finir, il n'hésita plus. Le bordj était proche. Il rentra, et fit aussitôt appeler trois de ses méharistes, en qui il avait confiance : Mohammed ben Mohammed, Mohammed ben Djilali, et Labit ben Mohammed. Ils vinrent. C'était en bas, dans une des cours de la forteresse aux balustrades blanches.

— Écoutez-moi bien. L'oiseau que vous avez vu s'envoler vers le Hoggar devrait être ici depuis trois heures. S'il n'est pas arrivé, c'est qu'un accident a rompu ses ailes. Vous allez partir à sa recherche. Vous ne vous arrêterez pas avant de l'avoir découvert. Vous le trouverez. Dès que vous l'aurez trouvé, l'un de vous reviendra m'apporter la nouvelle; les autres s'occuperont de secourir les officiers et de les ramener ici.

La nuit tombe vite au Sahara. Elle n'était pas faite, que les trois cavaliers étaient loin. Ces trois fourmis montées sur leurs sauterelles commençaient à parcourir l'immense pays désert. Cette nuit-là était une nuit de lune, éclatante et froide. Les trois envoyés couraient, faisant de vastes cercles, l'un ici, l'autre là, et leur cœur était serré parce que l'ordre de leur chef n'était pas exécuté. Toute la nuit s'écoula, et une partie de la matinée, dans cette course vaine au malheur. Enfin, l'un des hommes, ayant fait monter son méhari sur un tertre, aperçut, à 6 kilomètres de distance, un point noir qu'il n'avait point souvenir d'avoir jamais vu dans le paysage invariable. Il rallia ses compagnons. Peu après, la nouvelle fut certaine. Les yeux prodigieusement exercés des trois méharistes pouvaient compter les barres de fer tordues. Alors, Labit ben Mohammed mangea cinq dattes, but de l'eau de son outre en peau de bouc, et reprit, tout seul, la piste d'In-Salah, tandis que ses compagnons suivaient, au grand trot de leurs méharis, la trace des pas des officiers sur les bancs de sable et la pierraille.

A deux heures de l'après-midi, le pilote de l'avion entendit l'autre officier qui disait : « Les méharistes! » Il ne remua pas, et pensa seulement : « Le pauvre! Voilà l'hallucination qui commence! » Une seconde fois l'observateur, qui s'était risqué, dans la flamme du soleil, jusqu'au bord de la roche, cria :

« Les méharistes! » Deux hommes de la compagnie de Tidikelt accouraient, en effet, au grand trot de leurs montures, et ils agitaient les bras. A demi fous, sans force et roulant sur les pentes, les aviateurs descendirent. Leur pensée unique était de boire pour ne pas mourir. Ils criaient : « *Mâ! mâ! chouia mâ!* (De l'eau! De l'eau! un peu d'eau! » Les méharistes avaient déjà détaché les outres en peau de bouc, et versaient de l'eau dans les cuvettes de cuivre qu'ils attachent au harnais des chameaux. Les deux officiers burent d'abord, sans s'arrêter, chacun trois litres d'eau. Ils remercièrent en français les méharistes, qui ne savaient que l'arabe, mais qui comprenaient fort bien quand même. Puis ils montèrent sur les méharis. On revint au pas jusqu'à In-Salah, où la joie était grande [1].

Ainsi furent portées, au commandant de l'oasis, les dépêches de Maximin Fruytier. Un mois après, les journaux d'Algérie publiaient un télégramme de Paris, annonçant que l'officier, désormais l'un de nos Sahariens célèbres, qui avait fait une audacieuse expédition parmi les tribus en dissidence de l'est saharien, et ramené l'une d'elles jusque dans le Hoggar, était nommé officier de la Légion d'honneur.

XXI

LA GENIVIÈRE EN JOIE

Le 11 novembre 1918, les armées alliées, commandées par le maréchal Foch, ayant, depuis le mois de juillet, battu dans toutes les rencontres l'ennemi qui se retirait, celui-ci demanda l'armistice, et l'obtint. Ce jour-là, les millions d'hommes qui se guettaient les uns les autres dans les tranchées, les bois, les champs, sur le pont des navires, dans les ruines des forteresses, dans le fuselage des avions, furent enivrés de joie, parce que la même phrase, en des langues différentes, chantait dans le

1. Ici encore, je raconte ce que les enfants appellent, « une histoire vraie ». La date seulement doit être corrigée. C'est le 17 février 1920 qu'un aéroplane partit du Hoggar pour retourner à In-Salah, tandis que le général Laperrine partait, du même point, pour essayer d'atteindre le Niger.

cœur de chacun : « Je vivrai, et je reverrai les miens! » Des millions de femmes et d'enfants se réjouirent et pensèrent : « Il est sauvé! » Beaucoup, parmi le monde, songèrent aussi que le monde serait changé, et l'honneur des patries victorieuses fortifia chez nous jusqu'aux mères qui pleuraient leurs fils!

A la Genivière, on fut bien heureux. Jeanne mena ses petits enfants au village, afin de remercier Dieu d'avoir gardé les trois fils de Marie Fruytier et le quatrième qui n'était pas le moins cher, le « rapporté », le mari de Jeanne, le père du petit Nicolas et de la petite Henriette. Dans le bourg, bien que ce fût jour ouvrable, ils trouvèrent assemblés bien des gens de connaissance, les uns dont la figure était épanouie, les autres qui pleuraient : mais tous ayant le cœur attendri, une ardeur à se saluer, à se répandre en paroles, à embrasser les enfants, à leur offrir des bonbons de chez l'épicier Malicorne, qui ne cessait de vendre, depuis le matin, des berlingots et du réglisse.

Antonin Marlieu fut le premier démobilisé, Pierre Fruytier ne tarda guère à l'être. Ils revinrent à la Genivière au commencement de 1919, et se remirent à la terre. Vincent, que rien n'appelait nulle part, consentit à rester dans l'usine de Bar-le-Duc, jusqu'au mois d'avril, comme ouvrier libre, et il répara les avions, tant qu'il y eut du travail, pour l'équipe d'ajusteurs dans laquelle on l'avait placé. A ce moment l'ingénieur chef, qui connaissait Vincent, voulut le retenir, et lui fit diverses propositions avantageuses. Il le fit avec amitié, sans aucun succès.

— Je vous remercie, monsieur le directeur, — répondait Vincent, — ça ne me tente pas. Les pays où je passe, au bout de trois mois, pour moi, ils sont usés : et il y a deux années que je suis ici.

— Rien ne vous tente donc, absolument rien?

L'ouvrier se mit à rire, sa mince figure pâle eut cette expression d'espièglerie dont la pauvre mère Fruytier, autrefois, ne savait si elle devait s'amuser ou s'inquiéter.

— Si, monsieur le directeur : une chose.

— Laquelle?

— Je voudrais visiter Domrémy, puisque je suis dans le quartier.

— Allez-y, mon cher, et revenez-nous!

Comme Vincent ne répondait pas :

— Vous serez toujours enfant, reprit l'ingénieur : je suis sûr que vous avez eu une jeunesse très heureuse, et que vous étiez un peu gâté.

— Heureux, oui; gâté, je ne le crois pas.

— C'était loin d'ici?

— Oh! oui.

Le directeur était sur le point de demander : « Quelle famille vous reste là-bas? N'est-ce pas elle que vous regrettez et qui vous rappelle secrètement? les pays nouveaux sont vite usés, dites-vous, mais l'ancien ne l'est pas? » Il ne fit pas ces questions-là, mais, voyant que l'ouvrier avait repris une physionomie grave, et tenait son âme fermée :

— Bonne chance! — dit-il simplement. — Je vous regrette!

Le lendemain même, Vincent se rendit à Domrémy; il se souvenait de quelques-uns des traits de la vie de Jeanne d'Arc, que lui avait appris M. Chavagne; il acheta un petit guide du pèlerin, et relut cette histoire de pureté, de bravoure et de salut, la plus belle dont un peuple puisse dire : Alleluia. Dans les jardins, le long des prés de la Meuse, les lys avaient déjà leur tige levée, mais les fleurs s'ouvriraient plus tard. Il vit l'église, il vit surtout la maison de Jeanne, la ferme d'autrefois, avec la salle commune, avec la cheminée en cloche où l'on entre debout, et autour de laquelle s'assemblaient, le soir, ceux qui travaillaient ensemble la terre lorraine et qui causaient de la grande pitié du royaume. Il ne pouvait se lasser de regarder la chambre de Jeanne, où il y avait si peu de place et de lumière : un pauvre lit, un petit placard, une image pieuse; c'était tout, mais l'enfant qui avait dormi et songé là avait changé les destinées du monde.

« Elle était de la campagne, comme nous sommes, pensait-il, quelqu'un qui devait ressembler à ma sœur. Et il n'y a point eu de si beau cœur que le sien. » Il touchait de ses mains les murailles. Il acheta, en sortant, des photographies de la maison de Jeanne, du musée, de l'église, et une du Bois-Chenu, où la Pucelle entendit ses voix, et pria tant pour le salut de la France. « Ce que nous venons de faire pendant ces quatre années si dures, se disait-il encore, c'est ce qu'elle a fait

au xve siècle. Nous l'avons continuée. » Il avait l'esprit tout occupé de l'honneur que cette jeune fille avait gagné, à tout jamais, pour ses compagnes d'à présent et de tous les siècles, elle la paysanne, la toute simple et habituée au ménage, la fille qui servait bien dans sa métairie avant de bien servir le pays : et c'étaient deux choses pareilles, il le comprenait. Il avait le cœur agrandi par tant de souffrances encore présentes dans sa fatigue et son ennui. Pendant qu'il déjeunait, d'un morceau de pain et d'une saucisse achetés aux Dames de la Croix-Rouge de Bar-le-Duc, — il s'était assis au bord de la route, sur une borne; — le silence de ce village, la fraîcheur du vent qui remontait la Meuse, et, derrière lui, ces bois sur la colline ramenèrent dans son esprit des images qui n'étaient jamais loin. Elles lui plurent un instant, puis il les chassa, comme une tentation. Son idée arrêtée était de retourner à Paris, et de prendre du travail dans une usine de construction d'automobiles.

Il ne fit que traverser Lyon, pour embrasser son fils et le père Ansiaume. Puis il remonta vers Paris. L'arrivée fut une joie, mais brève. Vincent trouva difficilement à se loger. Dans une grande usine, du côté d'Ivry, on le reçut, à cause de ses notes de guerre et de ses certificats lyonnais. Bien que toutes les places fussent occupées, il put entrer dans l'atelier spécial pour la fabrication des roues en bois. Grâce à des camarades, il trouva même un logement passable. Bientôt cependant, il éprouva l'impression d'être seul dans cette foule et dans ce bruit d'une usine parisienne. Qui le connaissait vraiment? Qui l'aimait? Avait-il donc tant vieilli? le mouvement toujours pareil des machines le fatiguait, celui de la foule, le dimanche, ne l'amusait plus. Pour qui vivait-il? Sa femme était morte, et l'enfant lui manquait. Ou pourrait-il vivre avec Fabrice? Ces petits-là, il leur faut un nid. Où trouver seulement un peu de pitié? Il n'y avait, dans le monde, qu'un seul point où Vincent Fruytier fût autre chose qu'un homme qui gagne et qui dépense : c'était une ferme au flanc d'un grand coteau, où devait commander Pierre, son aîné, à moins que ce fût le beau-frère, Antoine Marlieu. Est-ce qu'on l'accueillerait? Est-ce qu'on lui donnerait un coin pour dormir, et la permission d'amener Fabrice, et celle de se

dévouer encore à l'œuvre familiale, commencée par les arrière-grands-parents, continuée par Nicolas et Marie Fruytier, reprise par Pierre et par Jeanne, pour la beauté du monde, le meilleur rendement d'une parcelle de chez nous, et le bonheur d'un petit gars et d'une petite fille qui ne s'en doutaient pas?

Bien des fois, il écarta cette pensée. « A quoi bon? se répondait-il à lui-même. Si je souffre, c'est ma faute. Je n'avais qu'à ne pas quitter la Genivière! Ils ne me connaissent plus, ceux qui n'ont pas cherché si loin l'emploi de leurs bras et le contentement de leur cœur! Ils ne voudront pas de moi! » Et les semaines s'écoulèrent.

Vers le milieu de mai pourtant, une nuit qu'il revenait exténué, et plus triste qu'à l'ordinaire d'une fête de quartier, il ouvrit la fenêtre de sa chambre qui donnait sur des toits, à perte de vue. Un peu de temps, accoudé sur l'appui, il respira l'air mêlé de fumée et de poussière, et il entendit des battements d'ailes et des appels d'oiseaux au-dessus de Paris. Vanneaux? Courlis? Sarcelles?

— Vous retournez dans les campagnes où vous êtes nés, mes petits? Je ferai comme vous, — dit-il.

Il était demeuré l'homme des résolutions soudaines. Aussitôt, allumant sa lampe, il posa, sur sa table de toilette, une feuille de papier et une enveloppe.

Vincent commença par écrire l'adresse. A qui envoyer la lettre? L'hésitation ne fut pas longue : à celle qui ressemblait à la mère. Il prit plaisir à tracer les lettres qui formaient, sur l'enveloppe, les noms habitués à être ensemble : Jeanne Marlieu, la Genivière, Trois-Épines; puis, appuyant la main gauche sur le haut de la feuille, il entreprit d'exposer son rêve :

« *Ma sœur chérie, ma Peupliette, j'ai recours à toi; j'ai envie de retourner à la Genivière, comme y vont peut-être les oiseaux que j'entends passer au-dessus de Paris; je voudrais y revivre, non pour le temps d'une visite, mais pour tout de bon, si vous vouliez de moi. Je n'aurais guère de doutance, comme on disait chez nous, si tu étais maîtresse de m'accepter ou de me refuser. Tu me diras : c'est l'affaire des hommes de conduire une ferme. Mais je te crois puissante à la Genivière, comme l'était maman.*

Tu as un bon mari. Parle lui pour moi, parle à Pierre. Je n'ai plus de droit, je le sais bien. Ma part d'héritage m'a été payée. Je peux t'avouer, à toi, qu'elle est à peu près mangée; celui qui change souvent de maison porte sur son dos un sac de blé qui a un trou : de l'une à l'autre, le grain s'en va; il y a toujours des moineaux pour le prendre. Je ne demande à être, à la Genivière, qu'un métivier d'abord, et ensuite qu'un homme à l'année, qui vieillira près de vous.

» *Ma Jeanne, donne-moi réponse, aussitôt que possible. Ma place dans l'usine, quelqu'un l'aura vite prise; ma chambre de l'avenue de Clichy, dix camarades la guettent, et ils ne se doutent pas que je n'ai qu'une envie, c'est de la laisser libre. Je t'embrasse comme je t'aime.*

» *Vincent Fruytier.* »

Jamais Vincent n'avait compté les jours avec autant d'impatience. Il en passa huit, et dix, et douze : « cela va bien mal pour moi, » songeait-il. Le quinzième seulement, il trouva sous sa porte, en rentrant à midi, une lettre timbrée de Trois-Épines. Depuis la mort de sa femme, il ne recevait plus de lettres attendues, de celles qu'on a envie ou peur d'ouvrir : une carte postale seulement, toutes les trois semaines, du père Ansiaume. Il déchira en hâte l'enveloppe, et lut :

« *Mon Vincent, les choses ne vont pas comme j'aurais voulu. Pierre dit que tu n'as plus l'habitude des champs, que tu ne sais pas tenir en place, et que tu changeras encore. Moi, au contraire, je sais que tu aimes la Genivière, et que tu ne la quitterais plus, si tu pouvais y revivre. Antonin veut bien croire ce que je lui dis de toi; mais il te connaît trop peu pour me croire tout à fait, quand je l'assure que si vous étiez tous trois à la Genivière, nos affaires même en iraient mieux, et que nos champs, pour le soin et pour la récolte, ressembleraient à ceux que nous avons connus, dans les jours d'autrefois, où le père avait trois jeunes gars à sa suite, déjà grands, sans parler de moi, qui sarclais les froments et ramassais les œufs. Tu m'as fait bien rire, mon frère chéri, en écrivant, dans ta lettre, que je peux tout pour toi, parce que Antonin est un bon mari. C'est vrai qu'il est un bon mari, mais dire que je peux tout, c'est*

beaucoup dire, c'est trop de moitié, et encore ce qu'on obtient, on ne sait jamais quand ça viendra. Prends donc patience; ne t'entêtes pas, comme si tu étais encore à l'âge de mes enfants qui boudent. On a beaucoup parlé de Vincent à la Genivière depuis quinze jours; on s'est même disputé, — mais pas trop fort, — à son sujet. Il a été convenu, finalement, que tu pourrais venir te reposer ici de la guerre, avec ton petit gars, que tu ferais le travail qui te conviendrait pour payer la dépense, et qu'après le battage de nos grains, tu tâcherais de t'embaucher dans une usine de ton métier, pas trop loin de nous, pour qu'on puisse te revoir quelquefois.

» J'espère, mon Vincent, que tu accepteras la proposition des frères. Ta Peupliette a déjà un fils de sept ans, une fille de cinq que tu n'as jamais vus. Viens avec ton Fabrice. Viens pour lui qui doit être un peu pâle, viens pour moi qui t'embrasse et qui t'aime.

» Jeanne Marlieu. »

Ayant lu et relu la lettre, Vincent la froissa dans ses mains, et la jeta contre le mur.

— Mais ce n'est pas ce que j'ai demandé! Je demande à rentrer chez nous, à redevenir cultivateur, et on m'offre des vacances! Je n'irai pas, voilà tout!

Moins d'une semaine après, il partait pour Trois-Épines. L'envie de revoir Jeanne, la grande salle, les noyers faisant le nuage au-dessus de la maison, et le champ des Terres-Noires, et les autres, avait été plus forte que la mauvaise humeur. A l'une des gares, sur la ligne de Paris aux Pyrénées, le grand-père Ansiaume attendait le passage de Vincent. Il avait amené Fabrice, garçonnet de onze ans déjà, habillé d'une vareuse marine avec un grand col et d'une culotte courte, coiffé d'un béret, et pâle comme Jeanne l'avait supposé. La plus longue entrevue entre le père et l'enfant eut lieu dans le wagon. Depuis quatre ans, ils s'étaient embrassés seulement, mais que savaient-ils l'un de l'autre? A présent le père enlevait l'enfant à la ville natale, à l'école, aux jeux des camarades lyonnais et à la tendresse presque sans paroles, mais si vive du grand-père, et il guettait, avec une crainte secrète, les changements de physionomie, les

gestes, les mots de ce fils demi-sauvage, demi-apprivoisé, déshabitué d'avoir son père pour compagnon. Le petit, à genoux sur la banquette du compartiment de troisième, le front appuyé à la vitre de la fenêtre, demandait, montrant la campagne :

— Est-ce que Trois-Épines ressemble à ça?

— Pas tout à fait.

— Est-ce qu'il y a des chevaux de bois?

— Non.

— Un guignol?

— Non.

— Alors, c'est triste. Qu'est-ce qu'il y a donc, à Trois-Épines?

— Ta famille que tu ne connais pas, des oncles, ton cousin Nicolas Marlieu, ta cousine Henriette, avec qui tu joueras, une tante que tu aimeras, bien sûr, et puis il y aura moi, mon petit Fabrice... Je suis si content de revivre près de toi!...

L'enfant ne répondait rien; il regardait son père longuement, sérieusement, et il finissait par sourire, parce que son père quêtait un signe au moins de tendresse, mais, sur son visage, rond comme celui de la mère, et frémissant de mouvements nerveux, dans ses yeux enfoncés d'enfant grave et pensant, on pouvait lire : « oui, je le sais bien, vous êtes mon papa, mais j'ai perdu l'habitude de vivre avec vous, je n'ai plus de maman, plus de grand-père Ansiaume, je ne peux deviner ce que sera la Genivière, et je suis un petit garçon inquiet. »

Il fut, vous le devinez, le mieux reçu, le plus choyé des deux voyageurs, quand ceux-ci arrivèrent, le lendemain, à la Genivière. Entre lui, son cousin de sept ans, sa cousine de cinq ans, l'intimité tarda cependant, et plus d'une heure, à s'établir. Songez : la rue et la ferme! la bottine et le sabot! la blague déjà savante et la parole difficile! l'habitude des joujoux qu'on achète, et celle des jeux qu'on invente! Il y eut, du côté de la campagne, une période d'intimidation, d'étude sournoise, de résistance aux avances de Fabrice, tant qu'ils se trouvèrent dans la maison. Mais, lorsqu'on les eût lâchés dans la cour et dans l'aire, tout changea. Avant midi, trois rires au lieu de deux montèrent vers les parents.

Avant la fin du jour, le cousin lyonnais était reconnu comme ami, protecteur, chef de jeux, et lui-même se sentait fils adoptif émerveillé de la libre campagne.

Vincent mit plus de temps à se réadapter. Il retrouvait sans doute beaucoup de choses aimées; mais les êtres vivants avaient changé : les bêtes des étables, plusieurs fois, avaient été renouvelées; le chien Courard était mort, et son successeur s'appelait Mite-à-l'œil, à cause d'une tache fauve et triangulaire, dont l'iris bleu de ses yeux était marqué; « mon frère Pierre » avait des cheveux blancs au-dessus des oreilles, de fortes moustaches jaunes coupées ras sur la lèvre, et, bourru comme naguère, un cœur lent à s'émouvoir, mais qui s'émut quand même, le premier soir du retour de Vincent, lorsque les deux frères, après souper, s'approchèrent ensemble de la porte pour juger du temps, et que Pierre dit à son cadet : « J'ai continué de faire ce que faisait notre père; tous les soirs, je regarde le ciel comme lui, pour préparer mon lendemain. Figure-toi, Vincent, que je le faisais au régiment! Pourtant, ça n'était pas à moi de commander! Tant que tu seras ici, tu feras la visite du ciel avec moi, pour que ton fils ne voie pas la différence entre nous... »

« Tant que tu seras ici »... que ces mots étaient durs, sans que Pierre le voulût! Jeanne Marlieu, maintenant, gouvernait la maison, avec peu de paroles, mais des yeux vigilants. Son mari ne décidait pas grand'chose sans la consulter, et, s'il oubliait, pourvu qu'il en fût temps encore, elle donnait son conseil. Ce Gaulois aux yeux bleus, aux longues moustaches, et qu'on se souvenait d'avoir rencontré dans les images, au début des livres d'histoire, parlait haut, mais voulait faiblement. La largeur de son rire attirait les enfants, qui reconnaissaient quelque chose de leur âge dans cet homme si grand marié à Jeanne la douce. Pierre était plus difficile à convaincre. Renfermé, ne répondant guère, quittant même la maison pour ne point discuter, toutes les fois que son beau-frère et sa sœur n'étaient pas de son avis, il avait un cœur tendre sous son enveloppe épaisse. C'était la porte de cette forteresse : Jeanne le savait. Même s'il avait dit non, elle ne désespérait pas. Un jour, deux jours, elle prenait, en le regardant, une petite mine triste; le troisième

jour, elle faisait en sorte de le rencontrer dans l'étable ou la grange, dans la cornière d'un champ, quand aucun témoin ne la pouvait entendre, et, passant près de lui, ses yeux amis cherchant ceux qui fuyaient, elle murmurait : « Mon Pierre, te voilà encore qui vas faire une bêtise! » Il était rare qu'il cédât tout de suite, plus rare encore qu'il ne fît point comme elle voulait. C'est pourquoi Vincent, peu après son retour à la Genivière, commença d'espérer un peu qu'on ne l'en chasserait pas.

On ne lui confiait cependant aucun travail agricole, aucun de ceux qui auraient pu faire penser : « Il est, comme nous, quelqu'un *de dessus les champs.* » Il avait proposé, dans le début, d'accompagner Antonin ou Pierre, d'aller faucher du vesceau, ou de conduire à Marcheprime un chargement de blé. « Ça ne te regarde pas, lui avait-on répondu; tu as les doigts habitués, maintenant, au rabot et au marteau, tâche de trouver à t'occuper : il ne manque pas de réparations à faire à la Genivière! » Un peu vexé, un peu peiné, il s'était mis à remplacer ou à consolider les crèches de l'étable, et les râteliers de l'écurie. Un appentis, adossé aux toits à porcs, devint son atelier. La provision de bois, dans l'angle sud de la grange, — madriers, planches et perches, — fut enfin remuée et inventoriée; les outils passèrent sur la meule; la Genivière entendit, chaque jour, autant de coups de marteau qu'en auraient pu donner cinquante piverts attaquant les noyers faiseurs d'ombre. La saison des foins vint avant que cette grande entreprise fût achevée. Des voisins voulurent voir le travail de Vincent, et déclarèrent que M. Garcin lui-même, le maître charron de Marcheprime, n'aurait pas en son temps, — le pauvre homme était mort, — redressé aussi bellement tant de planches gondolées, ni remplacé si vite tant de barreaux qui manquaient. Le maréchal ferrant de Trois-Épines, ancien condisciple de Vincent, et auquel ces éloges furent répétés, envoya son petit gars porter à la Genivière un bout de papier, sur lequel il avait écrit : « *J'ai un travail difficile, mon vieux Vincent; si tu venais m'aider, je te récompenserais. Peut-être que tes frères te permettront de venir?* »

Que ces mots firent de peine à Vincent! Ainsi donc, per-

sonne ne prenait au sérieux la volonté qu'il avait de redevenir paysan. Il n'était, il ne serait sans doute jamais qu'un amateur, toléré à cause de son habileté dans d'autres métiers, mais homme de second rang, après les travailleurs de la terre. Rentré de bonne heure, au soir d'une journée employée à forger des scies de moissonneuse, sur l'enclume du maréchal ferrant, il monta les trois marches de la Genivière, salua Jeanne assise près de l'évier, dans la décharge, Jeanne qui débarbouillait la figure, toute noire de mûres, de la petite Henriette.

— Eh bien! dit-il, — je vais donc repartir, puisqu'on ne veut pas de moi à la Genivière.

Jeanne, assise sur une chaise basse, tenait sa fille entre ses genoux. Elle lâcha l'enfant, et laissa tomber la serviette, tant ces mots-là lui faisaient de peine, mais, avant de répondre, voulut regarder la physionomie de celui qui arrivait, et elle vit que Vincent lui annonçait bien moins une résolution, qu'il ne l'interrogeait sur ce qu'il devait faire. Jeanne se leva, prit la main de l'ouvrier, et le ramena dans la salle voisine, où étaient la cheminée aux songes, la table où l'on avait mangé ensemble tout le temps de la jeunesse, et le lit aux rideaux fermés par une croix de la Légion d'honneur.

Alors seulement, elle répondit à son frère, qui attendait depuis deux grandes minutes, de savoir ce que dirait cette sagesse plus jeune que lui. Jeanne commença par s'asseoir sur l'un des bancs, entre un saladier vide et un panier tout plein de haricots dans leur gousse verte. Elle épluchait les légumes pour la soupe. Prenant une gousse dans la main gauche, l'ouvrant, de son pouce droit habitué, juste au-dessus du saladier, elle pouvait continuer la besogne sans y appliquer son esprit ni ses yeux.

— Vincent le Frisé, — dit-elle en le regardant, — de quoi te plains-tu?

— Qu'on me fasse vivre ici de mon ancien métier! J'ai voulu le quitter, on me force à le reprendre. Je suis celui qui n'est plus de la ferme. A présent que j'ai retapé les râteliers de l'écurie, il me reste tout juste à m'en aller, pour ne pas manger un pain que je ne gagne plus. A moins que je ne me mette à raccommoder les serrures de Trois-Épines, et à dérouiller

les fers à repasser des lingères!... Ma bonne volonté ne m'a servi de rien!

— Qu'en sais-tu?

— Rien n'a changé : pour mon frère et pour ton mari, je suis toujours l'intrus, qui ne doit pas toucher à la terre, parce que si j'y touchais, j'entrerais dans leur association, plus ou moins, et qu'ils ne le veulent pas!

— Depuis combien de temps as-tu abandonné la culture?

— Vingt-deux ans.

— Et tu te fâches parce que mon mari, qui ne te connaît pas, et ton frère qui ne te connaît plus guère, n'ont pas encore confiance que tu persévéreras?

— Mais oui, je me fâche.

— Fâche-toi donc contre ce que tu as fait, quand tu pouvais rester à la Genivière, et que tu as voulu voyager, mais pas contre eux! Dans les sociétés de buveurs de Trois-Épines, quand un homme veut devenir associé, il fait afficher son nom sur les murs pendant deux mois. Ce que tu demandes est un peu plus, je crois!

Elle lui mit une poignée de gousses de haricots dans la main.

— Tiens, aide-moi; c'est du travail de ferme, ça...

Il se mit, près d'elle, à écosser des haricots.

— Écoute, Vincent... j'ai parlé pour toi à mon mari,... plus d'une fois... Il ne faut pas le pousser trop fort. J'ai vu déjà que tu ne lui déplais pas. Attends un mois encore, deux mois, le commencement de l'automne, où il y a la moitié des champs à ouvrir...

— Bah! les frères voudront tout faire par eux-mêmes...

— Non, tu auras l'occasion de les aider. Attends, crois-moi. Quand une fois ils t'auront vu à l'ouvrage, ils te rétabliront dans la terre de chez nous.

Jeanne la sage, Jeanne la douce, eut raison de Vincent. Il demeura à la ferme. Pendant la moisson et le battage, quand on va dans les fermes voisines chercher du renfort, et que les plus vieux bonshommes viennent voir couler le grain nouveau dans son écume de poussière, il fallut bien trouver une fourche pour « l'amateur ». Vincent le mécanicien, Vincent le Frisé

ne fut pas admis à l'honneur de délier les gerbes sur la table de la machine et de les présenter aux palettes en marche, car c'est le rôle des chefs, mais il prit sa part dans l'édification de la meule, autour de laquelle la nuée des petites gens de l'équipe, enfants, vieillards, filles même, tourbillonne, chacun tendant à bout de bras sa fourchée de paille fraîche. Au dîner qui suivit, et pour lequel tant de lapins et de canards étaient morts, il chanta une chanson de la guerre. Mais ni Pierre ni Antonin ne le remercièrent.

Cette année-là, depuis le 15 août, jusqu'au milieu de l'automne, autour de Trois-Épines et de Marcheprime, la pluie ne cessa de tomber. Les chemins s'emplirent de boue, les pommes pourrirent dans l'arbre, les premiers labours durent être retardés. A la plus petite rayée de soleil, les champs fumaient comme si des nuages, descendus à terre, se renvolaient. Dans les champs, les belettes et les oiseaux, trottant de nuit ou de jour, laissaient l'empreinte de leurs ongles, mille dessins croisés que les enfants de Jeanne nommaient des chapelets. Toute verdure prospérait; les choux n'avaient connu qu'au lendemain du déluge un tel moment de splendeur : mais, à cause des fondrières où l'on enfonçait, les meilleurs travailleurs refusaient d'aller « effeuiller ». Plus de pâturage : on aurait gâté les prés en y laissant paître les vaches. Le 14 octobre, de grand matin, Antonin dit à Pierre, qui s'était foulé le pied, et ne pouvait qu'à grand'peine se tenir debout :

— Me voilà obligé de livrer ce matin notre froment. C'est promis et juré : je pars pour Marcheprime. Qui va donner de la nourriture aux bêtes?

— Moi, parbleu, avec Jeanne, si elle a le temps.

— Où est Vincent?

— A bringuebaler dans les greniers; n'entends-tu pas ses coups de marteau?

Antonin secoua la tête, et, désignant la porte de l'étable :

— Les pauvres bêtes! Elles maigrissent! Pas un brin de vert depuis quatre semaines!

A peine son mari eut-il disparu de la cour, escortant, au pas relevé, la charrette chargée la veille, et qu'un cheval tout jeune avait peine à tirer des ornières du chemin, que

Jeanne monta dans le grenier. Vincent resserrait les écrous d'un chaînement de fer, qui empêchait de s'écarter les murs sur quoi pesait la forêt de la charpente.

— Vincent! Voilà l'occasion! Laisse là tes outils, prends tes sabots, mets une blouse, et viens me trouver!

Moins d'un quart d'heure plus tard, Vincent le Frisé s'avançait au plus fourré d'un champ de choux. La boue lui montait jusqu'au milieu du mollet; — mais il avait connu la boue, en Champagne et dans les Flandres! — l'eau de la pluie du matin, que chaque feuille de chou garde dans son gobelet si elle est jeune, en grosses gouttes sur sa robe verte, si la feuille est toute déroulée, l'eau coulait le long du corps du maître charron, qui cueillait la nourriture des vaches et des bœufs de ses frères. Il se baissait, se redressait, faisait deux pas avec effort, dépouillait les tiges de leurs couronnes basses; arrivé au bout d'un rang, il mettait en tas les feuilles, enveloppait d'une corde la masse molle et mouillée, serrait le nœud coulant, et s'engageait dans le sillon d'à côté pour continuer le travail. Pas un homme du pays, où pourtant on ne rechigne pas devant la fatigue, n'en aurait fait autant. Il ne s'arrêtait pas. Trois perdreaux rouges partirent à un mètre de lui, poussant des cris qui voulaient dire : « Quel est celui-ci dans la forêt inondée? Qu'il est à plaindre! Il n'a pas de plumes, comme nous, sur lesquelles la pluie glisse : ah! le pauvre, le pauvre! »

Après trois heures de travail, il revint à la Genivière, chargé d'autant de paquets de choux qu'il en pouvait porter : un sur chaque épaule, et le dernier formant toit par-dessus sa tête; il ressemblait ainsi à une souche en marche. Et les racines étaient mouillées, certes! Un ruisseau coulait de ses sabots. On entrevoyait seulement le visage tout rouge, dans l'encadrement énorme des feuilles vertes. Quant Vincent entra dans la cour de la ferme, un homme sortait de la grange, Pierre, qui, malgré l'entorse, se porta vers lui en s'écriant :

— Venez voir! Venez voir! Il n'y a que chez les Fruytier qu'on voit des choses pareilles! Vive le frère Vincent!

De sa vie peut-être, celui qu'on appelait le gros rousseau n'avait manifesté tant d'admiration. Vincent ne put passer

qu'en se courbant sous le plafond de l'étable; d'un coup d'épaules, il jeta son fardeau sur la terre battue et sèche, et toutes les bêtes du troupeau, flairant le vert, remercièrent d'un meuglement l'ancien apprenti de maître Garcin, l'ancien pilonnier de Nevers, l'ancien constructeur d'automobiles et le tourneur d'obus des années de la guerre, qui n'avait point refusé « d'aller aux choux », pour le plus grand bien des veaux et des génisses, des vaches et des bœufs de la ferme. Au milieu de la cour, son fils Fabrice, le neveu Nicolas, la nièce Henriette applaudissaient. Devant la porte de la maison, Jeanne heureuse attendait Vincent, et lui jetait au passage ces mots qui le mirent en joie, lui aussi :

— Va vite changer d'habits, mon Vincent. Tu as gagné la partie!

Et le soir, le soir fut plus beau encore. Antonin n'était rentré de Marcheprime que vers trois heures. Jeanne vit Pierre causer avec lui, longtemps, devant la porte de l'écurie, sans commencer à dételer le cheval. La conversation devait être bien intéressante pour que ni l'un ni l'autre des chefs ne songeât que le cheval avait chaud et que le vent fraîchissait. Jusqu'au souper, Jeanne ne put tenir en place, tant elle était inquiète de savoir ce qu'ils avaient pu se dire. Elle proposa vainement à son mari de venir boire une tasse de café : il répondit qu'il n'avait pas soif. Elle lui demanda, tout au moins, de ne pas travailler avec des vêtements du dimanche, — ceux qu'il mettait pour aller à la ville, — et de rentrer, ne fût-ce que pour cinq minutes, le temps de prendre une blouse et un vieux pantalon : il fit, de la main, le geste d'un homme qui écarte d'aussi minces préoccupations. La famille ne se trouva réunie qu'aux environs de huit heures.

Les hommes, las du jour, commencèrent de manger en silence. Personne n'avait pris l'ancienne place du père, au haut bout de la table. Jeanne, son mari et ses enfants étaient assis du côté de la cheminée; les deux frères, de l'autre, et à leur suite le jeune Fabrice. Quand ils eurent mangé la soupe, Jeanne se leva et servit des pommes de terre au jus, un plat que Pierre aimait. Mais Pierre avait l'air préoccupé. Il ne remercia pas. Il laissait refroidir sa part dans son assiette, et tapotait du poing le bois de la table, ce qui fit supposer

à Jeanne qu'il allait parler, car il était demeuré extrêmement timide, et s'entraînait à l'action, comme il pouvait. Ouvrant enfin le poing, saisissant dans sa longue main l'épaule de Vincent étonné :

— Gars Vincent, — dit-il, — tu es de la campagne!

— Je te crois! — dit l'autre en riant.

— Gars Vincent, je ne le croyais point : tu l'as montré. Eh bien! reste-z-y!

Vincent s'écarta, pâle d'émotion.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Pierre? Plaisante pas; rester : je ne désire que ça!

— Eh bien! reste, je te le dis! J'en ai causé avec Antonin, ce matin. C'est à cause des choux que ça nous est venu...

— Ils étaient plutôt humides! — répondit Vincent, qui plaisantait même quand son cœur tremblait.

— On s'est mis d'accord. Tu ne commanderas pas...

— Ça m'est égal.

— La terre est à moi et à Jeanne. Mais le travail sera pour toi et pour nous, et tu seras bien payé.

— Ce que vous voudrez.

— Et tu resteras chez nous, comme chez toi, tant que ça te plaira.

Vincent ne riait plus. Il considéra son frère Pierre, Jeanne, Antonin, les trois enfants, qui continuaient de manger, mais timidement, sans bruit, et qui se faisaient des signes, puis le lit aux rideaux fermés, à droite de la cheminée.

— C'est dommage, vous tous, que nos parents ne soient plus là, pour entendre ce que nous disons!

Alors, Jeanne se leva, et elle vint embrasser Vincent, comme aurait fait Marie Fruytier, la mère de ce garçon très sensible, qui avait envie de pleurer, les jours de grande fête. Les trois petits se levèrent aussi, le cœur tout gros, les yeux pleins de larmes et pleins de rire.

— Maman, — cria Nicolas, — est-ce vrai que l'oncle Vincent reste à la Genivière?

— Oui, mon petit.

— Fabrice aussi?

— Bien entendu.

— Ah! veine alors!

— Double veine! Triple veine! — répliqua Fabrice en se levant.

Et les trois enfants, se tenant par la main, se mirent à sauter à côté de la table, pour célébrer la nouvelle, et la permission qui leur était donnée de grandir ensemble. Ils faisaient tant de tapage, que Jeanne étendit les bras, et, riant elle aussi, poussa la troupe dans la chambre voisine.

Vincent s'était ressaisi. En un instant, il eut retrouvé sa gaîté, son entrain, sa force de persuasion. Tout ce qu'il avait imaginé pour le bien de la Genivière, durant ces mois d'une vie à côté de leur vie à eux, tous ses projets sans confident, toutes ses critiques de voyageur instruit du progrès ou de l'illusion d'autres provinces, il le disait à ses frères, maintenant qu'il était redevenu quelqu'un. Il décrivait les machines nouvelles, inconnues dans le pays de Marcheprime, et qui font la besogne de plusieurs hommes; il les démontait en esprit, nommait chacun de leurs rouages, expliquait comment on devait régler leur action; il parlait des engrais, du rendement en avoine et en blé qu'on obtient dans les champs d'expérience; des plants de vigne à la mode; de la culture des graines de fleurs qu'on pourrait peut-être tenter dans les terres légères de la Genivière, à mi-coteau; des grandes maisons de Lyon et de Paris qui fournissent la semence et achètent la récolte. Ses frères l'admiraient, et Jeanne aussi, qui s'était mise, au fond de la salle, à tresser pour la nuit les cheveux d'Henriette. Antonin donnait la réplique à Vincent. Il savait moins de choses que lui, mais il pouvait corriger un chiffre et douter d'une proposition aventureuse. Comme il aimait à parler, lui aussi, les mots allaient et venaient par-dessus la table de vieux cerisier, qui n'avait pas souvent sonné d'autant de syllabes. Pierre écoutait, muet, sceptique, mais ravi parce que la terre de chez lui était, ce soir, exaltée, et que Vincent, et Antonin la nommaient à chaque moment, et qu'en somme le vieil amour, dont les générations disparues avaient vécu en ce lieu même, était encore vivant. Il tirait lentement la barbe fauve de son menton, d'un geste d'amateur de musique, et il avait les yeux mi-clos. Ce fut lui cependant qui changea le tour de la conversation. Comme l'horloge carillonnait pour

annoncer dix heures, il dit, et sa grosse voix fit lever la tête à Jeanne qui venait de coucher sa fille, et rentrait, songeant, le front penché :

— Mes frères, c'est un grand jour, puisque la Genivière a retrouvé un de ses hommes. Mais il y a un autre homme qui serait content d'apprendre la nouvelle....

— Maximin! — dit Jeanne.

— L'aîné! — dit Pierre.

— Le grand! — dit Vincent.

Il reprit aussitôt :

— Vous vous proposez de lui écrire, je parie?

— C'est cela!

— Écrire à un officier dans le Sud algérien! Vous voulez donc qu'il ne sache rien avant quinze jours, un mois peut-être? Il n'y a qu'un moyen : le télégraphe, avec ou sans fil! Moi, je m'en charge. Où est-il Maximin?

Pierre, toujours prompt à commander, quand il était sûr de ne pas se tromper, leva sa grosse main vers Jeanne, en face de lui rêveuse et attendrie.

— Toi, la petite, tu connais l'adresse. C'est des noms difficiles, mais il les a tous écrits, semaine par semaine, dans sa dernière lettre : va la chercher.

Suivie en chaque mouvement par les yeux des trois hommes que l'incident reposait de tant de mots et d'une grande émotion, la jeune femme chercha, dans l'armoire à linge, et saisit une boîte en carton, où il y avait, côte à côte et en ordre, un cahier de papier, acheté jadis dans une foire, quelques enveloppes, une bouteille d'encre, un porte-plume et une liasse de lettres : à peu près toutes les archives du ménage Marlieu. Quand elle déplia la dernière lettre de Maximin, et se pencha au haut bout de la table, à l'ancienne place du père, ils regardaient tous trois ces lèvres fermées, qui allaient parler, et ces paupières abaissées, sous lesquelles l'invisible globe des yeux verts, des yeux tendres, se déplaçait en suivant les lignes.

— Voici, — dit-elle. — Il a beaucoup couru le désert; il a été appelé à Alger; il a dû en repartir hier pour... attendez... Ce n'est pas très bien écrit,... pour Colomb-Béchar, où il prendra le commandement de la compagnie saharienne montée...

— Montée à méhari, — interrompit Vincent; — il est devenu spécialiste

— Mais il s'arrêtera trois jours à Béni-Ounif...

— Connu, — reprit la même voix : — Béni-Ounif, Sud oranais, tout près de l'oasis de Figuig, qui est du Maroc. J'ai eu, pendant la guerre, un camarade qui était de là, un petit Marocain qui nettoyait l'atelier, à Bar-le-Duc.

— Eh bien? — demanda Pierre, — qu'est-ce que tu ferais?

— Il n'y a pas de doute : je télégraphie, au nom de la famille, au capitaine Maximin Fruytier, à Béni-Ounif, Sud oranais. Dès demain matin, à bicyclette, je porterai le télégramme à Marcheprime.

— Ça sera cher, je pense!

— Mais non! Et puis quand même? Ce n'est pas tous les jours que je reviens à mon premier métier!

Pierre et Antonin eurent sans doute l'idée de payer les frais de la dépêche. Mais ils hésitèrent. Le paysan a du mal à donner, parce que toute sa vie se passe à prévoir. Vincent, lui, n'hésita pas :

— Ne vous occupez pas de ce que ça coûtera, mes frères : c'est moi qui paye! Vite, passe-moi une feuille de papier, Jeanne, de l'encre, la plume?

Jeanne donna ce qu'il demandait; Pierre se tourna de côté, et ne quitta plus du regard la feuille blanche, ni la plume qui déjà écrivait une arabesque en l'air, prélude aux écritures appliquées. Et Vincent, les sourcils froncés, et riant en même temps, traça les lignes qui annonceraient à l'Africain la joie commune.

« *Pierre, Vincent, Jeanne avec Antonin, saluent le frère aîné, et lui annoncent qu'aujourd'hui Vincent, du consentement de tous, est rentré à la Genivière pour ne plus la quitter.* »

— Je voudrais le voir quand il lira cela! — dit Jeanne. Elle avait dans le regard toute son âme maternelle.

— C'est tourné! — ajouta Pierre. — Quand j'aurai des lettres difficiles à faire, tu les feras, Vincent!

Et alors les associés d'hier louèrent le nouveau venu qui n'en pouvait croire ses oreilles :

— Il faudra l'envoyer au percepteur, il saura discuter avec lui!

— Il comprendra quelque chose aux sacrées feuilles d'impôt!

— Il expliquera leurs leçons aux enfants de Jeanne!

— Il n'y aura plus besoin du charron de Trois-Épines, à présent : nous aurons le nôtre à la Genivière!

— Nous voici trois pour abatre un arbre : deux qui bûchent, un qui tient la corde.

— L'équipe du père Fruytier est rétablie!

— On pourra avoir un cheval de plus.

— Et deux charrues ensemble!

— Ce qui me plaît en lui, — dit Pierre en riant, — c'est qu'il n'a pas peur de l'eau!

Vincent répondit tranquillement :

— Je n'ai pas eu peur du feu non plus!

Ils avaient tout dit. Pour sceller le marché, les trois hommes se serrèrent la main, puis ils se séparèrent. Vincent regagna le petit réduit, au-dessus de la boulangerie, où un lit de camp avait été dressé pour lui, quatre mois plus tôt, où Fabrice dormait, sur une paillasse, à côté du père. Il mit le texte du télégramme sur la chaise placée à la tête du lit, et, jusqu'au moment où il se glissa entre les draps, et souffla la bougie, il relut plus de dix fois les lignes qui porteraient demain, dans un village inconnu d'Afrique, une joie inespérée.

XXII

LA RÉPONSE DE L'AFRIQUE

Maximin, nommé capitaine de la compagnie de méharistes à Colomb-Béchar, gagnait, en effet, son poste, à la limite du désert. Il avait pris, à Oran, le petit chemin de fer stratégique qui s'enfonce droit au sud, et voyagé deux jours dans les étendues pierreuses où les maisons des chefs de station, construites dans les premières années du xxe siècle, sont entourées de murs crénelés.

A la gare de Béni-Ounif, le fils de Nicolas Fruytier fut reçu par le capitaine commandant le poste, qui l'emmena vers une villa mauresque, toute blanche, bâtie un peu loin du village, et qui était le « bureau arabe ». Il causait comme un homme qui n'a pas échangé une parole avec ses semblables depuis de longues heures. Quand il approcha des bâtiments, au toit desquels flottait le drapeau tricolore, la jeune femme du capitaine vint à sa rencontre. Elle avait une robe blanche, elle portait une ombrelle rose, une gazelle apprivoisée la suivait.

Tandis que Maximin était présenté à la femme de son camarade, tout à coup, la gazelle bondit à droite, plia les jarrets, retomba pour rebondir aussitôt, et s'enfuit, d'un galop si léger qu'on n'entendait pas les petits sabots toucher le sol, et si loin qu'on pouvait se demander si elle reviendrait. Elle avait toute liberté. Elle galopait dans un terrain nu, ravagé en un coin par un orage ancien, partout ailleurs uni, tout brun, semé de cailloux clairs, que bornait, à une grande distance, un sillon de petites montagnes couleur de soleil, et coupé en son milieu. Dans la coupure, l'extrême pureté de l'air permettait de deviner des bouquets de palmes. C'était le portique de l'oasis de Figuig, le commencement du Maroc : et le désert était tout autour. La gazelle, pourtant, n'alla pas jusque-là. Elle s'arrêta comme elle était partie, brusquement, revint au trot, et, levant la tête, du bout de sa langue rose et rapide, lécha la main pendante de sa maîtresse. Celle-ci riait, et disait :

— Voyez, monsieur : ma Ramliah ne me quitte jamais pour longtemps. La voici rentrée en obéissance. C'est l'histoire de vos Touaregs.

— Sauf, peut-être, madame, que vous n'avez pas eu à faire 1500 kilomètres après la gazelle. Le cœur a tout décidé.

Le rire des trois Français se perdait dans la solitude.

— Je suis sûre, capitaine, — dit la jeune femme en reprenant la marche vers le poste, — que vous regrettez la verdure tendre de votre pays de Trois-Épines?

— Quand je n'ai rien de mieux à faire, oui, madame. Mais le plus dur, c'est de ne plus avoir près de moi ceux que j'ai laissés.

— Vous n'êtes pas marié?

— Non : mes frères, ma sœur.

— Nommez-les-moi?

— Je suis l'aîné; après moi, il y a Pierre, Vincent, et Jeanne, qui est une grande blonde.

— Comme moi?

— Non : toute rurale, et toute rousselée. Même ici, elle n'aurait pas d'ombrelle... Jeanne, c'est la joie; quand elle était petite, je me souviens qu'un jour... Vous êtes bonne de me permettre de dire ces choses-là...

Ils continuèrent, un moment, de parler de Jeanne. La jeune femme écoutait avec un sourire qui signifiait : « Je sais ce que c'est, moi aussi, que de venir de France, et d'être loin d'elle pour le service, et, si je vous fais quelque bien, je l'ai voulu, je l'ai cherché. »

Quelques centaines de mètres encore, et les officiers entraient dans le bureau arabe de Béni-Ounif. A leur approche, cinq soldats sortirent précipitamment d'une salle de garde, et s'alignèrent, la main droite touchant le képi ou le turban, pour saluer. Car il y avait, parmi eux, deux fantassins de chez nous, et trois cavaliers d'une troupe indigène, trois goumiers couverts d'amples manteaux et chaussés de bottes molles. Le chef de poste, ayant répondu au salut, dit quelques mots à l'un de ceux-ci, qui répondit en français :

— Je peux être de retour dans une heure, mon capitaine.

— Tu en mettras deux, Mostapha. Pourquoi éreinter ton cheval? Si nous avions une alerte, alors, je te demanderais, au contraire, d'aller vite.

Il envoyait le goumier dans l'oasis de Figuig, afin de prévevenir le commandant du cercle des Béni-Guil de la visite qui lui serait faite le lendemain.

Le lendemain, Maximin visita l'oasis, et les sept villages qu'elle abrite. Donnez de l'eau, à ces terres brûlées d'Afrique, et elles deviennent, en peu de temps, forêt, verger, jardin. Il y a de belles sources à Figuig; la palmeraie est donc étendue. Sous l'ombre des palmiers, qui lèvent à trente mètres en l'air leur corbeille de feuilles, de fleurs ou de fruits, poussent les abricotiers et les pêchers, et, sous ces petits arbres, des légumes ou des champs d'orge. Chaque héritage a ses canaux

d'irrigation, ses heures, exactement comptées, où coule l'eau c'est-à-dire la vie; il a son enceinte de murailles en boue séchée. Le promeneur qui marche dans la forêt n'en voit pas les lointains; il va entre deux murs, toujours tournants, que dominent des fûts de colonnes, des palmes emmêlées et une lame de ciel bleu. Mais la terrasse de Figuig a droit d'être nommée parmi les plus beaux lieux du monde, un de ses beaux postes de guet et de rêverie. L'oasis est à deux étages : elle couvre un large plateau d'où jaillissent les sources et qui tombe à pic dans la plaine; elle couvre encore le sol au bas de la falaise, et, jusqu'où l'eau peut couler, la futaie va aussi.

Maximin, à la fin de la journée, était revenu, seul, dans un des jardins supérieurs qui bordent le plateau. Assis sur un vieux mur de terre, il regardait, au-dessous de lui et devant lui, tranquille dans cet ancien repaire de brigands, comme s'il eût été dans le bois de la Grandesse, en pays de France. Mais ici, aucune trace de l'industrie humaine, si ce n'est le minaret jaune de Zenaga, montant au-dessus des palmes. Tout le reste était abandon, solitude et lumière : à sa gauche, les sables que le vent du sud pousse en pointe vers la forêt; devant lui, le terrain caillouteux, sans herbe, la barrière de petites montagnes, coupée en son milieu, derrière laquelle était Béni-Ounig; à sa droite, des hauteurs qui deviennent, en s'éloignant, légères comme des nuages, et, comme eux, transparentes. Maximin se rappelait d'autres paysages, plus au sud, semblables à celui-là; il songeait que la vie saharienne allait, pour lui, recommencer. En arrière, dans le jardin clos, il entendit un bruit léger, Il ne voulut pas se retourner. Il ne fallait pas que le passant, maître des eaux ou rôdeur, pût avoir l'idée qu'un officier français avait peur. Et un goumier apparut, enveloppé d'un de ces lourds manteaux qui font des plis comme ceux des statues de pierre. Il avait un beau visage régulier, une barbe noire, des dents blanches prêtes à se montrer davantage, si l'officier l'accueillait bien.

— Mon capitaine, je t'apporte un télégramme, reçu à l'instant, par le poste télégraphique de Figuig.

— Donne.

L'officier saisit la feuille que lui tendait le soldat, et lut le

message daté de la Genivière, et que Vincent le généreux avait fait bien long et bien tendre. Il relut à demi-voix les signatures : « Vincent, Jeanne, Pierre. » Son esprit fut emporté au loin. Il traversa la mer et la moitié de la France, il gagna la demeure à mi-pente. La grande salle la voici, et les voici, les êtres aimés. Un seul homme de la famille manque et manquera toujours. On parle de lui. Les autres se sont regroupés. La paix du soir enveloppe la Genivière. Les enfants de Jeanne entendent dire : « L'oncle Vincent ne nous quittera plus jamais! — Ni Fabrice? — Ni Fabrice. »

Maximin était demeuré les yeux fixés sur la feuille dépliée du télégramme. Combien de temps? Cinq minutes? Dix? peut-être plus. Il s'éveilla au présent, et releva la tête. Le goumier n'avait pas changé d'attitude. Immobile, ses vêtements découpant leur silhouette sur le fond mouvant des palmes de Zenaga, il observait la physionomie et les gestes du chef, il essayait de surprendre le sourire, l'ironie, l'embarras, l'irritation qu'avait pu causer cette nouvelle ignorée dont il était porteur. L'officier, depuis longtemps, avait pris l'habitude de commander à ses nerfs. Rien n'avait paru sur ses traits. Il dit simplement :

— C'est bien. Je vais te donner la réponse. Tu remettras le télégramme au bureau de Figuig.

Dans la poche de sa tunique de toile, près du cœur, il prit un carnet; l'ayant ouvert, il écrivit quelques lignes, puis, déchirant la feuille, la remit, avec une somme supérieure au prix de la dépêche, au beau soldat du goum, qui remercia d'un salut de la tête, en montrant ses dents blanches.

Entre les murs du jardin, le pas du cavalier sonna un moment, puis s'éteignit. Maximin n'entendit plus que le murmure d'une eau courante, lancée dans les canaux d'un jardin voisin, d'un morceau de la futaie dont c'était le jour de boire et de vivre pleinement.

Il avait écrit :

« M. Vincent Fruytier, cultivateur, La Genivière, par Marcheprime, France.

» Bravo, mon Vincent, retourné à la ferme! Que Fabrice ne la quitte jamais! Je vous vois tous dans la maison heureuse.

J'envie ceux qui peuvent vivre auprès de Jeanne, continuatrice de Marie, la mère.

» *Capitaine Maximin Fruytier, en route pour Colomb-Béchar.* »

Une demi-heure s'écoula encore. Le Djebel Grouz, sous le feu du couchant, était devenu couleur de grenades mures, écartelées. Le vent rebroussait et mêlait les palmes de la forêt qui faisaient le bruit de la mer. Une pluie de sable allait fouailler l'oasis. Le capitaine regagna le centre de la palmeraie, où la France, pour le logement des troupes, pour les écoles, pour les malades, pour les voyageurs indigènes, bâtissait des maisons disposées en avenues. Le lendemain, il partait pour Colomb-Béchar, où il prendrait possession de son nouveau poste, où il continuerait de servir, de tout son cœur tendre et rude, la patrie qu'il avait appris à aimer à la Genivière de Trois-Épines.

RENÉ BAZIN,
de l'Académie française.

LA BATAILLE IMPRÉVUE

Le 11 septembre 1914, toutes les forces allemandes en retraite remontent rapidement vers le Nord. A ce moment, le Commandement français croit fermement que l'ennemi, définitivement vaincu, va refluer jusqu'à la Meuse au moins, et au delà peut-être. Idée que rien ne justifie, au reste. En effet, le solide rempart naturel qui se développe au nord de l'Aisne depuis le massif de Saint-Gobain jusqu'à Montfaucon par la montagne de Laon, le chemin des Dames, Nogent-l'Abbesse et les Monts de Champagne, offre trop d'avantages à l'ennemi pour qu'il n'essaye pas de s'y accrocher. Une seule chose pourrait l'empêcher de mettre à profit cette fortification créée par la nature, c'est qu'il fût talonné vigoureusement et débordé à l'Ouest par des forces importantes de cavalerie. Mais notre cavalerie est placée à la gauche de la Ve Armée, où elle a assuré la liaison entre les forces anglaises et les nôtres, ce qui a eu évidemment son utilité; il est regrettable toutefois qu'elle n'ait pu se déployer à l'extrême-gauche de notre dispositif, ce qui eût été sa place normale. Ainsi, mise en mesure d'entreprendre, aussitôt la retraite allemande amorcée, une marche rapide vers le Nord, elle eût constitué pour l'aile droite ennemie une menace assez forte pour empêcher celle-ci de se fixer trop tôt.

En fait, l'arrêt brusque des Allemands a été aussi inattendu que leur brusque décrochage. Je me souviens que, pour l'expliquer, on répandit alors je ne sais quelle légende de ligne préparée d'avance par l'espionnage ennemi.

La vérité toute nue est plus simple. L'État-Major ne croyait pas qu'une victoire de la Marne, tout en dégageant largement Paris, n'eût pas le pouvoir de rejeter l'ennemi hors de France. Il ne savait pas qu'il appartient à une deuxième bataille, immédiatement livrée sur l'Aisne, d'obtenir ce résultat. Telle est la rançon des fautes commises au début de la campagne. On ne laisse pas impunément envahir la France jusqu'à la Marne. Et si la bataille avait été livrée au delà de la Seine, comme c'était l'idée du commandement avant l'intervention de Gallieni, il est probable que l'effort de nos troupes n'eût pas réussi même à dégager Paris. Chaque contrée porte en elle sa fatalité stratégique.

Après la Marne, l'État-Major français persiste à croire à la guerre courte. Joffre, confiant et calme, assure qu'on en aura fini en un mois. Il s'attend encore à recueillir le fruit de sa victoire, alors que celle-ci a déjà épuisé tout ce qu'on pouvait en espérer. La notion nette qu'elle doit être complétée par une seconde bataille, aussi ample, aussi meurtrière que la précédente, fait apparemment défaut. L'arrêt de l'ennemi, pense-t-on, est temporaire, c'est un incident provoqué par l'obligation où il se trouve de réparer son désordre. Que nos troupes attaquent avec vigueur, sur tout le front, les positions où l'adversaire s'est arrêté et la poursuite reprendra. Aussi ne voit-on pas apparaître, en ce moment, l'Instruction décisive qui restituant à la situation militaire son aspect réel, eût immédiatement prescrit une répartition nouvelle des forces françaises et imposé un plan nouveau.

En revanche, il est évident que le commandement ennemi se prépare, lui, à engager cette seconde bataille et qu'il cherche à la gagner coûte que coûte, sachant bien que s'il réussit dans son dessein tout est pour nous remis en question et la Marne annulée. Mais, rendu méfiant par le redressement prodigieux de cette armée adverse qu'il croyait en pleine déroute, il manque d'audace. Sur la plus grande partie du front, il se met en position défensive pour réduire les risques au minimum, cependant qu'il essayera de reprendre le débordement de notre aile gauche par sa droite renforcée et élargie. Le G. Q. G. allemand est dépourvu d'imagination guerrière; il ne sait que remettre en chantier le plan primitif.

Il semble que de notre côté nous ayons caressé le même projet. Le 11 septembre, dans une lettre adressée au général Maunoury, Joffre s'exprime ainsi : « *...il paraît nécessaire* que vous ayez le plus tôt possible des forces remontant la rive droite de l'Oise pour déborder l'aile droite ennemie ». L'indication est juste et amorce l'idée de ce qui nous reste à faire. Mais cette suggestion ne constitue pas un plan. Le commandement n'a pas fait le choix rigoureux qui s'imposait entre les diverses possibilités qui s'offrent à lui. Autant qu'on en peut juger il laisse trop de liberté à ses lieutenants, se bornant comme toujours à se réserver, par une rédaction habile des ordres, le bénéfice d'avoir prévu et ordonné l'éventualité qui réussira. En effet, deux manœuvres s'avèrent possibles pour déloger l'ennemi des positions où il se cramponne. Le massif de Saint-Gobain peut être tourné à l'ouest par l'Oise, et la montagne de Laon à l'est par la trouée de l'Aisne. Tenter les deux mouvements à la fois c'est trop embrasser. En tout cas, il convient de les accorder étroitement. Comment admettre que Joffre, en même temps qu'il suggère à Maunoury la manœuvre de débordement par la gauche, laisse Franchet d'Esperey se lancer à corps perdu dans la trouée de Juvincourt. Le fait pour Franchet d'Esperey d'orienter ses forces au nord-est en vue de cette attaque ne doit-il pas fatalement provoquer un resserrement à l'est, de tout notre dispositif? Or, pour étouffer le débordement de la droite ennemie, conseillé à Maunoury, nous aurions besoin au contraire de gagner vers l'ouest, c'est-à-dire qu'il faudrait au moins que notre Ve Armée marchât droit en direction du Nord.

Évidemment, en pleine poursuite de l'ennemi, il est permis à Franchet d'Esperey de croire qu'il va pouvoir s'engager à sa suite dans la vallée de l'Aisne et on ne peut lui faire grief d'avoir cherché à emboucher l'issue qu'il sait accessible. Mais n'est-ce pas le rôle du commandement de subordonner chacun au plan de la manœuvre principale par l'ouest? Et s'il était judicieux de tenter également de percer le centre ennemi à la faveur de la retraite, pourquoi Foch qui commandait le groupe de forces à la droite de la Ve Armée n'aurait-il pas reçu ce mandat de préférence à Franchet d'Esperey?

Les deux manœuvres ainsi ne se fussent pas contrariées.

Quoi qu'il en soit, nous voici ramenés des deux côtés au même jeu de l'aile. On n'en sort pas, blanc bonnet ou bonnet blanc. Et ceci dit, il faut s'étonner qu'il faille à des états-majors de si longues méditations pour accrocher, suivant l'occasion, l'une ou l'autre de ces cordes à leur arc. Les G. Q. G. en présence, vont donc simultanément poursuivre le dessein de prolonger leur ligne à l'ouest pour tomber sur le flanc de l'adversaire, mais ils ne cesseront, chacun pour leur compte, de s'apercevoir, peut-être avec étonnement, que l'ennemi applique en face un semblable dessein. Il en résultera cette série de violents combats qu'on a dénommé la *Course à la mer* et qui ne prendra fin que lorsque la terre manquera aux pieds des combattants.

Voulez-vous que nous ayons, en face de ces événements, le regard libre et l'esprit critique du philosophe? Oublions que ces régions où court la bataille sont des lambeaux du territoire, que des milliers de nos enfants tombent pour cette défense sacrée, ne voyons que le mécanisme tactique et jugeons du point de vue intellectuel les opérations. Plaçons-nous sous l'angle de l'intelligence, devant un palpitant problème militaire. Bref, ayons, nous aussi, l'état d'âme kriegspielien, si j'ose dire. Nous en tirerons tout de même un certain profit, et beaucoup plus de leçons que si je racontais cette lutte, moi centième, avec l'émotion profonde et le lyrisme d'un historien officiel, décidé à flatter l'instinct patriotique, à exalter le génie de l'État-Major, plutôt que d'essayer de voir clair.

Et d'abord comment ne pas voir que cette course à l'aile est l'expédient médiocre de stratèges débordés par l'événement? Le commandement ennemi n'a plus le pouvoir de manœuvrer son immense armée. L'esprit, esclave de la masse, se montre impuissant à modeler de nouveau la bataille et à trouver la forme qui serait imprévue de l'adversaire. Comme la femme de Loth, changée en statue de sel, sentit peu à peu l'immobilité l'envahir, l'armée allemande devient rigide de l'aile gauche au delà du centre et, frappée de paralysie stratégique, ne peut plus agir que par son aile droite. Ce grand corps n'a plus qu'un bras disponible. De notre

côté, ayant conquis l'initiative, nous ne savons la conserver. Nous nous figeons à l'image de l'ennemi et comme lui nous allons tenter un pis aller.

Quel est le problème qui se pose à nous? Jeter sur le flanc adverse encore libre une force qui le menace de débordement et l'oblige à se reculer pour s'en garer. Comment? N'importe comment. Par les moyens les plus rapides, naturellement. Nous sommes chez nous. En Normandie, en Flandre française, en Picardie, en Artois, il y a des Français, dont le cœur bat à l'unisson et bouillonne de haine contre l'envahisseur. Ne va-t-on pas se lever en masse pour lui barrer le chemin vers le nord? Et à Lille, Amiens, Arras, ne va-t-on pas grouper des hommes, fussent-ils vieux ou encore enfants, pour constituer une première masse capable de menacer les forces d'extrême-droite de l'ennemi, qui sont quelque part dans la vallée de l'Oise, au nord de Noyon? N'y a-t-il pas des territoriaux pour les encadrer, des éléments militaires dans les places fortes, des fusils, des munitions dans les arsenaux? En attendant que le commandement pousse ses troupes aguerries n'y a-t-il pas un général capable de coordonner ces éléments? Mais oui, tout cela existe. Partout des forces territoriales formées en régiments, en divisions, mais dispersées. Il y a même un général d'Amade pour les commander. Pourquoi ne reçoit-il pas l'ordre de les concentrer dans cette région du nord-ouest, entre Lille et Cambrai et de les lancer à l'heure favorable à la rencontre des régiments de Maunoury.

Remarquez que, depuis Charleroi, on a pu prévoir que ce coin resterait un temps libre d'ennemis, que la bataille allait se détourner provisoirement pour se diriger vers Paris, et que l'Angleterre devait, de toute nécessité, avoir besoin d'une porte libre sur nos côtes de la mer du Nord. Dès le 25 août, on pouvait nommer un organisateur des forces et ressources du nord-ouest. Mais cela c'est une conception de comité de salut public, tiré d'un état d'esprit civil, qui voit large quand le cri retentit : La Patrie en danger. Une telle idée dépasse un état-major. Pour celui-ci la règle est de ne vouloir qu'un centre de direction, de ne voir hors de l'armée de ligne aucun moyen de salut. Je ne me

dissimule guère que des troupes improvisées ne sont pas longtemps redoutables pour des forces régulières, bien que les engins modernes gardent leur terrible pouvoir de destruction dans n'importe quelles mains. Je sais aussi qu'on a essayé de créer l'Armée Maunoury dans la région d'Amiens; toutefois celle-ci à peine constituée s'est agrégée à l'armée de campagne et a été entraînée dans sa retraite. Il n'y a pas lieu, d'ailleurs, de le regretter, puisqu'elle a joué un rôle providentiel à la Marne. Mais le groupement du nord-ouest s'imposait, pour peu qu'on ait eu la vision de l'avenir.

Malheureusement, les vieilles idées du temps des armées de métier subsistent. La France pour un militaire est limitée à la région que tient l'armée; le terrain où la partie se joue compte seul, le reste du territoire n'a qu'une sorte d'existence civile, c'est-à-dire métaphysique. Ajoutons que la formation d'un tel groupement eût échappé de par des règlements mal compris au généralissime. Seul le Ministre de la Guerre avait pouvoir sur ces régions excentriques. Les ministres civils de la guerre ont — je le répète — toujours borné leur rôle à obéir à leur entourage militaire, si bien qu'aucun d'eux ne s'est jamais formé de la guerre une idée personnelle. Loin de moi le désir de vouloir leur en imposer une, j'indique seulement qu'une conception étroite de la défense nationale existe, du fait que le chef suprême des armées en campagne en assume seul le souci.

La division en plusieurs armées est au fond factice; il y a, en réalité, une seule armée que le généralissime garde jalousement sous sa coupe et qu'il regarde comme un tout indivisible. Loin de dominer la situation d'ensemble du pays, il ne tient ses regards fixés que sur l'espace où les troupes régulières se meuvent en liaison, sans se douter qu'une armée nationale, grosse de millions de combattants, devrait obéir à des nécessités nouvelles.

Moltke ou Joffre sont partis avec leur million d'hommes comme Napoléon avec les 40 000 de l'armée d'Italie. Ils les ont déployés dans l'espace, comme si le problème guerrier restait le même : ils se sont évertués à créer un seul organisme avec un centre et des ailes : tout prêts à reprendre avec une telle masse l'éternel jeu d'enfoncement et de débor-

dement. Mais tout de suite une des ailes s'est accrochée à la frontière suisse, et cela seul aurait dû montrer que le jeu n'était plus de mise. A ce moment, un homme de génie aurait compris qu'il fallait modifier la grande tactique, eu égard à l'importance des forces en présence. Mais quoi, en dépit des canons lourds, des mitrailleuses, de tout l'appareil moderne et scientifique, du matériel perfectionné, rien n'est changé. On rêve de livrer une bataille rangée comme au XVIIIe siècle. La campagne d'invasion est entamée par l'ennemi en vue, semble-t-il, d'un seul combat avec une unique armée.

Je donne la remarque pour ce qu'elle vaut, ce n'est pas à moi de trouver les formations qui conviennent aux guerres modernes, mais je reste persuadé qu'il faut jeter bas la vieille armature désuète, dans laquelle on veut faire rentrer coûte que coûte, cette réalité nouvelle, l'armée nationale.

Jamais d'ailleurs cette conception du groupement ne fut aussi tyrannique. Diverses armées opéraient, pour leur compte, avec une certaine liberté d'allure, l'art étant de les faire s'entr'aider au moment décisif, comme pour l'ennemi l'habileté consistant à les surprendre séparément.

***

A dire la vérité, je crois surtout que les États-Majors ont méconnu leur métier, tant du côté allemand que du côté français. Cinquante ans de paix européenne ont consommé la décadence de l'art militaire. Cinquante ans employés à des développement théoriques, des kriegspiel et des méditations sur le papier, non contrôlés par l'expérience ont conduit les États-Majors à accoucher d'une espèce de conception de la guerre qui n'a plus rien de commun avec l'art de Napoléon. Sans être un militaire de carrière, il est simple de le prouver.

Le système de Napoléon est dominé par deux principes qui s'énoncent ainsi : embrasser tout le théâtre d'opérations, concentrer ses forces pour la bataille; principes qui impliquent un double mouvement de dilatation et de resserrement réglé par les circonstances. Napoléon — en effet — ne craint pas d'écarter largement ses corps d'armées afin qu'ils puissent battre un vaste espace; ils sont quelquefois

à la distance de deux marches les uns des autres. Mais l'armée se concentre, au premier signal, sur le point d'attaque unique choisi par le chef. Le secret de cette souplesse et de cette rapidité est perdu de nos jours. Les généraux ont trouvé un moyen commode de satisfaire à la fois aux deux principes. En accumulant des masses formidables d'hommes ils embrassent le plus grand espace possible, en même temps qu'ils réalisent sur tous les points à la fois le maximum de concentration. C'est simple et naïf. Le dispositif de marche de Moltke et son dispositif de bataille se confondent sensiblement. Comme tel, il est, d'ailleurs, plus près de Frédéric que de Napoléon. Car Frédéric fait marcher toutes ses troupes ensemble « en un faisceau de colonnes qui n'embrasse pas plus de deux mille pas [1] ». L'armée de Moltke, c'est en somme une suite d'armées frédériciennes considérablement accrues et rangées à côté les unes des autres sur des centaines de kilomètres. Il ne peut plus arriver qu'un des éléments soit surpris isolé, puisque sur tous les points il a y concentration. Voilà bien la formation de tout repos! Mais, pour aboutir à ce résultat, vous devinez quelles quantités de troupes sont mises en jeu. Les accroissements successifs de l'armée allemande dans les années qui ont précédé la guerre ont été calculés conformément à la fameuse manœuvre de débordement par la Belgique. Le théâtre d'opérations s'élargissant, il fallait des hommes à proportion. On sait que Ludendorff avait conçu à l'origine un déploiement tel que son aile droite devait déborder Paris, loin à l'ouest, de sorte qu'en se rabattant au sud de la Seine celle-ci enserrait la capitale comme dans une boucle. Il dut renoncer à cette manœuvre gigantesque, à quoi nous n'aurions pas eu les moyens de parer, à cause du refus du Reichstag d'accorder un nombre d'hommes correspondant aux kilomètres à couvrir. Si bien que Moltke se trouva dans la position du charpentier qui n'a plus assez de bois pour édifier l'immense maison qu'il rêve.

Mais, en vérité, quelle admiration méritent des chefs qui nous ramènent aux manières d'être de la horde primitive? Et qu'est-ce que ce groupement de forces rigides,

1. Cf. Capitaine Colin, *Éducation militaire de Napoléon*.

à tant d'hommes par mètre courant? Qu'est-ce que cette barrière humaine qui balaie un pays tout entier comme la ligne des rabatteurs chasse les lapins dans la forêt? Où est l'art dans tout cela, où sont les risques glorieux du jeu des armes?

La division de l'armée en plusieurs corps distincts, *répartis sur un front très supérieur à l'ordre de bataille*, fut le plus grand progrès de l'art militaire. Ce progrès est acquis dès la fin du XVIIIe siècle, on le voit nettement formulé dans le traité de grande tactique de Guibert, mais au XXe siècle par ignorance des états-majors, par peur du risque aussi, il est devenu lettre morte. Avec quelle stupeur on lira dans l'avenir que les belligérants de la grande guerre se sont, pendant les quinze jours de la mobilisation, déployés face à face, qu'ils ont fait à la lettre la chaîne, marchant finalement l'un contre l'autre, sur 400 kilomètres comme au temps des invasions barbares, pour se pourfendre et se massacrer.

Ici on alléguera que ces formations sont la résultante des énormes masses de troupes employées dans la guerre moderne et l'on accusera les démocraties d'avoir rendu les guerres plus meurtrières, en instituant le service obligatoire. Voilà bien un singulier sophisme. Gardez-vous de dire que l'esprit démocratique, en proclamant l'égalité des citoyens devant l'impôt du sang, a été cause de l'accroissement formidable des armées modernes, car cela est faux. Les démocraties n'ont voulu affirmer qu'une obligation morale, l'obligation pour chaque homme de défendre son pays. *Mais il n'était écrit nulle part* que *tous* les citoyens devraient *en même temps* porter les armes, qu'ils seraient enrôlés *tous à la fois* et qu'on mènerait ainsi *le pays entier* à la bataille. Le tempérament militaire, insatiable par essence, a imaginé de jeter toutes les ressources dans la lutte. Par orgueil de commander à des troupes de plus en plus nombreuses, par instinct de joueur qui double toujours la mise, par peur du risque, enfin, les militaires ont été vite enclins à donner aux armées une importance numérique toujours plus grande. Henri Houssaye nous apprend qu'en 1815, la France qu'on disait épuisée n'avait pas même enrôlé les hommes de quarante

ans. Napoléon, réduit cependant à toute extrémité, n'osa point exiger ce sacrifice, *car chez lui le chef politique dominait le soldat.* Mais le jour où le corps militaire irresponsable n'a eu qu'à puiser dans le réservoir des démocraties imprudemment généreuses du sang de leurs enfants, il n'y a plus eu de limites. Est-ce qu'en Allemagne, d'ailleurs, on peut accuser le régime démocratique du monstrueux accroissement des armées? C'est l'existence d'une Prusse militarisée au sein de l'Europe qui a été le point de départ de la folie des armements. Le fait qu'une caste militaire put satisfaire, sans qu'un frein politique la contînt, sa passion du jeu et ses instincts ambitieux, c'est ce fait seul qui a provoqué l'extension illimitée de l'appareil militaire. Mais le Moloch guerrier n'a pas su proportionner le nombre aux besoins de la lutte, ni la mesurer aux possibilités de l'art. Un jour devait venir où le chef, submergé par la masse humaine qu'il avait à conduire, ne pourrait plus que l'entasser comme de vils moellons le long d'énormes espaces, sans pouvoir lui donner une forme, sans pouvoir la diriger et la dominer. Du même coup, toute la part d'habileté, de savoir-faire, d'art enfin que contient le jeu de la guerre allait disparaître et céder la place à la loi brutale de la force, à la guerre nationale en un mot. Le front continu sera la dernière conséquence de cet abus du nombre, dont l'esprit militaire est responsable.

C'est à ce front continu qu'aboutira la manœuvre de débordement tentée par les deux adversaires au lendemain de la Marne.

***

Revenons à Maunoury que nous avons laissé dans la région au sud de l'Oise, cherchant à s'étendre vers le nord. Prisonnier de cette tactique rigide qui juxtapose les armées, il n'osera pas se détacher franchement, courir à marche forcées vers le nord-ouest; il se préoccupera de sa liaison à droite, perdra du temps à prier ses voisins de s'étirer à l'ouest.

Dès le 17 il est trop tard, les Allemands préoccupés de faire le mouvement inversement semblable mais plus prévoyants et plus méthodiques, ont transporté toute l'armée

Hœringen à leur droite et se trouvent en force dans la région de Noyon qu'ils occupent.

Laissez-moi à ce propos vous remettre en mémoire l'énervant et humiliant leit-motiv que répéta pendant trois ans Clemenceau : « Les Allemands sont à Noyon ». Clemenceau, âme d'une solide trempe, vrai cœur de Romain, n'a jamais eu de nos indulgences bénisseuses. « Les Allemands sont à Noyon », cela voulait dire et répéter qu'une lourde faute avait été commise encore, aussitôt après la victoire de la Marne. Et cette faute, il ne voulait pas qu'on l'oubliât. Eh! quoi, vous avez saisi l'occasion sur le vif, vous avez par une manœuvre audacieuse obligé toute l'armée allemande à retraiter de 50 kilomètres, en menaçant son flanc droit et vous arrivez en retard à Noyon? Est-ce pardonnable cela?

Gallieni, s'il avait eu voix au chapitre, n'aurait pas manqué cette seconde occasion. Comme la foudre, l'idée eût jailli dans son cerveau que la manœuvre devait continuer sans trêve, sans arrêt, toujours plus au nord, et lui qui demandait à corps et à cris à Joffre de grossir son armée de Paris eût fait glisser aussitôt des forces nouvelles de l'est à l'ouest. Nos troupes étaient fatiguées? Elles l'étaient au matin du 6 septembre, elles l'étaient déjà au lendemain de Charleroi. Ajoutez à cela que la mer est là-haut, dont la liberté doit être gardée sous peine de mort, que c'est à la rattacher à nous par un lien solide qu'il faut songer d'abord. Que de raisons pour y marcher au plus vite!

Mais le G. Q. G. y pensera trop tard, comme il eût, sans Gallieni, pensé trop tard, à mettre à profit le changement de direction de von Kluck. Ce cerveau de l'armée est lourd et lent à se mouvoir. Comme une mère poule ses poussins, il ramasse sous lui ses troupes, jaloux qu'aucune ne lui échappe et fasse cavalier seul. Il songera trop tard à créer l'armée Castelnau dans la région de Lassigny. Que n'avait-on déjà réalisé, à l'écart de la lutte, le groupement de ces forces territoriales du nord-ouest dont je parlais plus haut? Leur présence eût enlevé beaucoup d'audace aux Allemands. Et quel centre d'attraction pour nos troupes! Maunoury eût été moins timide s'il avait eu à qui tendre la main.

Bref, les Allemands sont à Noyon, il n'y a plus qu'à chercher

à les déborder plus en arrière. Et la situation à ce début d'octobre redevient tragique. Les Allemands avec vigueur ont repris le thème du débordement et sont à deux doigts de réussir. Nous cherchons moins à les déborder qu'à éviter de l'être.

Le mérite de Joffre, c'est qu'il se dresse de temps en temps, au-dessus de ses sous-ordres, avec tout le poids de sa puissante autorité pour les empêcher de lâcher les rênes, quand la situation devient trop difficile. Jamais il ne s'effraye des difficultés, je dirai même qu'il ne s'en effraye pas assez, parce qu'il arrive quelquefois en retard, et qu'ainsi il contribue peut-être à les créer. A mon sens il faut distinguer dans des cas pareils son rôle de celui de son entourage. Préparer l'action qui va venir, c'est le rôle de ses collaborateurs, se dresser et crier : « non, je ne veux pas cela », c'est le sien.

Castelnau, envoyé d'abord sur le front d'extrême-gauche où la bataille a recommencé avec fureur, s'émeut de la situation et parle de se replier sur la Somme. Joffre, fronce ses terribles sourcils, s'y oppose carrément et subordonne Castelnau à Foch, dont il sait la fougue et l'optimisme endiablés. Joffre, de ce jour, gardera pour Castelnau un peu de défiance : elle durera longtemps. Quand je dis Joffre, entendez son entourage, car ce qu'il pense lui, nul ne peut se vanter de le savoir, pas même ses intimes, pas même les siens. Mais ses collaborateurs n'ont point caché qu'ils tenaient le général de Castelnau pour un homme impressionnable. N'est-ce pas? il faut le dire, Castelnau prouvera le contraire, si c'est faux; il doit en avoir les moyens; mais enfin, il serait étrange que tout un G. Q. G. ait eu une opinion nette sur un des principaux chefs de cette guerre et qu'on n'en trouve pas trace écrite. D'autant que Castelnau, magnifique nature morale, a d'autres côtés de grandeurs qui suffisent à sa gloire. Trop imaginatif, trop humain aussi, car ce grand homme est un brave homme qui n'est dur que pour lui-même, il semble avoir eu en des circonstances désespérées des minutes de pessimisme. Déjà, au Grand-Couronné, il proposa, le 7 septembre, de reporter la défense derrière la Meurthe et la Moselle, sur la position de Salfais-Belchamp. Je sais bien que les partisans de Castelnau vont crier à la calomnie, mais où

voyez-vous là une faute de Castelnau qui puisse le diminuer? S'il avait replié sa ligne, sans rien dire, il eût été condamnable. Mais lui qui soutient la ruée désespérée des Allemands, qui voit nos soldats plier malgré leur bravoure, et le massacre grandir, n'est-ce pas son rôle de demander au chef suprême s'il peut alléger le choc en reportant sa défense en arrière? Joffre, qui a seul dans la main la clef de la situation générale, et qui est trop loin, heureusement, pour s'émouvoir, lui crie que c'est impossible, qu'il faut tenir coûte que coûte, et Castelnau tient. Le mérite des deux hommes est égal. Il est beau de dire : *tenez*, mais il ne suffit pas de le dire, il faut tenir. Le chef suprême le dit plus facilement que celui qui réalise. De tels mots d'ailleurs ne sont immortels que lorsqu'ils sont réalisés.

Affaire de tempérament! Celui de Castelnau le pousse à chercher la solution la moins onéreuse. Hélas, au début d'octobre, on n'en était pas là, il fallait barrer la route à l'ennemi, à n'importe quel prix. Que de fois, au cours de cette guerre, nous verrons le commandement pris au dépourvu s'en remettre, à la bravoure du soldat. Le plan est bouleversé, les projets de manœuvre déjoués, il ne reste plus que les poitrines. Et les soldats en mettent à plein collier, un contre cinq, tandis que les renforts, trop éloignés, — Dieu sait où et pourquoi! — les renforts si peu souvent à pied d'œuvre, arrivent au compte-goutte. Ah! la magnifique race guerrière, vous pouvez vous armer de tout l'esprit critique du monde, vous n'en avez pas moins des larmes pleins les yeux quand vous voyez toujours et partout cette bravoure jamais défaillante, ce mépris sublime de la vie, cet amour-propre héroïque du soldat français. N'ai-je pas raison de répéter qu'on a beau jeu de vaincre avec de pareilles troupes et qu'il a fallu, pour y consacrer tant de temps, y mettre de la bonne volonté?

Donc, n'ayant pas prévu, au moins quand s'engageait la bataille de la Marne, qu'il lui était indispensable de poser un pion solide au nord-ouest de Paris pour contrarier le dispositif allemand, le G. Q. G., au moment où s'engage la bataille de l'Aisne, va se trouver dans un grave embarras. Ce que le calcul n'a pas su nous assurer d'avance, on l'obtiendra par le transport des troupes au moyen du chemin de fer et des

camions. Pour la deuxième fois, le rôle stratégique du service des transports apparaît de premier plan.

Le chemin de fer a du bon, il permet de parer assez vite aux dangers. Maunoury arrêté dans sa course à l'aile, du côté de Compiègne, on jette des forces plus au nord-ouest vers Lassigny. C'est une phase originale de la bataille qui mérite d'être signalée. Les trains arrivent en pleine campagne, à l'extrême limite possible, au risque de tomber sur les éclaireurs ennemis, les unités en descendent hâtivement et entrent aussitôt en action. Quelquefois une volée d'obus agrémente le débarquement, le train est attaqué avant d'être évacué; qu'importe, il faut barrer le chemin à l'envahisseur. Mais les Allemands, de leur côté, opèrent de même. Dans leur espoir de nous envelopper, ils montent toujours plus vers le nord. La lutte se déplace ainsi de la région de Noyon, à celle de la Somme, de là elle court en Picardie, en Artois. Joffre jettera à son tour des forces nouvelles devant Albert, vers Arras, jusqu'à Dunkerque où le continent prend fin. La ligne est mince et précaire, il s'agit de la « colmater » avec tout ce qu'on peut ramasser d'unités sur le reste du front. Mais il faut avant tout un chef énergique, capable de faire rendre le maximum aux faibles éléments dont il dispose, un chef que la situation la plus critique n'affolera point et qui risquera d'être coupé plutôt que de reculer d'un pouce. Ce chef, on l'a sous la main, c'est Foch. J'ai entendu de mes oreilles le chef du 3e bureau au G. Q. G., le colonel Renouard, dire un jour, dans un élan de franchise, et il en avait souvent : « De la Somme à la mer, tout ce territoire français appartient à Foch, car c'est lui seul qui l'a gardé contre l'ennemi. »

Si pathétique que soit cette course à la mer, elle n'emprunte sa beauté et son caractère dramatique que de la perpétuelle imprévision du Haut Commandement. Depuis le début de la campagne, sauf le 6 septembre, où sous l'impulsion irrésistible de Gallieni nous avons pris une initiative foudroyante, génératrice de victoire, le G. Q. G. se laisse devancer par l'ennemi. Grâce aux ressources du tempérament français le retard est réparé et, comme on dit, nous arrivons partout à moins cinq. Pour tout autre peuple que le nôtre cette situation aurait engendré le désastre. Du

premier au dernier, chacun chez nous se donne à la tâche et l'ennemi au moment suprême trouve à qui parler.

Il en est que cet état de choses remplit d'admiration et, certes, cela est admirable. Mais n'est-ce pas le vice capital des Français de nourrir une secrète faiblesse pour leurs erreurs? Le fait qu'on puisse se permettre le luxe de l'improvisation avec de telles troupes montre à quels merveilleux résultats on arriverait si le commandement était toujours présent. Oubliez-vous qu'à la guerre, les fautes se payent cher. Que de sang versé inutilement depuis le mois d'août? L'Offensive meurtrière et vaine sur Morhange et Charleroi, la bataille des frontières livrée partout, dans des circonstances déplorables, la retraite enfin si dure, si onéreuse. Soudain, un miracle se produit, la situation est retournée, les Français dans un effort prodigieux reprennent l'avantage et la victoire. Mais aussitôt nous abandonnons la main, pour laisser l'ennemi insensiblement gagner sur nous. Eh bien! il faut le dire cela. Il faut crier le plus fort possible que le Commandement n'avait pas le droit de se rendormir après la Marne. La bataille de l'Aisne n'est pas une victoire, comme elle aurait pu l'être, c'est une défaite neutralisée, ce qui n'est pas la même chose. Son résultat? Ce sera le territoire occupé pendant quatre ans, alors qu'il aurait dû être libéré d'ennemis.

Il faut tirer les cruelles leçons de l'expérience. Il faut savoir désormais que le salut du pays exige que toute grande bataille livrée aux portes de Paris doit être complétée immanquablement par une deuxième victoire. Que nos stratèges la préparent celle-là, car ils l'ont manquée, car sans doute ils ne comptaient pas avoir à la livrer et voilà leur erreur. Les armées d'invasion qui s'engagent par la route de l'Oise doivent trouver sur leur flanc l'armée du nord-ouest, mise en place sur l'échiquier. Les conditions de défaite et de salut d'un pays sont marquées sur la carte en traits indélébiles. Apprenons à y lire notre destin avec certitude si nous ne voulons pas que l'avenir soit un perpétuel recommencement.

JEAN DE PIERREFEU

LE PERSONNAGE INVISIBLE

J'affirme que les circonstances sont seules coupables. Et non pas moi. J'étais seul dans mon compartiment, et nous allions arriver à la frontière. Un crayon avec lequel je notais mes dépenses de voyage glissa entre la banquette et la paroi du wagon : je fouillai pour le reprendre, et ramassai, en même temps que lui, un passeport perdu. Mon premier mouvement fut de plaindre son propriétaire; mon second fut de m'émerveiller. La photographie du passeport reproduisait mon propre visage, ou à peu près : même moustache noire et tirée, mêmes yeux enfoncés sous de profondes arcades. C'était moi, sous un faux nom. Au lieu de Jean Collin, le signalement parlait d'un certain Mesmay, Lucien, journaliste, né à Paris, et plus âgé que moi, il est vrai, de deux ans. Mais cet état civil me laissait indifférent, tandis que la coïncidence de nos deux physionomies me stupéfia.

Là-dessus nous atteignîmes la station frontière. Je mis le passeport dans ma poche pour le donner au chef du train, et je m'occupai de faire porter mes deux valises à la douane. Quelle bousculade! La veille, à Vienne, j'avais failli perdre mon bagage et j'en demeurais inquiet. Ici, pour comble, on parlait hongrois, et je ne comprenais goutte aux indications des employés. Les voyages à l'étranger sont contraires à mes goûts de vie tranquille et le seul désir de consulter à la Bibliothèque nationale de Budapest des documents touchant le séjour de Descartes en Hongrie, m'avait décidé à entreprendre un tel

déplacement. Je songeai qu'à cette heure, loin du bruit et de la hâte, ma femme et mes deux petites filles goûtaient à leur aise dans notre jardin et à mon ennui se mêla de la mauvaise humeur. Lorsque, après une longue attente dans un corridor, un fonctionnaire galonné me réclama mes papiers, je lui tendis mon passeport avec irritation. Il le vérifia, le timbra, me le rendit après m'avoir enveloppé d'un coup d'œil, et c'est alors que je m'aperçus que j'avais, par mégarde, présenté celui de M. Mesmay.

Remonté dans mon wagon, et roulant vers Budapest, je commençai par m'amuser d'une telle confusion. La ressemblance devait être bien complète pour qu'un douanier s'y laissât prendre. Je contemplai à nouveau l'image de ce Mesmay et je rêvai un instant sur la figure qu'un inconnu m'avait empruntée. On dit que les traits définissent le caractère. Il serait donc, comme moi, un homme d'étude, raisonnable et appliqué? Ou bien deux personnalités entièrement différentes peuvent-elles utiliser des masques pareils?

Je voulus me mettre à lire, mais mon esprit suivait mal le texte. J'essayai, sans succès, de dormir. La campagne que nous traversions me parut sans intérêt... Son passeport avait été visé à la frontière tchèque. Sans doute, venant de Prague, s'était-il arrêté à Vienne; il ne pourrait continuer son voyage qu'après s'être fait délivrer, à l'ambassade, de nouvelles pièces. Mais si l'un de ses amis passait dans le couloir — le couloir de son wagon, où, moi qui venais de l'Arlberg, je l'avais manqué peut-être de peu, — il dirait, en m'apercevant: « Tiens, vous êtes donc remonté?» Et je pourrais très bien incliner la tête, ou même répondre : « Mais oui, vous voyez. » Et l'ami me croirait... Être pris pour un autre, et, loin de s'en vexer, comme on fait d'habitude dans un cas analogue, accepter le malentendu!... Brusquement, je me décidai à ne pas remettre le passeport au chef de train, mais à l'envoyer moi-même à son possesseur, puisque son adresse y était inscrite. Il serait curieux, pensai-je, de nous connaître, de comparer nos goûts et de voir jusqu'où s'étendait une si extraordinaire similitude. Ma vie est si privée de tout inattendu qu'un tel événement commençait même de me troubler.

Nous arrivâmes à Budapest où je ne comptais passer que

trois jours. Je pris une voiture pour me faire conduire à l'hôtel Astoria. Mais alors, tandis que nous suivions un boulevard planté d'arbres, encombré de terrasses de cafés, tout à coup une pensée me bouleversa : seul, le passeport Mesmay avait été timbré à la frontière! Le mien n'était donc pas en règle. Comment pourrais-je expliquer le malentendu? Me croirait-on dans ce pays où je ne connaissais personne! N'allait-on pas m'accuser d'avoir usurpé un état civil, abusé de la bonne foi d'un fonctionnaire? Aujourd'hui, ces craintes me paraissent absurdes. Le fait est qu'elles m'affolèrent. Plutôt que d'affronter des autorités soupçonneuses et qui s'exprimeraient en hongrois, plutôt que de perdre en démarches un temps limité je cédai à mon horreur des complications. Et je résolus de bénéficier d'une supercherie involontaire, qui ne causait de tort à personne, et que je serais le seul à connaître. Arrivé à l'hôtel, lorsque le concierge me demanda mes pièces justificatives, je présentai le passeport timbré, et c'est sous le nom de Mesmay qu'il m'inscrivit dans un grand registre.

***

Le lendemain, je m'éveillai tard, avec un sentiment de mauvaise conscience. Pour y échapper j'allai me promener dans la ville, qui est monumentale, remettant à l'après-midi ma première visite à la Bibliothèque. Curieux de recueillir des renseignements sur la bataille d'Ersekujvar, à la suite de laquelle Descartes renonça au métier militaire pour se vouer à la philosophie, j'étais plus encore saisi par la nouveauté d'une promenade au milieu d'inconnus. Ce dépaysement me rafraîchissait. Et, à croiser sur les trottoirs tant de gens qui semblaient accepter tacitement que j'eusse un autre nom que la veille, je me rassurai. Mon cas ne me parut pas si grave, et surtout, dans trois fois vingt-quatre heures, il serait liquidé. Je me félicitai même de m'être tiré d'embarras par la décision la plus simple, la plus élégante, eût dit un mathématicien, celle surtout qui me causait le moins d'ennui.

Après le déjeuner — qu'on prend fort tard dans ce pays — je m'installai dans le hall de l'hôtel, et je contemplai vaguement les gens qui entraient et sortaient, volubiles et exubé-

rants. Le concierge avait fort à faire à répondre aux demandes, à inscrire les nouveaux arrivants sur le tableau affiché au bureau. Et tandis que je suivais le va-et-vient, je me rendis compte que j'étais observé. Un grand jeune homme de vingt-cinq à trente ans, moulé dans un costume de tussor clair, une badine à la main, me considérait à la dérobée tout en questionnant le concierge. Quand il vit que je le regardais, il vint à moi, un charmant sourire sur le visage, et, me saluant avec beaucoup de courtoisie, me dit en un français très pur :

— Pardonnez-moi, monsieur, de me présenter. Je suis Nicolas de Telegdi, le mari de Klouka Szolnoky. Je viens de lire par hasard votre nom sur la liste de l'hôtel. J'ai trop entendu parler de vous par ma belle-famille pour ne pas souhaiter faire votre connaissance.

Je reculai mon fauteuil et, la mine renfrognée, je fis :

— Mais, monsieur, êtes-vous bien sûr...

Il ne me laissa pas continuer :

— Vous êtes bien monsieur Lucien Mesmay?

— Assurément, — dis-je en rougissant jusqu'aux cheveux et en me levant pour m'enfuir.

— Excusez-moi, — s'écria-t-il d'un air soudain désolé, — je fais toujours trop de zèle. Vous vouliez sans doute, avant de révéler votre présence ici, vous assurer des sentiments de mon beau-père. Ne craignez rien. La guerre et la paix ont beau avoir mis un fossé entre les Hongrois et le reste du monde, il sera heureux de vous voir.

Dans son exubérance, il tournait autour de moi et me barrait le passage.

— Je suis certain... — dis-je.

Mais le sentiment de ma sécurité me fit ajouter :

— Cependant, il est vrai que je désire attendre quelques jours avant d'aller voir monsieur... monsieur votre beau-père. D'ici là, ne lui dites rien.

— Je vous le promets. D'ailleurs il est encore pour quelques jours au bord du lac Balaton.

Il me regardait de ses yeux noirs et rieurs, avec une expression admirative à laquelle je ne suis pas habitué.

— Je suis bien content, — déclara-t-il, — de vous avoir deviné, malgré votre *incognito*. Un homme comme vous!

Mais pourquoi n'avoir pas donné signe de vie depuis tant d'années?

Je levai les mains, d'un air mystérieux. Et mon interlocuteur crut devoir prendre un air entendu. Mais il n'y tint pas et reprit :

— Eh bien, en attendant de rendre visite au comte Szolnoky, venez donc chez nous. J'étais entré pour dire bonjour à un ami, mais je le verrai ce soir. Klouka sera si contente. J'ai là mon auto, venez.

— Non, non, — fis-je avec précipitation, — je ne puis vous suivre. Impossible. J'ai à travailler. Oui, c'est cela, je vais à la Bibliothèque du Musée national. J'ai en train une étude sur Descartes. Vous savez que c'est en Hongrie...

— Eh bien, tant pis pour aujourd'hui. Mais je vais vous mener à la Bibliothèque...

Il fit signe au chasseur de m'apporter mon chapeau, mon paletot, et il m'emmena vers la porte en continuant à bavarder. Je me laissais faire : sitôt à la Bibliothèque, je lui échapperais. Mieux valait, en attendant, lui donner la satisfaction de m'y conduire.

Nous partîmes à toute vitesse. Tout à coup mon compagnon se tourna vers moi :

— Mais j'y songe, nous allons passer devant la maison des Szolnoky. Ma belle-sœur Margit part ce soir pour le Balaton. Jamais elle ne me pardonnera de ne pas l'avoir prévenue. Nous ne ferons qu'entrer et sortir... Tenez, nous y voilà...

Nous tournâmes dans une rue étroite, débouchâmes à une allure vraiment désagréable dans une large avenue, et nous arrêtâmes devant une petit hôtel situé au fond d'un jardin. Mon guide sauta à terre.

— Écoutez, écoutez — commençai-je à dire.

— Vous savez, — fit-il, — que depuis vous, Margit s'est mariée. Comme sa sœur. Mais au lieu, comme Klouka, d'épouser un jeune homme, elle a choisi quelqu'un de mûr, le lieutenant-colonel Aladar. Il a été tué sur l'Isonzo. Margit vit très retirée.

Déjà il avait ouvert la grille. Moins que jamais je ne pouvais avouer mon identité. Ce garçon si aimable m'en avait trop dit pour ne pas entrer dans une terrible colère — je m'ima-

ginais que toutes les colères magyares étaient terribles — en apprenant que je le mystifiais. Lié par mon premier mensonge, atterré, mouillé d'angoisse, je ne savais comment réagir, et dans cette incertitude je ne pouvais que suivre l'impétueux Nicolas de Telegdi. En lui obéissant, je retardais de quelques secondes l'instant atroce où mon mensonge serait découvert. Et, pour ces quelques secondes de répit, j'aurais consenti à tout.

On nous fit entrer dans un petit salon heureusement assez obscur, et nous attendîmes. « Comme Margit va être contente! » répétait mon compagnon, ravi de la surprise qu'il lui ménageait. « Ah! me disais-je sans participer à sa joie, pourquoi ne me suis-je pas enfermé dans ma chambre d'hôtel? Mais pouvais-je deviner que mon sosie avait des amis à Budapest et que je leur tomberais dessus le premier jour. »

Enfin la porte s'ouvrit, et une femme entra.

Elle était grande et maigre, elle tenait ses deux mains jointes. Je m'étais placé à contre-jour, résolu à ne pas parler le premier. Elle murmura :

— Vous...

Je crus que je pouvais me risquer, et murmurai, le cœur battant :

— Oui... moi...

Elle s'avança davantage, me tendit ses mains presque décharnées, que je saisis sans savoir qu'en faire, et reprit :

— Ainsi, vous êtes revenu... Après huit ans, il est revenu...

Elle soupira, leva les yeux au plafond, puis, s'adressant à Telegdi qui nous regardait avec une telle candeur attendrie que je lui pardonnai presque, elle dit :

— Va chercher ta femme, dis-lui que Lucien Mesmay est là. Elle viendra.

L'autre disparut, et je me sentis très seul. Mon interlocutrice fit de nouveau un geste de ses longs doigts pour m'inviter à parler sans contrainte. Je commençai fort mal :

— Madame...

— Comment, — s'écria-t-elle, — vous m'appelez madame?

Toussant, bafouillant, je m'efforçai d'utiliser pour mon début ce que je savais de la situation.

— Mais c'est que... Huit années ont passé depuis ... Et aussi la guerre. Ah! la guerre! ... Votre père... votre sœur...

— Et pourquoi êtes-vous enfin revenu?

— Vous me le demandez? — fis-je d'une voix dont l'émotion n'était pas simulée.

Comme un étudiant qui ignore les matières de l'examen et que chaque question nouvelle bouleverse, je ne songeais qu'à gagner du temps. Interroger me dispensait de répondre. Et je redoublai :

— Ne le comprenez-vous pas?

— Ainsi vous n'avez pas changé. Je vous retrouve. Soyez béni de croire toujours que nous demeurons profondément attachés l'un à l'autre.

Cette fois, non plus inquiet, mais gêné, je me dis que mon prédécesseur avait été du dernier bien avec cette dame, et que, s'il se trouvait à ma place, il la prendrait dans ses bras. Mais je ne pouvais m'y résoudre. Cependant si ce Mesmay n'était revenu à Budapest que pour cela, il faudrait bien m'exécuter.

— Mais vous, — fit-elle en se rapprochant d'une manière dangereuse, — qu'avez-vous pensé de moi durant cette longue absence?

Je me levai, afin de mieux m'écarter. Mon esprit, avec une vitesse étonnante, travaillait à concevoir mon personnage aussi vraisemblable que possible. En même temps, après m'être comparé à un étudiant, je me comparai à un couvreur qui tombe du toit et qui s'attend d'une seconde à l'autre à l'écrasement. J'imitai une ardeur contenue :

— Ah! ne doutez pas de ma mémoire. Je vous dois tant. Ce bonheur suprême....

— Suprême, mon ami? — fit-elle avec une expression mélancolique. — L'amour seul mérite cette épithète. Et notre amitié ne l'a jamais employée.

Ces mots me rassurèrent : être Mesmay ne m'engageait à rien. Cédant à un élan d'optimisme, j'admirai d'être aussi aisément pris pour un autre. Il est vrai que je ressemblais à un souvenir vieux de huit ans déjà. Et j'envisageai que je parviendrais peut-être au bout de cet entretien sans me trahir.

— Loin de vous, — continuait ma compagne, — j'ai perdu le sens des poètes et des philosophes dont vous m'avez révélé les secrets : vous communiquez à ceux qui vous écoutent un

sentiment plus vif de la vie. Il m'a toujours semblé que c'était là votre préoccupation principale : éveiller en chaque être une curiosité, chacun la sienne. Vous, je pense que vous les avez toutes. Reprise par la monotonie de mon existence mondaine, j'ai fait comme les autres, j'ai cherché l'amour, c'est-à-dire la curiosité banale. Vous savez que j'ai épousé le lieutenant-colonel Aladar et qu'il a été tué.

Elle porta ses longues mains à ses yeux, puis reprit avec cette exaltation, à laquelle je commençais à m'habituer et cette loquacité si commode pour moi :

— Mon mari était un admirable soldat, il est mort pour la patrie hongroise. Son souvenir demeurera éternellement dans ma mémoire. Mais le mariage ne m'a pas inspiré la passion, contre laquelle vous teniez à me mettre en garde. Que de fois, dans l'inertie de mon cœur, j'ai songé combien j'aimerais à vous consulter. Et vous voilà aujourd'hui reparu devant moi... Ah, laissez-moi vous poser deux questions.

— Lesquelles?— fis-je avec un renouveau d'inquiétude.

— Vous qui avez des passions fortes, qui êtes ambitieux et volontaire, avide de femmes et de pouvoir, vous m'avez toujours prêché une sorte d'abstention. Or, lorsque j'ai voulu, échappant à vos conseils, tenter l'expérience, j'ai constaté qu'en effet vous aviez raison. Est-ce donc qu'il y a en moi une incapacité, une insuffisance? Dites, qu'aviez-vous deviné?

Je gardai le silence, assez désolé que le Mesmay fût cette sorte de directeur de conscience psychologique. Mais, sans attendre, et tout au plaisir de retrouver un confident, ma bavarde interlocutrice poursuivit :

— Et ma seconde question, la voici : pourquoi avez-vous disparu de façon si brusque, d'une heure à l'autre, sans prévenir personne? Vous a-t-on offensé? avez-vous été malade? Et pourquoi ne nous avoir jamais écrit?

Cette fois je ne pouvais me taire.

— Je suis revenu à Budapest, — dis-je avec lenteur, — précisément pour vous l'expliquer.

— Ah...

— Oui, si ma conduite vous a paru étrange, vous saurez tout... Mais pas aujourd'hui. J'attends encore certains papiers... oui, des papiers qui vous feront comprendre...

En passant, je m'étonnai qu'il fût si facile de mentir lorsque c'était absolument nécessaire. D'ailleurs mes paroles sibyllines, loin d'éveiller les soupçons de la pauvre femme, lui donnèrent toute satisfaction.

— Vous êtes plus complexe encore que je ne l'imaginais, — murmura-t-elle avec admiration et dévouement.

Puis elle reprit sur un ton rêveur :

— Comment ai-je osé, parfois, vous donner des conseils? C'est vrai : parmi les passions que vous me laissiez entrevoir, l'une m'inquiétait, celle du jeu. Oh! je comprends le stimulant qu'une nature audacieuse comme la vôtre trouve dans le risque. N'importe, je tremblais...

— Eh bien, — fis-je avec une sincérité d'autant plus vive que je ne distingue pas le poker du baccara, — depuis des années, je n'ai pas touché une carte.

— Vous avez fait cela?

— Oui, à cause de vous.

Je m'arrêtai, effaré de mes propres paroles. Mais j'étais pris à ma supercherie. Et puis je ne craignais plus d'être découvert. Avec ses yeux extatiques, ses longues mains maigres dressées en invocation, sa bouche, dès qu'elle ne parlait plus, arrondie, Madame Aladar était l'image même de la crédulité.

— Tenez, — fit-elle en sursautant, — on sonne, c'est ma sœur.

Et en effet, précédant son mari, une seconde femme entra dans le salon, — mais petite et brune, celle-là, plus jeune aussi.

— Bonjour, cher monsieur.

— Bonjour, chère madame.

— Ainsi, vous voici de nouveau parmi les Hongrois?

Puisque chaque nouveau personnage respectait si docilement mon *incognito*, je me permis une certaine désinvolture.

— Vous savez, — répondis-je, — combien je les aime.

Il y eut un silence, et elle dit :

— Votre voix a changé.

Mon aisance disparut.

— C'est la faute, — fis-je, — des années, et des tristesses, des soucis...

— Triste, vous? C'est nouveau. Et vieilli? C'est invraisemblable.

Cet accent ironique me fit reculer de deux pas. Heureusement que Margit intervint, et reprocha à sa sœur de me taquiner toujours. Alors cette atroce jeune femme s'écria :

— Que veux-tu? Il ne me paraît plus le même.

Puis, d'un accent plus sombre, et sans me regarder cette fois :

— Il ne peut plus être le même.

Ensuite elle déclara n'être venue que pour entrer et sortir et elle partit, emmenant Nicolas. Celui-ci, oubliant qu'il devait me conduire à la Bibliothèque, la suivit en souriant.

Lorsque nous fûmes seuls, madame Aladar me dit avec mélancolie :

— Klouka et vous, vous ne vous êtes jamais entendus. Naguère vous ne cessiez de vous disputer. Elle était trop jeune pour vous comprendre, trop jeune pour vous intéresser.

Je me levai pour m'en aller à mon tour, et elle fut reprise par son agitation :

— Et moi qui pars ce soir... Je vais chercher mon père. Mais je reviendrai dans peu de jours, et nous aurons ensemble une longue conversation, n'est-ce pas? Car vous me devez encore bien des réponses.

Je m'inclinai très bas, par déférence, et aussi pour dissimuler mon visage, car, près de la porte, je me trouvais face à la fenêtre. Puis je m'éclipsai sans me retourner.

***

Une fois dehors, je m'en allai d'un pas rapide, comme si j'étais poursuivi. Même je tournai dans une rue, puis dans une autre, anxieux d'effacer ma trace, de respirer sans contrainte, de redevenir enfin Jean Collin. Positivement, je me sentais courbaturé, tellement j'avais tendu mon esprit et tellement j'avais eu peur. Selon mes habitudes de prudence et de raison, je commençai par me reprocher l'embarras où je m'étais si bêtement laissé prendre. Et puis, je cessai ces reproches, en m'apercevant que je ne m'en voulais pas tant que cela. Au sortir du danger que je venais de courir, je me

sentais par réaction heureux et fort. Victime d'étranges circonstances, j'étais satisfait des qualités qu'elles m'avaient obligé à mettre en œuvre et que je ne me soupçonnais pas : sang-froid, ingéniosité, invention. Comme tout cela serait amusant à raconter, une fois rentré chez moi. Déjà j'entendais le rire de ma femme.

J'avoue aussi que mon amour-propre, flatté de ma réussite, ne l'était pas moins du personnage que j'avais représenté. Enfantillage sans doute, mais les éloges que madame Aladar m'avait décernés ne m'avaient pas laissé insensible. Il me plaisait que mon prototype fût différent de moi. A coup sûr, je devinais en ce Mesmay un esprit cultivé, un intellectuel comme je me flattais de l'être, mais évidemment d'une autre classe. Oui, moins livresque, plus entreprenant. « Ambitieux et volontaire, avide de femmes et de pouvoir », ainsi l'avait-on décrit. D'autre part, on avait fait allusion à son goût du jeu. Mais quoi! Un travers fâcheux, et que l'on combat, met en valeur un caractère. Je savais trop que la prudence, la vertu ont aussi leurs excès, mais négatifs, hélas! Pour une fois, grâce à cet inconnu, on me prêtait le mérite de qualités brillantes. Sur les visages qui m'avaient parlé, j'avais lu une ferveur d'admiration bien éloignée de l'estime sans nuances, que me témoignaient ma famille et mes collègues.

Certes, mon intention était de quitter Budapest le plus tôt possible, dès que j'aurais dépouillé les dossiers d'archives qui m'avaient obligé à un coûteux et long déplacement! Néanmoins je me disais que si le hasard me remettait en présence de ces Hongrois — ce qui était peu probable puisque l'une des sœurs partait le soir même, et que l'autre ne semblait guère empressée — il faudrait bien prendre garde de justifier par mon attitude l'image qu'ils conservaient de leur ami. Sinon, je risquerais de me dénoncer. Et alors! Errant par les rues, je me surpris à m'observer au passage dans les vitrines des magasins. Un passionné, voilà mon modèle. Mais comment à une simple ressemblance de traits, ajouter une ressemblance d'expression? Peut-être fallait-il me redresser, tirer sur ma moustache. J'essayais. Et je dévisageais toutes les femmes.

Ce qui m'avait un peu tourné la tête, c'était mon invraisemblable impunité. A dîner, j'eus envie de défier mes voisins. Aucun d'eux n'aurait pu nier que je fusse Mesmay. J'en avais dans ma poche le titre authentique, qui faisait foi vis-à-vis de tout le monde — sauf lui. Seulement ma prudence habituelle me persuadait de compléter autant que possible l'analogie physique par des analogies morales. Je devrais oublier provisoirement ma conscience de Jean Collin. Quelle aventure! Et je fus surpris que ce mot, que je n'aimais guère, me parût alors séduisant. Mais l'aventure, si dangereuse quand il faut aller la chercher, est attirante, lorsqu'elle s'offre d'elle-même! D'ailleurs celle-ci était déjà terminée.

Comme je sortais de table, animé de dispositions heureuses, on vint m'avertir que quelqu'un me demandait au téléphone. Je haussai les épaules, en disant que c'était une erreur. Le garçon s'en alla, mais revint : on insistait pour parler à M. Mesmay. Je me rendis dans la cabine et j'entendis la voix de madame de Teledgi : « Il faut absolument que je vous voie. Prenez une auto et venez tout de suite, 10, rue Csillag, au second étage. Je vous attendrai à la porte. » J'essayai d'obtenir des explications, mais elle répéta : « Venez immédiatement. Je vous attends. »

Diable, pourquoi me relançait-on? Ah! certes, je n'avais pas encore dépouillé Jean Collin, car les idées qui se présentèrent à mon esprit lui étaient naturelles : j'envisageai tout de suite de quitter Budapest le soir même... Cependant il serait ridicule de perdre le bénéfice de mon voyage. D'autre part j'avais besoin de deux jours à la Bibliothèque; si je me dérobais ce soir on me relancerait demain. Dans l'intérêt même de mes travaux, je ne devais pas prêter au soupçon. En allant à ce rendez-vous, j'éviterais probablement beaucoup de complications. Et puis, car ce sont souvent les motifs minuscules qui vous décident, l'idée que je retrouvais chez cette dame son mari, presque un ami, me tranquillisa. Je pris un taxi, et me fis conduire chez les Telegdi.

La rue Csillag me parut, quand je descendis sur le trottoir, fort déserte, et le numéro 10 très silencieux. La porte était entr'ouverte, je montai en trébuchant un escalier

obscur et sonnai au second palier. Madame de Telegdi elle-même vint à ma rencontre. Elle tenait une lampe à la main et me fit entrer dans un salon médiocrement meublé en chuchotant :

— J'étais sûre de ne pas vous attendre longtemps.

Je pris un air dégagé pour demander :

— Votre mari n'est pas là?

Elle posa la lampe qui nous éclaira dès lors fort mal, et, du même ton frémissant et contenu :

— Misérable... Vous êtes un misérable...

Je demeurai stupide, épouvanté d'être venu me jeter dans ce guet-apens. Déjà elle continuait, le souffle court :

— Non, mon mari n'est pas ici. Il ne rentrera pas avant minuit, et vous serez reparti. Mais pas sans m'avoir avoué pourquoi vous êtes revenu à Budapest.

Elle aussi! Affolé, et m'inspirant de ma conversation avec l'autre sœur, j'évoquai la mystérieuse amitié qui me liait à elle :

— C'est à cause d'une femme... Vous la connaissez.

— Misérable, — répéta-t-elle mais tout haut cette fois et les yeux étincelants.

J'affectai soudain une grande dignité afin d'intimider cette furie :

— Vos injures ne m'atteignent pas. Personne ne peut m'en vouloir d'être fidèle à un souvenir et de souhaiter rendre un hommage respectueux à celle qui le suscita.

Ma phrase me plut assez, mais Mesmay en aurait sans doute souri. Je me le représentai plus expéditif. Après tout je n'étais que son remplaçant, presque son élève. D'ailleurs mon style apprêté ne se montra pas sans effet sur mon interlocutrice.

— Un hommage respectueux... un hommage respectueux, — murmura-t-elle avec une intention de raillerie.

Croyait-elle que l'amitié de Mesmay pour sa sœur avait dépassé les limites permises et était-ce la raison de sa colère? Il fallait me disculper, et ensuite tout irait bien.

— Vous voyez qu'il est excessif de me traiter de misérable, alors que la personne dont il s'agit me témoigne, en me voyant, sa confiance, oserai-je dire sa gratitude?

— Je ne saisis pas.

— Si vous étiez arrivée plus tôt, cet après-midi...

— Mais de qui parlez-vous donc?

— De votre sœur, bien entendu.

Elle se redressa avec un tel cri que je compris ma bévue.

— Je vous le jure, — criai-je à mon tour d'un accent désespéré, — il n'y a rien eu entre votre sœur et moi. Une pure amitié... Écoutez-moi donc. Rien, rien du tout. Puisque je vous le jure.

Mais moi-même, par ma maladresse, j'avais éveillé en elle cette hypothèse. Les yeux hagards, elle murmura :

— A-t-il osé être l'amant de Margit? Ce serait abominable...

— Non, — vous dis-je.

Et la prenant aux poignets je lui affirmai :

— Parole d'honneur!

J'étais si convaincu, et ma bonne foi si évidente, qu'elle me crut, instantanément. Son souffle s'apaisa. Mais ces revirements m'épuisaient. Nous reprîmes en silence un peu de calme. Par malheur, ma déplorable méticulosité m'empêcha de quitter ces sujets brûlants et je laissai voir une susceptibilité bien inutile.

— Vous voyez que ce terme de misérable, répété plusieurs fois, est injuste. Je vous serais reconnaissant de le retirer.

— Ah çà, — fit-elle, — pour quelle raison croyez-vous que je vous l'ai appliqué?

— Je vous le demande.

— Prétendez-vous oublier le jeu infernal...

— Eh bien, je vous arrête, — protestai-je avec satisfaction et reprenant mon avantage; — je n'ai pas touché une carte depuis notre séparation.

Mais elle recula en me dévisageant :

— Cet après-midi, votre voix m'avait intriguée, et de nouveau, à l'instant même, je ne l'ai pas reconnue. Ce soir, au lieu de parler de ce qui nous intéresse tous les deux, vous feignez des quiproquos absurdes. Vous me parlez de cartes...

D'un geste, elle saisit la lampe et la leva contre ma figure pour mieux m'observer, poursuivant d'un accent solennel :

— Bien des années ont passé, c'est vrai, mais il n'est pas possible que Lucien Mesmay s'étonne quand je le traite de

misérable. Cette bouche qui m'a menti, ces yeux dans lesquels j'ai plongé les miens, ils ne peuvent trahir encore...

Et à mesure qu'elle détachait ses mots, se formait en elle — j'en étais sûr — l'idée encore confuse mais plus précise de seconde en seconde, que *je n'étais pas Mesmay*. Alors, éperdu, je lui arrachai la lampe que je posai derrière nous, au hasard; je la saisis avec brutalité dans mes bras, et, à l'instant même où elle allait tout savoir, je l'embrassai furieusement, à pleine bouche. Surprise elle se débattit, mais la terreur donnait de la violence à mon baiser, de sorte qu'elle me le rendit, en murmurant :

— Ah! toi... toi... Bien sûr que c'est toi...

Pour la dépister à fond, je glissai tout bêtement : « N'avez-vous pas vu que c'était une épreuve? » Et je l'embrassai de nouveau, car, outre mon soulagement, je commençais à y prendre du plaisir.

Mais soudain elle s'écarta de moi, tourna la tête. Ensuite elle s'abattit sur un canapé où elle éclata en sanglots. Je l'y suivis et cherchai à consoler cette orageuse personne. Comme j'ignorais la cause de son chagrin, je n'avais à ma disposition que mes caresses, mais elle ne les acceptait plus, et après quelques essais, j'y renonçai. D'ailleurs les sanglots s'atténuèrent, et alors, de son accent bas, sans me regarder franchement, elle m'expliqua :

— Tu ignores combien j'ai souffert! Certes, autrefois, je t'ai laissé voir mes inquiétudes, parfois mes désespoirs. Mais tu étais là, ta présence était plus forte que les remords. Depuis ton départ, les remords ont grandi. Rappelle-toi : quand tu m'as connue, j'étais une jeune fille qui s'imaginait trouver la liberté de l'âme dans la liberté de la conduite. Tu savais si bien parler à mon imagination, et satisfaire des curiosités que tu avais été le premier à faire naître! Mais ta vanité seule était fière de ma passion. Si, je le sais. Quand tu me disais que tu m'épouserais, je ne te croyais pas. Mon déshonneur te flattait. Ah! comme je t'ai aimé... Mais pouvais-je deviner qu'un jour, sans prévenir personne, tu disparaîtrais? J'ai cru mourir. Et jamais tu ne m'as écrit, jamais. Ce dédain est affreux. Affreux aussi d'être seule à porter sa douleur et sa honte. La guerre est venue. J'ai cherché, comme infirmière, les pires endroits,

Hélas! toujours épargnée. Il y a deux ans, Nicolas m'a demandée en mariage. J'ai hésité. Puis je l'ai épousé sans rien lui révéler. Parfois je pensais que tu étais mort, et mon passé aussi. Et voilà que tu surgis, à l'improviste. Pourquoi? Pourquoi? Pour détruire mon bonheur, le sien? A cause de ce que tu as fait et ce que tu te prépares à faire, oui, j'ai le droit de t'appeler misérable...

Cette confession, mêlée de pleurs, me bouleversa. Misérable; certes, Mesmay méritait l'épithète. Moi aussi, pour le moment, puisqu'on me prenait pour lui. La confusion de nos deux personnes me fut si pénible que je tentai de me disculper :

— J'ai mal agi à votre égard, très mal. Mais si vous avez souffert, je vous assure que j'ai eu mes remords aussi, et qu'en ce moment même...

— Pas autant que moi, car, dans mon angoisse, j'ai retrouvé la foi. Je sais que Dieu me condamne et qu'il me faudra expier mon crime.

— Mais non, c'est le mien. Je suis le seul coupable. Et si je suis venu à Budapest, tenez, c'est pour que vous m'accordiez votre pardon.

Je vis, tournée vers moi, sa face blanche où palpitaient des yeux magnifiquement dilatés par la douleur, et je l'entendis :

— Est-ce à moi de pardonner à quiconque? As-tu déjà oublié qu'il y a un instant j'étais dans tes bras?

Dans mon émotion je ne m'en souvenais plus. Ici il ne me fallait plus disculper l'autre mais moi-même. Je me hâtai d'ajouter :

— Je n'ai pas été le maître de ce brusque élan.

Elle se moucha à plusieurs reprises sans cesser de me paraître très belle. Parce que je l'avais embrassée, je compris mieux mon prédécesseur. Mêlé en tiers à ce couple, je ne pensais pas à mon indiscrétion, attiré que j'étais par la grande flamme qu'il avait allumée. Et puisque cette créature pathétique était perusadée de m'avoir appartenu, sournoisement je la tutoyai :

— Calme-toi, n'aie pas peur...

— Non, non, c'est le châtiment.

— Sois raisonnable : notre secret demeurera entre nous. Je ne l'ai jamais révélé à personne, je ne le ferai pas davan-

tage aujourd'hui. Les choses que tout le monde ignore sont comme si elles n'existaient pas.

Elle me tendit la main pour me remercier de ma casuistique, en murmurant :

— Ah! si nos souvenirs pouvaient n'être que des rêves.

— C'est cela, — m'écriai-je. — Je suis une simple image rêvée, qui t'apporte une heure d'émotion, une figure inconnue.

— Lucien...

— Non, pas Lucien... Rien qu'un reflet.

Mais, après avoir souri avec l'indulgence d'une personne qui ne veut pas être dupe, elle reprit plus sérieusement:

— Combien de temps comptes-tu rester à Budapest?

— Eh bien, — fis-je, — sitôt que...

Je me repris, et sans mentionner Descartes, j'achevai :

— ... Que je serai pardonné, je partirai. Demain. Ou après-demain ; non, après-demain.

— Oui, — murmura-t-elle pour elle-même, — il faut nous faire des adieux définitifs. J'y tiens. Mais pas ce soir. Je n'en peux plus. Nous nous reverrons en présence de mon mari.

Je songeai que Nicolas allait peut-être rentrer. Je demandai :

— Veux-tu que je reste encore? Veux-tu que je te laisse?

Elle reprit le « vous » pour marquer qu'elle me quittait la première :

— Laissez-moi, mon ami.

Je lui baisai les mains en prononçant : « A bientôt » et je partis.

Une fois seul, je laissai libre cours aux émotions qui m'agitaient. D'abord il me fallait rectifier mon idée de Mesmay. Séduire une jeune fille, lui promettre le mariage, l'abandonner..., le triste individu! Et quelle jeune fille : ardente et belle, désormais désespérée! C'était abominable. Le plaisir que j'avais éprouvé à la tenir dans mes bras n'était pas sans alimenter ma colère. Cependant l'amour que Mesmay avait inspiré à Klouka m'avait seul permis de n'être pas démasqué. Son prestige aveuglant m'avait tiré d'affaire. Et puis, j'avais beau le blâmer de toutes mes forces, une complicité née de notre parenté physique m'inclinait à l'excuser. J'ajoute aussi qu'à jouer le rôle de ce dangereux personnage, je gagnais l'illusion d'une amitié ardente et d'un amour mal éteint. Grâce à lui,

j'étais pris — et c'était bien la première fois de ma vie — pour un méchant, un suborneur : cette situation, heureusement provisoire, ne laissait pas de m'instruire. Je m'y abandonnais d'autant mieux que je n'éprouvais ni scrupule, ni regret, puisque je n'étais pas coupable. Et je sentais mon âme s'élargir, à être spectatrice du mal sans en être prisonnière.

J'avoue que de telles pensées finirent par me troubler. Je me rassurai avec le projet de réparer un peu les fautes dont je venais d'entendre la confidence. Puisqu'on me croyait le criminel, j'en profiterais pour apaiser la conscience désolée de Klouka; Margit, dans son veuvage, connaîtrait aussi mon zèle. Non, je ne quitterais pas la Hongrie sans avoir pansé ces blessures... Ma course errante m'avait amené sur les quais du Danube. Dans le silence nocturne, le fleuve déroulait sa masse puissante entre de hautes berges de pierre. En face, des lumières brillaient sur la colline de Bude. Saisi par cette majesté, j'acceptai d'assumer la personnalité de Mesmay pour la racheter en quelque sorte. J'entrerais dans la destinée de cet inconnu et la vivrais à sa place. Je serais un Mesmay meilleur.

Une voiture passait : je l'arrêtai, et me fis ramener à l'hôtel. Comme je traversais le hall, désert à cette heure, mes yeux tombèrent sur le cadre, où l'on insérait le courrier des voyageurs qui n'étaient pas encore arrivés. Une enveloppe portait le nom de Jean Collin, et j'y reconnus l'écriture de ma femme. Je m'en emparai après m'être assuré de ma solitude. A ce moment le concierge redescendait avec l'ascenseur : il me remonta à mon second étage.

Bonne Charlotte... Elle donnait des nouvelles de la maison, et je retrouvais dans ses phrases régulières le ton de notre existence conjugale. C'est Charlotte qui la dirige, car, sous prétexte de respecter mon travail, elle m'a éliminé de la conduite de nos affaires. Parfois elle devine chez moi l'ennui de végéter dans mon coin, astreint à des besognes médiocres; elle me laisse m'épancher en des projets d'avenir que je la soupçonne de ne pas très bien écouter. Au fond, elle ne croit pas à mon mérite d'historien, et peut-être pas davantage à mon mérite d'homme. Résignée à ce que je ne prenne jamais de revanche, elle élève nos deux filles : Juliette, âgée de sept ans, qui est péremptoire et bruyante, et Marguerite, qui

a cinq ans et les jambes faibles. Travaux d'histoire lus par peu de personnes; mes enfants, mon épouse sans imprévu... J'y songeais encore, quand je m'aperçus que je déchirais la lettre de Charlotte en petits morceaux.

***

Le lendemain, tout à coup, Nicolas de Telegdi apparut devant moi sur le seuil de l'hôtel, serré dans son costume de tussor.

— Je viens vous chercher, — me déclara-t-il d'un air gracieux.

— C'est cela, — répondis-je, — menez-moi à la Bibliothèque du Musée national.

— Mais non, — fit-il. — Allons nous promener. J'ai quelque chose à vous demander.

— Et mon travail...

Il insista tant, et je le craignais si peu, que je finis par me laisser entraîner à ce qu'il appela d'abord le *Varos liget*, et qu'il consentit ensuite à nommer le Bois de la Ville. Que voulait-il de moi? La vague admiration que m'avaient inspirée son aisance dégagée, son charmant et perpétuel sourire, commençait à se transformer en ironie, depuis que j'étais renseigné sur le passé de Madame de Telegdi. Une telle désinvolture ne valait pas ma certitude.

Ironie qui s'accrut en constatant qu'il ne m'avait proposé cet entretien que pour me parler de Klouka et de sa belle-sœur. Évidemment elles lui avaient fait souvent l'éloge de ce prestigieux causeur, qui les avait connues à une époque où lui-même n'était rien pour elles.

— Margit, — lui fis-je évasivement, — est une personne fort cultivée.

Mais il ramena la conversation sur Klouka. Il craignait, disait-il, de ne pas être toujours à sa hauteur, alors qu'il aurait tant voulu la rendre heureuse; il faisait appel à ma profonde connaissance du caractère féminin.

— Ainsi, — demanda-t-il, — dites-moi quelque chose de ce long séjour que vous avez fait chez mon beau-père, au lac Balaton. Les deux sœurs en parlent encore...

Je lui fis observer que mes souvenirs, déjà lointains, pourraient présenter quelques inexactitudes. Et puis, j'étais gêné de la duplicité qu'il m'imposait sans le savoir. Mais il insista. Je fus bien obligé d'obéir.

Alors, prenant mon parti, je me lançai dans des évocations fictives, des aperçus psychologiques que Nicolas corroborait d'un geste ou d'une exclamation, et que je modifiais hâtivement quand je lui voyais une expression étonnée. Les gens attendent de vous ce qu'il préfèrent, et ils le laissent paraître. Pauvre Nicolas, il avait beau faire l'homme heureux, en agitant sa petite badine, notre conversation l'instruisait moins qu'elle ne m'exerçait à la trahison. Elle m'installait dans l'état d'esprit du séducteur. Je n'aurais eu ni la malhonnêteté ni le courage d'inaugurer tout seul une pareille tromperie. Mais, puisque tout le monde me poussait dans cette voie ouverte, je la suivais avec une aisance grandissante.

D'ailleurs, à force d'inventer les souvenirs de Mesmay avec autant de vraisemblance qu'il en fallait pour persuader mon compagnon, j'en arrivais à me persuader moi-même. En la projetant dans le passé, j'assurais rétrospectivement la confusion de nos deux personnes. Il m'était de plus en plus facile de me croire Mesmay puisque désormais je pouvais, quoique en imagination seulement, me rappeler l'avoir été. Un être même inventé n'existe pour de bon que lorsqu'il se souvient.

Enfin, si arbitraires que fussent mes récits, ils tournaient autour d'une personne très déterminée. En vantant Klouka à son mari, pour lui faire plaisir, je ne pouvais oublier que j'avais été — ou plutôt Mesmay — son amant. En même temps que des souvenirs, je m'amusai à fabriquer des double-sens. Je parlais de son esprit, de son intelligence, de sa bonté, et j'essayais de me représenter sa passion secrète et première. Et comme, la nuit précédente, j'avais senti palpiter contre moi, pour de bon, la gorge ronde de Klouka, le réel se raccordait au fictif, lui communiquait une vie artificielle. J'en venais à ne plus voir très bien le point de suture.

Nicolas me fut reconnaissant de tels récits. Puis il y ajouta des questions plus générales, et je compris que, dès le début de notre rencontre, et séduit par mon simili prestige, il avait

espéré recueillir de moi des exemples, des renseignements et presque une philosophie. Il était si prévenu en ma faveur qu'il pensait trouver dans mes paroles des sortes de révélations sur la vie et sur l'amour. S'il m'avait écouté de sang-froid, il aurait sûrement remarqué le décousu et la banalité de mes propos. Mais j'étais pour lui un personnage légendaire. Son mysticisme me déguisait. J'ajoute que cet interrogatoire me convenait fort bien : le caractère de ses demandes, le commentaire qu'il leur donnait, me laissaient apercevoir quelle image il se formait de moi, et me permettaient de m'y conformer dans mes réponses. Il me présentait un portrait en croyant me tendre un miroir. Je m'essayai à exposer des théories, à professer les idées, qui pourraient être les idées légitimes de Mesmay, pour y habituer mon esprit autant que pour satisfaire Nicolas. Jusqu'au moment où je compris que je commençais de l'inquiéter. Car les « idées » de Mesmay se résumaient en un mot « cynisme ». En voulant lui ressembler, avec plus de franchise et de naïveté peut-être que lui-même n'en apportait à s'exprimer, j'en venais à démoraliser mon interlocuteur. Parler comme Mesmay, c'était vanter la violence et la ruse, railler la fidélité, justifier le mensonge. Nicolas ne souriait plus.

Je m'arrêtai à mon tour, en m'apercevant que parler comme lui, c'était peut-être se préparer à agir de même. Cette influence démoralisatrice pourrait se retourner sur moi. Nicolas profita de mon silence pour guider la conversation vers un autre sujet où réchauffer son incertitude. Il était très patriote. Il me confia qu'il appartenait à une vaste société secrète composée d'anciens officiers et d'étudiants, et qui avait pour but de préparer à la Hongrie un meilleur avenir. Il faisait partie du comité directeur, qui tenait ses conciliabules la nuit.

— Ainsi, — me dit-il, — hier soir encore...

Je revis la rue Csillag, l'escalier sombre que j'avais gravi lentement et redescendu sans m'attarder. L'idée que Nicolas cultivait une telle ferveur nationale me soulagea; je pensai qu'il se préparait ainsi, sans le savoir, des consolations. Avoir plusieurs passions, c'est prendre une assurance. On eût dit que l'imprudent cherchait ainsi à m'enlever des scrupules.

Enfin nous nous quittâmes, chacun content de soi et de

l'autre. Et nous décidâmes de dîner ensemble, tous les trois, le soir même.

— Klouka veut vous revoir, — ajouta-t-il, — puisque vous ne restez que peu de jours parmi nous.

— Où dînerons-nous? — demandai-je. — A mon hôtel?

— Je vous propose, — répliqua-t-il d'un air fin, — de nous retrouver à Bude, au *Cordonnier politique*.

— Au...? Comment dites-vous?

— Allez-vous prétendre que vous ne connaissez pas ce restaurant? C'était votre quartier général, je le sais. Allez-vous, après une conversation à cœur ouvert, vous défier de moi sur ce point?

J'affectai un demi-sourire, qui laissait entendre bien des choses qu'à vrai dire j'ignorais. Par jeu je mis un doigt sur mes lèvres. Nicolas fit de même, malicieusement. Et ainsi nous prîmes congé, mystérieux et satisfaits.

***

« Vous ne restez que peu de jours... » Certes, et il eût été indiqué en sortant du Bois de la Ville, de me diriger vers la Bibliothèque nationale. Mais je n'avais pas la sérénité nécessaire à des recherches sur le séjour de Descartes en Hongrie, et, d'autre part, mon zèle à m'identifier avec Mesmay était si vif que je répugnais à prendre des notes pour Jean Collin : mêler ces deux personnages était désormais impossible.

Peut-être devrais-je m'arrêter dans mon récit. On le jugera invraisemblable ou bien on me jugera immoral. Mais c'est qu'on n'aura pas suffisamment réfléchi à ce que devient un homme convaincu de l'impunité. Il me justifiera si je parviens à montrer, comme je le souhaite, que la logique d'une situation est plus forte qu'une volonté particulière.

Jusque-là j'avais accepté qu'il y eût des lois de bienséance et de vertu, et je m'y étais ouvertement conformé. Étais-je vertueux ou seulement timide? Je savais que mes actes seraient toujours rapportés à leur auteur. Je n'aimais pas tromper, parce que je craignais d'être découvert : ma conscience, me disais-je, est délicate. Or, depuis vingt-quatre heures, n'étant plus identifié, je n'étais plus contrôlé. Ma personne

s'évadait de mes actes. La certitude de l'*incognito* fait disparaître tous les gardes-fous. Quoi que je fisse, Jean Collin, que personne n'avait jamais vu à Budapest, serait toujours hors de cause.

Être si profondément dissimulé souleva en moi des désirs confus que j'ignorais. Jamais je ne m'étais senti aussi libre, je dirai aussi invulnérable. Il me semblait échapper à la loi de la pesanteur morale. Au lieu d'être soumis à un déterminisme individuel, d'être commandé à l'avance par le parti pris des autres ou le mien, je découvrais des possibilités de recommencements, de variations. Naguère j'avais parfois envié un ami plus heureux ou différent, mais comme j'étais bien forcé de suivre mon sort, je me résignais, je me composais une philosophie sceptique, qui m'aidait à me priver. Le beau dédommagement si je pouvais m'affranchir de mon propre caractère! Quelle occasion soudaine de devenir autrui! Je me préparai au dîner, en déchirant mes cartes de visite, des lettres, en faisant sauter de mon portefeuille, avec un canif, mon monogramme. A mesure que je détruisais mon état civil, je m'exaltais.

***

On parvient au *Cordonnier politique* en franchissant le Danube, en gravissant la colline de Bude par des rues désertes, entre des maisons silencieuses. Comme j'approchais, j'entendis un chant de violons, et appelé, séduit par cette musique à cordes qui s'élevait derrière de hauts murs, je finis par la rejoindre dans un jardin clos, peu éclairé, où de petites tables groupaient des couples. Klouka et son mari m'attendaient.

— Eh bien, — fit Nicolas d'un air triomphant, — vous voilà dans un de vos décors préférés!

— Je vous assure...

— Figure-toi, — reprit-il en s'adressant à sa femme, — que monsieur Mesmay prétendait ignorer cet endroit! Je ne veux pas être indiscret, mais Margit m'a raconté l'histoire de la...

— De la?...

Klouka, un peu nerveuse, nous interrompit :

— Nicolas vous admire tant qu'il s'intéresse à vos anciennes conquêtes.

Et puis elle s'aperçut que, sans le vouloir, elle avait équivoqué. Ses pommettes rougirent. Elle avait cru plus sage que cet entretien fût à trois, et elle en éprouvait maintenant une gêne où elle pensa se trahir. Quant à Nicolas, qui m'irritait, je lui répondis :

— Mon cher, ces histoires n'ont plus d'intérêt. Pas même pour moi.

— Des regrets, vous? — fit-il avec étonnement et un peu déçu par mon accent agressif.

De côté, je jetai un regard sur Klouka : son pauvre visage était si tiré que je désirai, autant que possible, la rassurer, la guérir. Et je dis :

— Je n'en suis pas incapable. J'ai maintenant assez vécu pour avoir fait souffrir. Cette souffrance, je voudrais de toute mon âme l'effacer.

Nicolas leva son verre plein d'un vin doré, et, reprenant sa joyeuse assurance habituelle :

— N'enlevez pas votre auréole, je vous en supplie...

— Vous êtes à l'âge, — continuai-je, — où l'on ignore que le dégoût de soi est au fond de presque tous les amours.

Il reposa son verre.

— Je croyais, — dit-il, — qu'un séducteur ne doit pas s'attendrir. Je le croyais parce que vous me l'avez démontré.

En effet, pour mieux calquer Mesmay, je lui avais dit le jour même, beaucoup de mal du sentimentalisme.

— A moins,— poursuivit-il d'un air fin qui m'irrita, — qu'il faille considérer ces propos comme un enseignement professionnel et secret, un langage d'initié qu'on ne révèle point. En tout cas, il était conforme à tout ce que j'admire en vous.

Je ne répondis pas, inquiet de démentir maintenant Mesmay, aux yeux de mes convives. Outre que je risquais toujours d'éveiller des soupçons, je diminuais ma liberté d'action. Et ce fut ce souci de me ménager beaucoup de possibilités qui me fit murmurer :

— Il y a plusieurs hommes en moi, comme en chacun. Et ce n'est pas le même qui est toujours le chef des autres.

— La vie est une triste chose, — répondit Nicolas, — si elle vous oblige à vous désavouer.

Alors Klouka sortit de son long silence pour me dire :

— Vous ne méritez aucun désaveu.

— Vous voyez, — s'écria son mari.

— Je comprends, — continua-t-elle, — que certains souvenirs vous inspirent de l'amertume. Mais les regrets, les remords ne doivent pas vous faire renoncer à vous-même. Notre amitié s'attristerait de ne plus vous retrouver tel qu'autrefois.

Elle me rappelait à l'ordre sans le savoir. Je n'avais pas le droit, rien que pour satisfaire des scrupules moraux, de fausser Mesmay. Et, empressée à maintenir intact l'homme dont elle avait souffert, elle dit avec fierté :

— Un homme comme vous doit être à la hauteur de son orgueil.

Mon cœur se mit à battre. Ce mot d'orgueil, auquel je n'avais jamais osé toucher, m'illumina. Et je décidai, que durant une heure, puisqu'on me les permettait, puique même on les réclamait, je m'accorderais des sentiments audacieux et forts!

— Certes, — m'écriai-je, — je ne renie aucune de mes principales raisons de vivre...

— Très bien, — fit Nicolas avec enthousiasme.

— J'en étais sûre, — chuchota Klouka soulagée.

Mais chacun de nous regarda devant soi, écouta l'orchestre qui continuait de répandre dans l'air nocturne sa langueur tzigane, que parcourait soudain un trait fulgurant. Je désignai les musiciens.

— Ce sont eux qui tout à l'heure m'ont inspiré je ne sais quelle incertitude. Ils ont toujours l'air d'hésiter entre plusieurs passions.

Les Telegdi demeurèrent silencieux, pour des motifs différents. J'ajoutai :

— Vous autres Hongrois, vous avez trouvé là le langage du désespoir.

— Parce que nous sommes quelquefois désespérés, — fit très vite Klouka.

— Cependant, — continuai-je avec une conviction gran-

dissante, — écoutez cette musique : de l'abîme naît un nouveau désir.

Nicolas, lui, pensait à sa patrie :

— La Hongrie a connu les pires heures de la défaite et de la révolution, mais vous avez raison, elle surgira de l'abîme. Elle vaincra le malheur.

— On peut triompher du malheur, — murmura sa femme, — mais de ses fautes?...

— Si la Hongrie a commis des fautes, — répliquai-je, — il vaudrait mieux qu'elle les oubliât.

Klouka me regarda avec anxiété :

— Il faudrait être seul, pour oublier et il y a toujours Dieu!

— Moi, j'ai confiance, — affirma Nicolas.

Et dans l'élan de son optimisme il tourna sur sa chaise, comme pour prendre l'assistance à témoin. A une table voisine, deux jeunes gens lui firent des signes d'amitié.

— Tenez, — nous dit-il en rayonnant, — voilà justement de mes camarades du Comité. Vous permettez? Je vais aller leur porter un toast national.

Il se leva, le verre en main. Dès qu'il se fut éloigné, je dis à Klouka :

— Je vous remercie de vos paroles. Vous ne voulez pas que je doute de moi.

— Et j'ai compris vos allusions, votre désir de calmer ma peine.

— Vous ne craignez donc plus ma présence? Vous ne pensez plus que je vais bouleverser votre vie?

Elle essaya de sourire en répondant :

— Je crois qu'il faut toujours craindre Lucien Mesmay.

— Rassurez-vous. Puisque j'ai votre pardon, je puis repartir.

— Partir...

— Et ensuite, ce passé cruel s'effacera.

— Vous avez raison, il s'effacera.

— Rien n'aura eu lieu. Je ne serai dans votre mémoire qu'un ami.

— Rien qu'un ami, c'est ce qu'il faut.

Mais je guettais Klouka, et je vis que des larmes bordaient ses paupières. Alors devant ces pleurs qui révélaient jusque

dans le remords qu'elle haïssait son remords, Mesmay parla par ma bouche, en mots précipités :

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. Je t'aime encore. Jamais je ne t'oublierai.

— Taisez-vous, — fit-elle épouvantée.

— Et si je suis revenu à Budapest, — dis-je furieusement, — c'est pour te le dire.

Je n'avais pas pensé que la violence pût donner une telle sensation de liberté. Klouka s'était levée à demi, puis rassise. Bouleversée d'horreur, elle murmura :

— J'ai été imprudente. Je ne vous en veux pas, Lucien. Mais nous allons nous quitter pour toujours. Allez-vous-en.

Une femme gisait à mes pieds, pantelante, si belle d'être une esclave torturée. Je m'écriai :

— Nous quitter? Mais tu me rappellerais. Depuis huit ans, tu ne vis qu'avec l'espoir que je revienne. Tu as essayé toutes les consolations : aucune ne t'apaise. C'est moi, moi seul, qui te suis indispensable. Ah! que tu m'aimes!

Orgueilleux et persuasif, je me haussai à la taille de Mesmay, et mes yeux, ma voix, mon visage étaient aussi impérieux que les siens. Alors, devant cette chaleur de désir, Klouka se leva en trébuchant, appela son mari, prétexta un malaise. Elle voulait rentrer, tout de suite. L'autre, qui ne comprenait pas qu'elle cherchait à fuir, s'étonna, se plaignit qu'une soirée, qui s'annonçait si bien, fût brusquement écourtée. J'intervins en disant que moi-même j'allais regagner mon hôtel.

— Comment, vous aussi?

Et puis, il se résigna, mais déclara qu'il resterait à tenir compagnie à ses amis. Nous mîmes Klouka en voiture : elle ne me regarda pas une fois. J'étais stupéfait, exaspéré qu'elle m'échappât si aisément. Au moment de partir, Nicolas lui rappela par la portière de laisser la clef sous le paillasson.

— En effet, — m'expliqua-t-il quand elle eut disparu, — nos domestiques couchent dans les combles et personne ne nous attend. Vraiment, vous voulez partir. Quant à moi, je vais rester ici : nous avons à discuter la question d'une entente secrète avec des groupements italiens. Parce que, vous savez, les Tchécoslovaques... Mais pardon, je vous ennuie! En tout cas, j'en ai jusqu'au matin...

Je lui dis adieu et je pris une voiture à mon tour. « Hôtel Astoria ». Durant le trajet un fiévreux dialogue se déroula en moi. Jean Collin protestait, invoquait l'honneur, les lois de la famille, et aussi le danger d'une telle aventure. Les arguments de Mesmay étaient meilleurs. Et tant bien que mal, je fis comprendre à mon cocher de ne pas me mener à l'hôtel Astoria, mais rue Csillag, nº 10.

Je montai l'escalier obscur, je pris sous le paillasson la clef de l'appartement, j'entrai. Klouka poussa un grand cri de terreur et se jeta dans mes bras.

***

La journée du lendemain se passa pour moi dans une exaltation mêlée d'inquiétude. Jamais je n'aurais cru que la perfidie stimulât si fort la volupté. En m'entraînant sur ses pas, Mesmay m'avait ouvert des perspectives sans limites : trahir, c'était se renouveler. Si longtemps je m'étais borné à une seule âme, ou plutôt à la surface de mon âme, vérifiée, réglée, une fois pour toutes. J'avais méconnu les facilités du mensonge, c'est-à-dire les possibilités qui dormaient en moi.

Parmi tant de réflexions satisfaites, se présentait néanmoins celle-ci : usurper le nom d'un autre pour séduire une femme, la faire retomber, elle si pieuse, dans une faute qu'elle détestait, c'était une action malhonnête, une action indigne. Mais indigne de qui? De Mesmay que j'étais à peine? Ou de Jean Collin que je n'étais plus? Hanté par un trompeur, je le trompais, mais moins que moi-même, auquel de tels actes ne ressemblaient guère. D'ailleurs si Mesmay n'était pas responsable de cette rechute qu'il ignorait, Jean Collin ne l'était pas beaucoup plus, puisqu'elle ne s'était produite qu'à la faveur de la première à laquelle il n'avait point participé. D'autre part, en usurpant son nom et sa personne, j'avais presque rendu service à Mesmay, puisque j'avais achevé, pour son compte, l'entreprise qu'il avait commencée. J'interrompais en sa faveur une prescription. Assurément la préoccupation légitime de ma sécurité qui m'avait imposé, au début, d'admettre un *quiproquo*, puis de l'entretenir, ne

m'obligeait pas à pousser le malentendu jusqu'à devenir l'amant de Klouka. Mais j'avais dû obéir à des nécessités morales, je veux dire psychologiques. Imitant les gestes de Mesmay, il fallait bien, pour que l'imitation fût complète, imiter les plus significatifs.

Aussi m'empressai-je de retourner le soir chez les Telegdi. Nicolas, de plus en plus occupé par ses complots, ne rentrerait, cette fois-là encore, que fort tard. Klouka, qui m'avait ordonné de venir, qui m'attendait avec une impatience désespérée, commença par m'accabler de reproches. Elle affirmait qu'elle commettait le plus affreux des crimes, en répétant dans des conditions aggravées, son péché d'autrefois. Elle me détestait tout en m'étreignant. Alors, sans essayer de la raisonner, je lui parlais de mon prochain départ : elle pâlissait, et m'enlaçait avec des supplications.

Cette seconde nuit, je me demandai ce qu'elle aimait si fort en moi. Certes, je faisais mon métier le mieux possible. Mais si tous les hommes se ressemblent aux minutes où l'esprit ne compte plus, comment, après, Klouka continuait-elle d'être dupe? Il ne s'agissait plus de ressemblance physique : et si même j'avais pu imaginer ce que devait être la conversation moyenne de mon prédécesseur, comment plagier ce qu'il disait lorsqu'une seule femme l'écoutait? Ce connaisseur, ce joueur, ce séducteur, je ne pouvais prétendre l'égaler sur son terrain professionnel. Et pourtant Klouka nous confondait. Aujourd'hui je comprends que sans doute elle me recréait selon son désir et son souvenir. Transformé en son idéal, je ne courais aucun risque de la décevoir. Peut-être s'aimait-elle en moi, et n'importe quel homme, eût-il pu tenir un rôle dont elle était l'auteur. Qui sait si elle ne s'était pas trompée sur le Mesmay réel aussi bien qu'elle se trompait sur son remplaçant?

Au moment même, je n'hésitais pas tant. Il me fallait agir. Et, pour mieux la dépister, à ses remords j'opposais mes colères, je la troublais, je la bousculais tour à tour. Ne lui permettant à aucune minute de voir clair en elle, je la détournais ainsi de m'observer. Cette violence à froid Mesmay me l'avait enseignée : c'était celui de ses traits qui me devenait le plus naturel. Au point que je ressentais, cette pathé-

tique violence comme une bouffée de son souffle, un mystère télépathique. Peut-être, me disais-je, est-il mort et se réincarne-t-il en moi? Une pareille substitution eût expliqué à la fois le bonheur que Klouka goûtait dans mes bras et celui qui m'enchantait dans les siens. Le fait est qu'en ces heures brûlantes où mon ancienne personnalité n'avait que faire, et, par prudence autant que par pudeur, se dérobait, je me transformais, à force d'imagination. J'oubliais n'être qu'un double, et m'interrompant de plagier, je m'identifiais purement et simplement à mon modèle. La passion oblige à la bonne foi, elle chassait de mon esprit toute idée de calcul ou de mensonge : je devenais Mesmay par rigueur de sincérité.

Cette nuit-là, encore, quand je traversai en rentrant le hall désert de l'hôtel, je vis sur le bureau du concierge une lettre adressée à M. J. Collin, et qui m'attendait, me faisait signe. Mais je déclinai cette offre muette. Au contraire j'aurais jugé de la dernière indiscrétion de la prendre. Ce n'était pas une raison parce que je ressemblais à son destinataire pour l'ouvrir.

***

Sur ces entrefaites, Margit revint du lac Balaton et me téléphona. Ce matin-là, j'aurais bien été enfin à la Bibliothèque du Musée national, car le temps passait, mais elle était justement fermée pour la journée. Et Margit était si bavarde et si extasiée que je ne pus éviter de me rendre à son appel.

— J'ai eu beaucoup de peine, — me dit-elle quand nous fûmes en présence dans le petite salon obscur, — à décider mon père à revenir. Je ne lui avais pas parlé de votre retour, afin de lui en faire la surprise. Et j'ai passé ces quelques jours à errer dans le parc, en évoquant nos conversations d'autrefois. Vous vous rappelez : Klouka cherchait à s'y mêler. Mais elle était bien jeune, alors, et je la renvoyais à ses jeux...

— Ses jeux...

— Parfois vous alliez la consoler. C'était très long, car elle ne vous aimait guère. Il vous fallait à tous deux des

heures entières de tête-à-tête pour des réconciliations. Puis vous reveniez à moi qui, seule, pouvait vous entendre. Vous me lisiez des vers... tenez, en rangeant l'autre jour, j'ai retrouvé un court poème de Heine, que j'avais copié pour vous... Le voilà...

Elle me tendit une feuille de vélin armorié, puis reprit, plus bas :

— Oui, je l'ai copié le jour même de votre brusque départ, sur le bureau de mon père, en utilisant son papier à lettre. Je me rappelle très bien. Il est entré, et m'a dit que je ne vous verrais plus...

Tout en prenant le papier d'un air ému, je songeais surtout à Mesmay. Quelles avaient été ses intentions à l'égard de Margit. Sans doute, les « consolations » qu'il prodiguait à Klouka, j'en comprenais le sens, puisque j'étais aujourd'hui le consolateur. Mais pourquoi jouer auprès de la sœur aînée ce personnage poétique? Hésitait-il entre elles? Un Mesmay n'hésite pas. Peut-être, tout simplement, était-il sincère, j'entends contradictoire. L'imiter exigeait bien des nuances, et je soupirai devant tant de difficultés.

— Eh bien, — reprit mon interlocutrice ravie de mon soupir, — allez-vous me dire enfin pourquoi vous m'avez naguère mise en garde contre les passions, vous qui les placez si haut?

— Parce que, — répondis-je d'un air inspiré et très désireux de faire valoir une nuance de plus, — je possède un instinct de divination. Prévoyant que l'amour ne vous satisferait pas, j'aurais voulu d'avance vous protéger. Aujourd'hui, hélas! vous savez ce que je pressentais et que mes alarmes n'étaient point vaines.

Margit me contempla avec émotion, puis couvrit son visage de ses longues mains sèches :

— Quel incomparable ami...

Exactement, je cherchais à me conformer à Mesmay, tel que je l'entrevoyais de détour en détour, et je lui obéissais comme à un chef, sans essayer de comprendre. Mais j'eus le sentiment qu'ici j'avais presque trop réussi, et que mon Mesmay était plus vrai que nature.

— J'ai souvent essayé de comprendre, — reprit ma com-

pagne, — par quel sortilège vous plaisiez à tout le monde. Ainsi mon père : quand j'ai vu qu'il ne se pressait pas de repartir, je lui ai révélé que vous étiez à Budapest, et tout de suite il a décidé de prendre le train. « Monsieur Mesmay est en Hongrie, répétait-il; je veux me trouver en face de lui. » Et sans expliquer davantage, il hâtait les préparatifs. Hélas! mon pauvre père est devenu presque aveugle, il vous verra à peine : tenez, le voici.

Sur le seuil venait en effet d'apparaître un vieillard à fortes moustaches blanches, avec des yeux éteints. Je le jugeai magnifique. Un domestique le guidait, et il demanda d'un accent bref :

— Monsieur Mesmay est ici?

— Je vous salue, monsieur Szolnoky, — fis-je.

Alors le vieillard — vraiment le plus décoratif que j'eusse jamais rencontré — congédia le domestique et dit à sa fille :

— Margit, laisse-nous.

Un peu étonnée, elle eut le temps, avant de se retirer, de murmurer : « A bientôt », et je me retournai vers son père qui achevait de s'installer dans un grand fauteuil. Il y eut un silence, que je respectai.

— Ainsi, monsieur, — dit enfin le vieillard, — vous êtes revenu en Hongrie?

— Je suis revenu.

— Malgré notre convention...

Il y eut un second silence, durant lequel j'éprouvai beaucoup moins de regret que d'incertitude.

— Veuillez m'expliquer pourquoi, — reprit-il d'un ton cette fois très cassant.

Troisième silence. Impossible de déchiffrer ce front blême, ces paupières tombées. Que Mesmay répondrait-il? J'eus l'idée de dire que j'étais venu étudier les papiers concernant Descartes et son choix d'une carrière. Mais comme j'hésitais :

— Allons, monsieur, fit le vieux Szolnoky, avec, cette fois, une ironie hautaine et parfaitement déplaisante, — vous avez la mémoire courte. Oubliez-vous qu'il y a huit ans, vous que j'avais accueilli chez moi et que je prenais pour un gentilhomme, vous avez été convaincu, à l'Orszagos Casino, de tricher.

— Oh! — m'écriai-je.

— Ah! ah! la mémoire vous revient. Et ne vous rappelez-vous pas que si, sur ma demande et parce que vous aviez été mon hôte et presque mon ami, l'Orszagos Casino a bien voulu étouffer l'affaire, vous avez signé une déclaration. Une déclaration, où vous reconnaissez votre forfaiture, et où vous prenez l'engagement de quitter Budapest dans les deux heures, et de n'y plus jamais revenir...

J'étais accablé. Comment avais-je... Quelle honte!

— Et cependant, — continua mon interlocuteur, — vous voilà revenu. Voulez-vous m'expliquer pourquoi?

Jusque-là j'avais pu, tant bien que mal, deviner Mesmay et ses motifs. Mais ici! Comment suivre un modèle que je ne retrouvais plus?

— Monsieur, — fis-je rouge d'humiliation et d'inquiétude, — vous êtes cruel... vous êtes injuste...

Et soudain mon parti fut pris. Jusque-là je m'étais contenté d'achever des esquisses commencées par un autre. Puisque j'étais devenu cet autre, je pouvais innover sans désormais me soucier de le copier terriblement. J'avais si profondément épousé son caractère que je n'avais qu'à agir pour agir comme lui. Rassemblant mes forces — mon audace, mon goût du jeu, ma ruse et ma violence — je m'adressai à M. Szolnoky :

— Si je me retrouve en face de vous, monsieur, ce n'est pas pour vous braver : je quitte Budapest demain ou après-demain. Mais après huit années — et lesquelles! — je tiens à vous expliquer les circonstances qui m'ont fait perdre votre estime.

— Escroc...

— Monsieur... si je me suis laissé accabler, c'est parce que j'étais réduit à prendre sur moi la faute d'un autre...

— Trêve de vos plaisanteries, et allez-vous-en.

— Vous avez tort de ne pas m'écouter. Ai-je discuté vos conditions, naguère? Ai-je tenté de me justifier? Non, vous avez dit tout à l'heure que j'avais disparu sans un mot. Reconnaissez-le.

— Cela ne me gêne en rien de le reconnaître.

— Bon. Pour prix de mon départ, vous m'avez assuré le

secret. Quel intérêt aurais-je donc à revenir, c'est-à-dire à remettre en question votre promesse? Vous dites que je ne tiens pas mon engagement : voulez-vous plutôt considérer le risque terrible que je cours; en franchissant votre seuil, je vous rends le droit de me dénoncer.

Mon adversaire ne répondit rien, d'abord, frappé sans doute par la justesse de mon raisonnement. Puis il reprit :

— Eh bien, donnez-moi l'explication de vos actes.

— Elle sera forcément vague et sans preuves. Je vous affirme, je vous jure que je n'ai pas triché au... au Casino il y a huit ans...

— Monsieur...

— Je vous jure que je n'ai jamais triché de la vie. Jamais.

Ma voix prit un indéniable accent de sincérité et, fronçant les sourcils, le vieillard demanda :

— Cependant il y a un coupable. Qui est-ce?

— Son nom ne m'appartient pas, monsieur... C'était un frère pour moi. Et il est mort en héros.

L'autre sentit que ma sincérité n'était plus la même et répliqua :

— Vraiment? Et c'est à ce frère, qui d'aigrefin est devenu héros, que vous avez sacrifié votre honneur? Car enfin, votre infamie, vous l'avez signée et datée. Je conserve ce papier et, pour mieux vous confondre, je l'ai apporté. Le voici!

Se levant à demi, M. Szolnoky tira de la poche intérieure de son veston une feuille pliée en quatre. Il la déplia et me la montra de loin. Mais j'y pus reconnaître, avec stupeur, le même papier timbré à ses armes, sur lequel Margit avait copié le poème de Heine. Alors je m'avançai :

— Triste et faux aveu. Laissez-moi le relire...

— Non.

— Que croyez-vous donc? Je viens de vous jurer solennellement que je ne suis pas coupable. Et maintenant je vais m'en aller. J'avais rêvé que peut-être vous me croiriez. Mais je m'incline. Et cette humiliation nouvelle, cette honte imméritée, je les accepte en l'honneur d'une chère mémoire.

— Curieuse chose, — fit le vieillard. — A mesure que je vous écoute, et si mal que je vous distingue, je ne vous

retrouve pas. Votre voix a changé, vos tournures de phrases ne sont plus celles d'autrefois...

— C'est que, je vous le répète, monsieur Szolnoky, je ne suis plus le même homme.

Depuis un moment je taquinais du doigt dans ma poche le papier que m'avait remis Margit. Je le sortis et m'approchai davantage.

— Ah laissez-vous fléchir et détruisez ce papier.

— Non.

— Laissez-moi le relire.

— Non.

Mais je le saisis, et comme il tendait la main pour le reprendre, j'y substituai l'autre en m'écriant :

— Vous êtes trop dur, trop injuste. Adieu, monsieur, vous ne me reverrez de votre vie.

Le vieillard saisit la feuille que je lui rendais, palpa le timbre armorié pour bien la reconnaître et la remit dans sa poche.

Moi, je disparus. Et sitôt sur le trottoir, je lus la pièce où Mesmay avouait sans ambages qu'il était un coquin. J'en fus moins scandalisé qu'on pourrait croire. Maintenant que je connaissais son caractère du dedans, j'en suivais la logique et j'en admettais les conditions. J'éprouvais pour lui l'indulgence que, quand même et en dépit de toutes les sévérités, on éprouve pour soi.

***

En rentrant à l'hôtel, le concierge me tendit une lettre qui venait d'arriver de l'étranger pour Monsieur Lucien Mesmay. Là j'eus un scrupule : je m'étais servi de son nom et de sa maîtresse, il me semblait délicat d'abuser de son courrier. Mais surtout je songeai que si Mesmay se faisait adresser sa correspondance à l'hôtel, c'est qu'il n'allait pas tarder à y arriver lui-même.

Je me sentis alors baigné de sueur. Toutefois mon angoisse fut combattue par une vive irritation. Hélas! il me fallait disparaître. Renoncer à Klouka m'était fort pénible. Et je m'aperçus qu'il n'était pas moins pénible de renoncer à Mesmay. Je lui devais tant. Grâce à lui, j'avais connu cette

sensation étrange, et que nous poursuivons, sans l'atteindre, dans l'amour, de me transfuser dans une autre âme. Il me fallait cesser d'être différent, réintégrer mon être propre, rentrer dans mes limites.

Un instant, j'envisageai d'attendre Mesmay et de l'affronter. Je lui dirais que je connaissais son histoire déshonorante, et je l'engagerais à repartir. Désormais il était inutile, car, à force d'artifice et de volonté, j'avais reconstitué un Mesmay supérieur : la copie valait mieux que l'original. Séduire une jeune fille comme il l'avait fait, est malaisé, mais la reprendre mariée et l'arracher à ses remords, quelle conquête! Si Mesmay avait su d'abord dissimuler sa friponnerie auprès des Szolnoky: quand même il s'était laissé prendre. Moi, l'emportant en adresse, j'avais dissimulé sans jamais me trahir. Enfin il avait triché, mais moi j'avais été jusqu'au vol. Certes, j'étais le Mesmay véritable.

Je tirai de ma poche la lettre qui lui était destinée. Après tout je n'avais pas à respecter les secrets de cet homme puisqu'ils étaient les miens — et je la lus. Elle était d'une femme, sa maîtresse. De ces phrases très amoureuses qui m'impatientèrent, je ne retins que ces mots : « Je suis heureuse que malgré la perte de ton passeport tu aies pu, de Vienne, continuer ton voyage et je t'écris en avance pour que tu trouves cette lettre en arrivant jeudi. » Nous étions mercredi.

Alors je pris le papier volé au vieux Szolnsky, je le mis sous enveloppe au nom de M. Mesmay, Hôtel Astoria, avec l'intention de la jeter le lendemain dans une boîte aux lettres. Puis je me rendis chez Klouka.

Car je consentais à rendre service à Mesmay, mais je ne voulais pas qu'il marchât sur mes brisées. J'avais porté sa personnalité à un point d'intensité, après lequel il ne pourrait que déchoir. Assurément, il n'était pas question d'annoncer à Klouka mon départ. Puisque l'autre allait arriver, il se présenterait chez elle. Mais je voulais, sans me dévoiler, la mettre en garde contre lui.

— Mon amie, — lui dis-je, — je viens vous parler très sérieusement.

Elle leva son visage pâle avec l'angoisse d'un condamné. Je poursuivis :

— Il se passe en moi un phénomène étrange. Vos remords, que je vous ai aidée à vaincre, s'éveillent en moi. Je vois tout à coup l'horreur de ma conduite. Comment n'ai-je pas écouté vos premières paroles : elles étaient justes et raisonnables. Une sorte de lumière intérieure me le fait comprendre.

Klouka se dressa; des émotions contradictoires la bouleversaient.

— Lucien, c'est vous qui parlez ainsi.

Puis sa ferveur religieuse éclata :

— La grâce l'a touché, s'écria-t-elle.

Puis, parce qu'elle était une faible femme, elle ajouta avec anxiété :

— Faut-il nous séparer?

— Non, — fis-je. — Comprenez-moi : c'est parce que je vous aime plus profondément qu'autrefois que je me refuse à faire plus longtemps votre malheur. Je ne cesserai pas d'être votre ami...

Lui saisissant les deux mains et la regardant avec application, j'ajoutai :

— Seulement une pénitence est nécessaire. Une difficile et lourde pénitence. Lorsque nous nous sommes retrouvés, c'est l'évocation du passé qui nous a perdus. Impossible de renoncer à notre amour si nous en parlons encore.

— Oui, — murmura-t-elle, — aussi ce sacrifice...

— Interdisons-nous, solennellement, de parler de notre amour. Et surtout faisons comme si rien ne s'était passé depuis l'autre jour. Quand vous me reverrez, accueillez-moi avec innocence. Tenez, Klouka, une allusion de votre part, je vous jure que je ferais semblant de ne pas la comprendre. Si vous me trouvez changé, ne dites rien, ne m'en veuillez pas. Le meilleur de moi, je vous le donne aujourd'hui.

Elle écoutait, sans s'étonner, mes bizarres paroles. Obéir, obéir même jusqu'à l'absurde, c'était encore m'aimer.

— Mon amie, — continuai-je, — je voudrais avoir votre force de caractère. Hélas! il faut que je m'habitue à être presque indifférent. Ne vous étonnez pas, si je demeure quelques jours sans vous voir.

— Mais, — fit-elle, — vous ne partez pas?

Là, pour la première fois depuis que j'étais à Budapest, il me fut impossible de mentir. La gorge serrée à la pensée que je ne la reverrais de ma vie, je compris que je l'aimais et je dus me taire. Puis, après une minute, je partis.

Sur le trottoir, je me heurtai à Margit, qui venait faire une visite à sa sœur.

— Eh bien, — fit-elle, — quand me direz-vous...

Mais je l'interrompis.

— Écoutez, pas ici, dans la rue.

— Mais quand, alors?

— Venez me trouver à l'hôtel vendredi. Nous déjeunerons ensemble.

— Entendu.

Je rentrai et payai ma note. J'étais décidé à partir le lendemain matin. Car je n'avais plus aucune envie d'attendre celui que j'appelais le faux Mesmay. J'hésitai à aller enfin à la Bibliothèque, mais il était tard, et je craignais des rencontres inopportunes : une timidité, où je reconnus le signe avant-coureur de mon précédent caractère, me confina dans ma chambre.

Le lendemain, pour prendre quand même une dernière image de Budapest, je fis envoyer mes valises à la gare et je m'y rendis à pied. En route je rencontrai Nicolas. Son visage exprimait beaucoup d'étonnement.

— Comment, vous voilà? Mais il y a cinq minutes je vous ai vu en taxi roulant vers Bude.

Sans attendre ma réponse, il ajouta d'un ton boudeur :

— Et pourquoi n'avez-vous pas répondu à mes signes? Je vous ai salué de loin, c'est vrai, mais vous m'avez regardé avec une froideur! Comme si vous ne me reconnaissiez pas...

— Pardonnez-moi, mon cher, j'étais un peu préoccupé...

En réalité, je l'étais bien davantage. Évidemment, Nicolas venait de rencontrer Mesmay. Il ne me restait qu'à déguerpir sans perdre une minute. Je quittai avec brusquerie un homme auquel j'avais cependant bien des obligations.

Ensuite, l'express me parut très lent et la Hongrie trop vaste. Nous parvînmes à la frontière où je fis timbrer le passeport Mesmay. De là nous repartîmes pour des heures et des

heures encore de trajet. A mesure que je m'éloignais j'avais l'impression de me défaire peu à peu d'un accoutrement insolite; les journées que je venais de vivre s'effaçaient, et il me semblait que j'assistais du dehors à leurs épisodes, de plus en plus diminués par la distance. Ma température baissait. En revanche mon âme habituelle et quotidienne reprenait force. Je me surpris à inscrire les dépenses de ma journée de voyage. A Feldkirch, dernière station autrichienne, je présentai l'autre passeport, celui qui était désormais le mien. Mon *incognito* était terminé, je retombais sous la surveillance des hommes. Comme un vieux cheval qu'on attelle s'offre de lui-même au harnais, j'envoyai une dépêche à Charlotte pour lui annoncer mon arrivée.

Je vois déjà son accueil. Elle me grondera un peu, quand je lui expliquerai que j'ai perdu les notes que j'ai prises sur Descartes à la Bibliothèque Nationale. Mais je sais qu'elle s'y résignera. Elle se contente toujours de ce que je fais et de ce que je suis, et n'attend de ma part aucune surprise. En m'épousant, elle m'a jugé une fois pour toutes. Elle n'ignore pas que je suis un brave homme, un historien véridique, un bon père de famille, qui inspire la confiance : Jean Collin.

ROBERT DE TRAZ

COROT, ROUSSEAU

ET

LE PAYSAGE EN FRANCE VERS 1830

Le développement du paysage est un des faits les plus marquants de l'histoire de la peinture française au XIXe siècle. Les artistes furent entraînés dans un mouvement parallèle au grand courant littéraire issu des Jean-Jacques, des Bernardin de Saint-Pierre, des Chateaubriand. Dès le début du siècle, ce mouvement était si fort que l'Institut lui-même prenait l'initiative d'admettre les paysagistes, comme tels, aux honneurs du Prix de Rome. Ce nouveau prix, à vrai dire, était réservé aux tenants du « paysage historique », genre et nom dus à l'influence de David. Il fut décerné pour la première fois en 1817. Le lauréat, Achille-Etna Michallon, avait vingt et un ans, et l'on pouvait fonder sur lui de grandes espérances. Mais, étant mort en 1822, à l'âge de vingt-six ans, il fut sans influence sur les destinées de la nouvelle école de paysage, à l'exception de Corot, son contemporain, son ami et son élève.

C'est contre l'Institut, contre le paysage historique, contre des conventions que l'on jugeait mortelles à la sincérité de l'artiste et à la vérité de son œuvre, que luttèrent, avec des mérites inégaux et des aspirations diverses, les jeunes hommes de la génération née aux environs de 1810, Rousseau, Dupré, Paul Huet, Decamps, Flers, Cabat, Diaz, Troyon, Chintreuil, Daubigny. Après bien des épreuves, ils

conquirent le droit de représenter la nature dans ses aspects grandioses ou familiers, les plaines, les champs, les herbages, les forêts, les rivières, les étangs, les montagnes, la mer. Bien que Millet ne soit pas, non plus d'ailleurs que Decamps, un paysagiste professionnel et qu'il ait même attendu assez tard pour faire des tableaux où le paysage a la part principale, on peut le joindre à cette pléiade, non seulement parce qu'il fut l'ami de Rousseau et son compagnon de vie rustique à Barbizon, mais parce qu'il eut, lui aussi, pour propos délibéré d'instaurer, sur les ruines de l'académisme, le culte de la nature et de la vérité. Seul serait digne de l'art moderne le paysage à l'état pur, c'est-à-dire l'image fidèle d'un coin de terre, d'un morceau de campagne; l'homme n'y serait admis que sous l'habit et dans les attitudes du travail des champs. Du nord au midi et de l'est à l'ouest, les paysagistes exploreraient la France; selon le mot le plus grand d'entre eux, Rousseau, ils seraient « les peintres des pays ». Quelques-uns furent même des solitaires confinés dans leur province et que Paris ignora, tel le Lyonnais Ravier, chantre de Crémieu et de Morestel.

Lorsque le succès eut enfin récompensé leurs efforts, le public et, plus encore, la critique, les Thoré, les Burty, les Sensier, les Silvestre, crurent de bonne foi, non seulement que cet art nouveau du paysage serait la gloire du siècle, — ce qui est en partie vrai, — mais que le paysage historique était mort et que c'était un progrès à jamais acquis. On eut même une tendance à fonder sur le triomphe du paysage une esthétique réaliste étendant à tous les domaines de l'art la proscription de la fable et de l'histoire et jetant, par voie de conséquence, une sorte de discrédit sur toute recherche intellectuelle de composition.

Aujourd'hui, après tant de « bords de rivières », de « sous-bois », de « chemins du village », nous sommes tentés parfois de nous demander si l'affranchissement du paysage fut une si précieuse merveille et si la victoire des paysagistes ne fut pas trop complète. Notre pensée se reporte vers les siècles passés et vers les admirables images de cette terre que nous habitons dues à quelques-uns des plus grands maîtres de la peinture sacrée et de la peinture profane, Titien, Giorgione,

Rubens, Poussin, Watteau, et il nous semble que, pour être associé aux fastes de l'histoire, à des émotions spirituelles et au rythme de la plastique humaine, le paysage ne perd rien de sa beauté ni de sa force, mais qu'au contraire il se grandit de toute la part qu'il prend à la plus haute opération de l'art, qui est de glorifier la création tout entière : la nature et l'homme. Au XIXe siècle même, Delacroix fut, à la façon des maîtres dont il était l'héritier à la fois libre et respectueux, un grand paysagiste et, parallèlement à l'action plus ou moins directe des Anglais[1], il ne laissa pas d'exercer quelque influence sur les professionnels du paysage, un peu sur Rousseau, davantage sur Huet. N'a-t-on pas dit, non sans raison, que l'immense vue du ciel, de la mer et de la ville qui se déroule derrière l'entrée triomphale des *Croisés à Constantinople* est le plus beau paysage de l'histoire de la peinture?

***

Si légitime que soit notre réaction contre des excès qui furent d'ailleurs excusables dans le feu de la lutte, elle ne doit pas nous rendre injustes pour cette première génération de nos paysagistes. Cette génération enthousiaste et ardente a donné à la France une école qui, dans son ensemble, vaut peut-être celle des paysagistes hollandais du XVIIe siècle. Comme en Hollande, un homme s'éleva au-dessus de ses pairs par la force d'un génie rationnel et volontaire. Rousseau est un Ruysdaël français; il est aussi un Ruysdaël romantique.

Les Hollandais, épris surtout de vérité descriptive, n'ont guère, à l'exception de Rembrandt, cherché dans le paysage les effets de lumière rares ou singuliers. Quelques-uns, il est vrai, ont peint avec prédilection des clairs de lune; mais, malgré le talent qu'on y trouve parfois, ce sont des œuvres un peu conventionnelles. La tendance générale des Hollan-

1. On connaît l'histoire souvent racontée de l'effet produit par les envois de Constable au Salon de 1824; Delacroix, dit-on, après avoir vu les paysages du grand peintre anglais, reprit sa toile des *Massacres de Scio* et en refit le fond, ciel et terrain. Cf. une lettre de Delacroix à Silvestre, *Correspondance*, t. II, p. 193.

dais, même lorsque, comme Cuyp, ils se plaisent à baigner leurs tableaux dans une irradiation dorée, ce fut de choisir les heures où une lumière stable éclaire également toutes les parties du paysage et, sans rien dissimuler, permet d'en définir avec précision les divers éléments.

De Gainsborough à Constable et à Turner, les Anglais, élèves en cela de Rubens, chérissent, poursuivent dans le ciel ces drames rapides de la lumière qui répandent sur tous les objets des colorations imprévues. A leur exemple, Rousseau, Dupré, Decamps et les autres introduisent dans le paysage français les somptueuses féeries du soleil couchant et les mélancolies du crépuscule.

Mais ils ne veulent pas, Rousseau surtout, que de tels prestiges fassent tort à cette exactitude dans le rendu des objets qui leur paraît la règle primordiale de leur art. Que dirait-on d'un portraitiste qui, sous prétexte d'un effet de couleur ou de lumière, ne laisserait rien voir de reconnaissable dans le visage de son modèle? Rousseau est un portraitiste de la nature, rival des plus grands scrutateurs du visage humain. Partant d'une analyse presque scientifique, il aboutit à des généralisations qui, d'une lisière de forêt, d'un chaos de rochers, font un microcosme, miroir des innombrables énergies terrestres. Avant de peindre les arbres de sa forêt de Fontainebleau, ne croirait-on pas qu'il s'approche d'eux, que sa main les touche, les palpe, les mesure, tandis que son esprit sent battre les artères du monde?

***

Malgré l'apparence, Corot est tout à fait étranger à ce groupe des paysagistes novateurs [1]. Il appartenait à une autre génération, ayant seize ans, lorsque Rousseau naquit. Sauf avec Daubigny et lorsqu'il atteignait déjà la soixantaine,

1. Quelques contemporains s'en sont bien aperçus : « M. Corot, dit en 1836 le critique de *l'Artiste*, cité par M. Etienne Moreau-Nélaton dans son grand ouvrage, *l'Œuvre de Corot*, n'appartient ni à l'école classique du paysage ni à l'école anglo-française, encore moins à celle qui s'inspire des maîtres flamands. Il paraît avoir sur la peinture de paysage des convictions à lui, que nous ne chercherons pas à lui faire perdre, l'originalité n'étant pas chose si commune. »

il n'eut de relations personnelles avec aucun des coryphées de la nouvelle école, si ce n'est celles qu'amènent la confraternité et les rencontres dans un jury de Salon. D'ailleurs Rousseau et ses amis accordaient, certes, à leur aîné tous les signes d'une grande déférence, ne fût-ce qu'à cause de sa charmante et naïve bonté et de la parfaite dignité de sa vie. Cependant, on les eût sans doute bien étonnés, si on avait pu leur dévoiler ce que la postérité penserait du bonhomme Corot et qu'elle ne l'admirerait pas seulement comme le premier et le plus délicieux de nos paysagistes, mais qu'elle le mettrait à une place qui déborde singulièrement les limites d'un genre, à côté des plus grands. Thoré, Sensier et les critiques qui furent les champions dévoués des « révolutionnaires » n'avaient pas assez de sarcasmes pour Bidault, Bertin et le paysage historique. Or, Corot était l'élève de Bertin et n'a jamais renié son maître; il n'a jamais cessé de croire qu'un des plus beaux thèmes offerts à un peintre était de composer un accord des gestes des arbres, de la couleur du ciel et des jeux de la lumière avec une poétique légende ou, simplement, avec de gracieuses figures dansantes ou méditantes.

La position de Corot en face des novateurs du paysage est analogue à celle d'Eugène Delacroix relativement à Ingres. Corot est un classique; il est, peut-être, le plus foncièrement classique et le plus français parmi nos peintres originaux du XIXe siècle. Par-dessus le faux style du paysage historique, issu de David, Corot, dans ses admirables études dictées par une humble dévotion devant la nature, renoue avec l'école des paysagistes français du XVIIIe siècle; tandis que, dans ses compositions mythologiques ou allégoriques, *Danse des Nymphes, Homère et les Bergers, Diane au Bain, Concert champêtre*, il rend une vie fraîche et ingénue aux nobles inspirations qui lui viennent de Poussin et de Claude.

Rousseau et ses amis, et surtout les critiques contemporains qui se sont faits leurs exégètes, ont trop oublié que la France n'avait pas attendu l'an 1830 pour former de bons paysagistes. Tous les visiteurs du Louvre connaissent le *Ponte rotto* et le *Château Saint-Ange* de Joseph Vernet, et ils ont remarqué à quel point ces deux vues de Rome, peintes vers 1750, annoncent, par le choix du sujet comme par la qualité de

l'atmosphère, les « Corots d'Italie ». La brillante esquisse appartenant au Musée Carnavalet, où Hubert Robert a représenté *le Décintrement du Pont de Neuilly*, les paysages de Louis-Gabriel Moreau qui sont au Louvre, montrent comment, avant la fin du XVIIIe siècle, un libre mouvement se produisait dans le paysage français, parallèle à celui qui, en Angleterre, devait un peu plus tard s'épanouir avec Constable. Même à l'époque où la doctrine systématique de David régnait le plus tyranniquement sur tous les domaines de l'art, paysage compris, ce mouvement se continuait par les études peintes et surtout par les aquarelles de Granet. Bidault lui-même, jadis si décrié, nous voyons très bien aujourd'hui que, tant par ses petites vues claires et nettes de sites italiens que par ses paysages composés, il fait la chaîne de Vernet et de Robert à Corot.

***

Ce que Corot ajoute à l'ouvrage de ses devanciers, c'est, d'abord et avant tout, des grâces sans apprêt et cet accent inimitable qu'un génie naturel donne à tout ce qu'il touche; tel La Fontaine, en regard des vieux fabulistes qu'il imite. C'est aussi un sentiment original de la perspective aérienne et une méthode pour rendre le relief des objets échelonnés sur une succession de plans en profondeur, méthode par laquelle Corot a, presque à son insu, orienté dans une direction nouvelle et pour longtemps l'art du paysage et la peinture tout entière.

Rousseau, obéissant à une conception hardie, avait voulu réserver le maximum de précision au deuxième plan, c'est-à-dire à cette partie du champ visuel sur laquelle se portent normalement les yeux d'un homme debout, qui regarde droit devant lui. Ce faisant, il risquait de compromettre la perspective aérienne. A force de subtilité, et par la vertu d'une conscience qui rappelle le métier des primitifs, il évita le plus souvent cet écueil. Il eut d'ailleurs recours au moyen qu'affectionnèrent les Hollandais du XVIIe siècle, cette bande d'ombre forte au premier plan, en guise, comme on dit, de « repoussoir » qui, par contraste, fait fuir les autres plans du tableau. Le

raffinement nouveau qu'il y apporta fut, comme on peut le voir dans ses deux chefs-d'œuvre du Louvre, la *Sortie de Forêt à Fontainebleau* et le *Marais dans les Landes*, d'échapper à la sécheresse en laissant ce premier plan à l'état d'esquisse.

Les tableaux de Rousseau, cependant, n'ont ni ce relief des objets autour desquels on sent que l'air tourne, ni cette unité qui s'impose à nous dès le premier coup d'œil et qu'on ne se lasse pas d'admirer dans les plus beaux ouvrages de Corot. C'est à Corot que l'on doit l'importance prise dans la peinture par ce que l'on appelle les « valeurs », c'est-à-dire une gradation des tons exprimant l'éloignement plus ou moins grand des objets. Cette gradation, Corot la réalisa en noir et blanc; on peut l'établir, ainsi qu'on l'a vu depuis, sur une hiérarchie d'intensité des couleurs. Cependant Corot, avec une divine facilité, une touche pleine d'esprit et de naturel, qui, parfois, ne craint pas de hasarder l'équilibre du tableau, soit sur une note isolée qui semble un peu forte, soit, au contraire, sur des valeurs qui paraissent trop voisines, — mais n'est-ce pas un plaisir de trembler au bord d'un précipice en s'appuyant sur un guide infaillible? — Corot, muni d'une palette très restreinte, a exprimé mieux que personne l'air qui est la respiration de notre planète, la lumière qui en est la joie et l'espace qui est la conquête indéfinie de nos yeux.

Qu'ils le reconnaissent ou non, Manet et les impressionnistes et tous les peintres de la génération suivante qui, à l'exemple de Cézanne, ont réagi de diverses façons contre l'impressionnisme, et, d'autre part, tous ceux qui, comme Puvis de Chavannes, ont cherché un nouvel ordre classique dans des œuvres où la figure humaine s'associe au paysage, tous sont tributaires du bonhomme Corot, du Corot qui dressa son chevalet en plein air pour peindre en 1826 et en 1830 le *Forum romain* et la *Cathédrale de Chartres* et, quarante-cinq ans plus tard, le *Beffroi de Douai*, du paysagiste, du peintre d'intérieurs et du peintre de figures, du légitime héritier de Poussin et de Claude et de celui que l'on a pu saluer, à juste titre, comme un émule de Vermeer de Delft[1].

Oublions un certain nombre de petits tableaux médiocres,

1. Roger Marx a été le premier, semble-t-il, à faire ce juste rapprochement (*Études sur l'école française*, p. 34).

d'une facture lâchée. Dans une longue vie et une immense production, ils représentent des erreurs imputables surtout à un peu de faiblesse chez un homme très bon qui, à partir du moment où les marchands commencèrent de fréquenter son atelier, ne sut pas toujours se dérober à d'habiles sollicitations. Ne cédons pas à la tentation de ne voir en Corot qu'un heureux, mais trop docile amant de la nature. Honorons le maître classique qui, en des ouvrages dédaignés naguère comme des survivances d'académisme, domine cette nature et la plie au service de nos pensées et de nos rêves. La nature était pour son imagination la source qui ne tarit pas; mais la musique à laquelle il prêtait l'oreille dans les prés et les clairières, à l'ombre légère des feuillages et au bord des eaux, ce n'était pas la voix de l'harmonie universelle, la voix imposante et austère qui se fit entendre à Rousseau, c'étaient les chansons séculaires et toujours jeunes de la poésie humaine.

Lorsqu'il eut peint cette toile, un peu plus grande que ses ouvrages habituels, que nous appelons aujourd'hui *la Toilette* et où l'on voit, au pied des arbres sveltes et sous les frondaisons frissonnantes du printemps, deux jeunes femmes, l'une debout, vêtue d'un de ces costumes de fantaisie qui ne sont d'aucun temps ni d'aucun lieu, l'autre demi-nue, assise devant le miroir d'une fontaine, il l'exposa au Salon de 1859 sous le titre modeste de *Paysage avec figures*; mais il savait bien, je crois, que son aimable génie lui avait dicté — et qu'on s'en apercevrait un jour — une idylle digne de l'antique et de Giorgione.

PAUL JAMOT

LE PATRICIEN[1]

VIII

Andrey Noël avait douloureusement ressenti l'arrachement qu'elle s'était imposé.

Privée de la vue de ses fleurs, de l'amical soupir de son tilleul, de la présence des pauvres gens réclamant son attention; privée de l'active monotonie des mêmes besognes domestiques qui sont le soutien et le réconfort des femmes solitaires, elle se sentait perdue extraordinairement. Elle n'avait jamais vécu à Londres et n'avait donc pas la ressource d'anciennes habitudes ou de lieux familiers; elle devait en créer de nouvelles, en explorer d'inconnus. Il lui aurait fallu un cœur capable de s'emparer des choses : son cœur ne le pouvait pas. Quand Andrey eut terminé sa lutte avec son logis édouardien, établi la simple routine de ses repas, elle resta aussi désemparée qu'un forçat libéré. Elle n'avait même pas ce soutien puissant, la nécessité de dissimuler ses émotions par crainte de troubler autrui. Elle était transplantée, avec son désir et sa douleur; rien ni personne ne pouvait l'arracher à elle-même. Elle essayait de tirer le meilleur parti d'une situation qu'elle avait voulue, qu'elle trouvait, en tout cas, moins intolérable que de rester à Monkland, où elle avait commis cette douloureuse, cette impardonnable erreur : devenir amoureuse.

Cette faute de la part d'une femme qui se sentait le pouvoir d'éprouver et de donner du bonheur provenait comme cette

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre, 1er et 15 janvier.

autre douloureuse et impardonnable faute — son mariage — d'une trop grande disposition à céder devant la personnalité d'autrui.

Mais savoir qu'elle devait à son désir d'aimer et d'être aimée d'avoir eu deux fois sa vie brisée, lui était une maigre consolation. Quelle que fût la nature des sensations, à peine distinctes, avec lesquelles elle avait — jeune fille de vingt ans — accepté son mari, il y avait dans ses sentiments pour Miltoun non seulement de la soumission, mais la pure flamme du renoncement. Elle souhaitait faire pour lui tout ce qui était en son pouvoir, et n'avait même pas la consolation de penser que son sacrifice eût été utile. Tout lui était ôté. Pourtant, avec ce fatalisme qui la caractérisait, elle ne se révoltait pas. Si son destin voulait qu'elle se repentît pendant cinquante, pendant soixante ans, de l'erreur initiale de sa vie, à quoi bon se révolter? Si elle le faisait, ce ne serait pas en esprit, mais en action. Les principes généraux ne lui étaient rien; elle ne gaspillait pas ses forces à méditer sur sa situation, elle essayait d'en accepter les réalités.

Elle passa tout le jour, qui suivit la visite de Courtier, dans la « National Gallery » dont le toit semblait le seul qui lui fût hospitalier. Elle avait découvert un portrait d'un maître italien qui lui rappelait Miltoun.

De la National Gallery, Andrey alla dans une pâtisserie pour prendre le thé et rentra chez elle. Devant la maison stationnait un taxi, et la bonne l'accueillit en lui annonçant que « lady Caradog » était au salon.

Barbara était debout au milieu de la pièce; elle avait la physionomie de son père sur le champ de course, à la chasse ou dans les réunions orageuses du Cabinet, physionomie à la fois résolue et avisée. Elle dit aussitôt :

— Monsieur Courtier m'a donné votre adresse. Mon frère est malade. Je crains une fièvre cérébrale et je crois qu'il faut que vous alliez le voir, chez lui, au Temple. Il n'y a pas de temps à perdre.

Un vertige saisit Andrey; ses sens fonctionnèrent avec une acuité extraordinaire; elle perçut distinctement l'odeur de la vase, dans la rivière, à marée basse. Elle dit en tremblant :

— J'y vais, j'y vais tout de suite.

— Il est tout seul; il ne vous a pas demandée, mais m'a prise pour vous. Votre présence est la seule chance de salut. Vous m'avez dit être bonne infirmière.

Le vertige d'Andrey avait cessé, mais ses sensations et ses idées restaient confuses. Barbara dit :

— Je peux vous emmener jusqu'à la porte en voiture. Andrey murmurant : « Je vais me préparer », entra dans sa chambre. Là elle ne ressentit plus qu'un plaisir étrange, doux et presque pénible, comme si un nouvel instinct naissait en elle. Rapidement, sans confusion ni précipitation, elle entassa dans un sac, avec ses objets de toilette, de la flanelle, du coton, de l'eau de Cologne, une bouillotte à eau chaude, un réchaud, un thermomètre, tout ce qui est utile pendant une maladie. Elle s'habilla simplement, et le sac à la main descendit avec Barbara. Dès que la voiture l'emporta vers cette épreuve, à la fois si désirée et si terrible, la crainte l'envahit de nouveau et et elle se blottit dans un coin, pâle et immobile. Elle entendit Barbara appeler le chauffeur :

— Passez par le Strand et arrêtez-vous devant une boutique où je puisse prendre de la glace.

Quand le sac de glace eut été déposé dans la voiture, Barbara dit :

— Je vous apporterai tout ce qu'il faudra, s'il est vraiment malade.

La voiture s'arrêta, la porte s'ouvrit, et Andrey retrouva tout son courage. Elle serra la main tiède de la jeune fille, saisit son sac et la glace et monta vivement l'escalier.

IX

En quittant Nettlefold, Miltoun rentra directement chez lui, et se remit à son livre sur la question agraire. Il travailla toute la nuit — la troisième qu'il passa sans sommeil — et tout le jour suivant. Vers le soir, se sentant la tête vide, il descendit sur le quai pour prendre quelque exercice. Puis, de retour dans sa chambre, comme il craignait l'insomnie, il s'assit dans un fauteuil. Il s'y endormit, eut des cauchemars et se réveilla sans être reposé. Après son bain, il but du café et s'astreignit

à travailler. Vers midi, il se sentit étourdi et épuisé, mais sans le moindre désir de déjeuner. Il descendit dans le Strand brûlant à cette heure, fit l'emplette d'un livre dont il avait besoin et, après avoir de nouveau bu du café, rentra et se remit au travail. A quatre heures, il s'aperçut qu'il ne comprenait plus les mots qu'il lisait. Il avait la tête en feu. Il se mit à arpenter la chambre en parlant à haute voix; Barbara le trouva ainsi.

Quand elle l'eut quitté, il se sentit complètement épuisé. Il s'agenouilla devant un petit crucifix suspendu au-dessus de son lit, et resta immobile, la tête enfouie dans la couverture, les bras étendus vers le mur. Il ne priait pas, il cherchait un adoucissement à ses sensations. Puis il ne sentit plus rien qu'un malaise purement physique, contre lequel sa volonté se rebella. Il résolut de n'être pas malade, ridiculement livré aux soins des femmes. Mais les moments de malaise devenant plus fréquents et plus longs, il se leva et marcha pour les dissiper. Repris de vertige, il dut s'asseoir sur le lit pour ne pas tomber. Il était glacé maintenant et s'enveloppa dans ses couvertures. La chaleur revint aussitôt, mais avec l'instinct d'un malade, il resta couvert et immobile. L'atmosphère de la chambre lui paraissait épaisse et blanche comme un nuage, où il aurait plongé, incapable du moindre mouvement.

Il percevait l'odeur des rues, des fleurs, de la poussière des reliures de ses livres, et jusqu'au parfum laissé par Barbara. Six heures sonnèrent à une horloge; il en compta nettement les coups; et aussitôt le monde entier ne fut plus que cloches retentissantes, piaffements de chevaux, grelots de bicyclettes, pas humains. Il ne voyait rien d'autre que le nuage blanc au sein duquel il était soulevé loin de terre parmi un marièlement sourd et incessant. A la surface de ce nuage se formaient des taches d'or qui se déplaçaient, et Miltoun vit que c'étaient des crapauds. Au delà, une face immense se révéla, sombre, comme du bronze, dont le regard lui brûlait l'âme. Plus il luttait pour lui échapper, plus le regard pénétrait en lui, plus cuisante était la brûlure. Miltoun tenta, mais en vain, d'appeler à l'aide, et soudain la face s'avança sur lui.

Quand il reprit conscience, son front ruisselait; une forme féminine penchée sur lui, y maintenait un objet humide.

Il leva la main et effleura une joue. Il entendit un sanglot réprimé et soupira. On lui prit doucement la main; il y sentit des baisers.

La chambre était si sombre qu'il entrevoyait à peine un visage — et sa vue était trouble. Mais il pouvait entendre un souffle et le bruissement d'une robe. Une femme était là, le parfum de ses mains et de ses cheveux l'enveloppait tout entier, et malgré la fièvre lancinante, il sentit se relâcher le lien qui enserrait son cerveau. Il ne demanda pas depuis quand elle était là, mais resta immobile, les yeux fixés sur elle, par crainte de la face qui planait dans l'air, prête à fondre sur lui. Il sentit tout à coup que rien ne pouvait retenir ce fantôme, il s'agrippa à la femme qui se penchait sur lui, et chercha un refuge sur son sein. Son évanouissement fut moins long, cette fois, et fit place au délire. Par instants, il savait qu'Elle était là; il devinait, à la lueur voilée d'une bougie, son vêtement blanc glissant par la chambre; il la voyait assise près de lui, tenant sa main entre les siennes; il sentait l'apaisement que lui donnait la glace sur le front, ou l'odeur de l'eau de Cologne. Puis il perdait conscience, entrait dans un monde incohérent, où le crucifix au-dessus de son lit se penchait, énorme, prêt à tomber et à l'écraser. Il se dressa et l'arracha du mur. Pourtant la conscience mystérieuse d'une douce présence l'accompagnait dans ses plus sombres voyages au royaume de l'étrange; il la sentait près de lui en un lieu où une lumière singulière révélait des champs et des arbres, la ligne sombre d'une lande, et une mer brillante, blême et lançant des éclairs.

Peu après l'aube, il eut un long moment de lucidité, et s'aperçut avec une sorte d'étonnement de la présence d'Andrey assise sur une chaise basse près du lit. Vêtue d'une robe flottante et blanche, pâlie par la veille, elle l'observait fixement, les lèvres serrées, répondant par un frémissement au moindre de ses mouvements. Il s'abreuva de la douceur de ce visage.

X

Barbara n'informa personne de la maladie de son frère, son bon sens lui faisant craindre une intervention inoppor-

tune. De sa propre initiative, elle appela un médecin, et alla deux fois par jour prendre des nouvelles.

Ses parents étaient chez lord Dennis, pour les courses de Goodwood. La chose difficile avait été de trouver un prétexte plausible pour ne pas les accompagner. Barbara avait argué d'une demi-vérité : « Miltoun avait besoin d'elle à Londres », et comme lord et lady Valleys ne s'étaient pas affranchis de toute inquiétude au sujet de Miltoun, le prétexte avait suffi.

Ce fut seulement le sixième jour, la phase critique passée, et la fièvre de Miltoun tout à fait tombée, qu'elle retourna à Nettlefold.

En arrivant, elle chercha aussitôt sa mère, qu'elle trouva en train de reposer dans sa chambre : la journée avait été chaude à Goodwood.

Barbara ne craignait pas sa mère : elle ne craignait personne — sauf Miltoun, et, de singulière façon, Courtier. Cependant, la femme de chambre s'étant éloignée, elle ne commença pas aussitôt son récit. Lady Valleys, qui venait d'apprendre à Goodvood les détails d'un scandale mondain, en commença l'exposé — expurgé à l'intention de sa fille — car il lui fallait le rapporter à quelqu'un.

— Mère, — dit soudain Barbara, — Eustache a été malade. Il est hors de danger maintenant et en pleine convalescence.

Puis, les yeux fixés sur sa mère bouleversée, elle ajouta :

— Madame Noël le soigne.

L'emploi du passé pour annoncer la maladie de Miltoun prévint les craintes de lady Valleys; les derniers mots de Barbara l'avaient profondément troublée. Une femme ne soigne pas un homme dans ces conditions à moins d'être, aux yeux du monde, tout pour lui. Sa fille continua :

— C'est moi qui ai été la chercher. Cela semblait la seule chose à faire, puisque c'est à son sujet qu'il en était arrivé là. Personne ne sait rien, naturellement, sauf le docteur et Stacey.

— Grand Dieu! murmura lady Valleys.

— Cela a été son salut.

L'instinct maternel de lady Valleys la fit soudain s'effrayer.

— Me dis-tu la vérité, Babs? Est-il vraiment hors de

danger? Comme c'est mal de ne m'avoir rien dit plus tôt.

Mais Barbara ne sourcilla pas, et sa mère retomba dans la méditation.

— Stacey est une chipie! — dit-elle soudain.

Puis, en voyant Barbara sourire, elle dit aigrement :

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle!

— Oh rien! j'avais seulement pensé vous faire plaisir en ajoutant Stacey, ma chère maman.

— Quoi? Tu veux dire qu'elle ne sait rien?

— Pas un mot!

Lady Walleys sourit.

— Quelle petite peste tu fais, Babs!

Malicieusement elle ajouta :

— Claude et sa mère viennent de Whitewater, avec Bertie et Lily Malvezin, tu ferais bien d'aller t'habiller, — et son regard scruta les yeux de sa fille de façon si pénétrante que les joues de Barbara s'empourprèrent.

Quand elle fut partie, lady Valleys sonna sa femme de chambre et reprit sa méditation. Sa première pensée fut de consulter son mari, puis elle songea que le secret était une force. Puisque nul autre que Barbara ne savait rien, mieux valait n'informer personne.

Sa pénétration naturelle et son expérience lui faisaient imaginer les conséquences les plus lointaines de cette affaire. Il fallait éviter toute fausse manœuvre.

Les émotions et les pensées se mêlaient de façon étrange dans un esprit, où régnaient la prudence mondaine et l'instinct maternel, une sympathie chaleureuse pour les affaires d'amour et une sollicitude avisée pour la carrière de son fils. Il n'était peut-être pas trop tard pour prévenir un danger réel; surtout puisque tous convenaient que cette femme n'était pas une aventurière. Quoi qu'on fît, il ne fallait pas oublier qu'elle avait soigné Miltoun, qu'elle l'avait sauvé, disait Barbara! Elle méritait presque considération et quelque bienveillance.

Elle s'habilla rapidement, puis elle alla dans la chambre de sa fille. Barbara, déjà habillée, était penchée à la fenêtre et regardait la mer.

Lady Valleys commença presque timidement :

— Ma chérie, Eustache est-il levé?

— Il devait se lever aujourd'hui une heure ou deux.

— Bien. Et serait-ce dangereux pour lui si nous allions, toi et moi, remplacer madame Noël?

— Pauvre Eustache!

— Oui, mais fais bien attention. Cela ferait-il du mal à Eustache?

Barbara resta silencieuse.

— Non, — dit-elle enfin, — je ne le crois pas, mais c'est au docteur de se prononcer.

— Naturellement, nous le consulterons. Il faudra d'abord, je suppose, une infirmière ordinaire, pour quelque temps.

Et lançant un regard furtif à Barbara, elle ajouta :

— J'ai l'intention d'être très gentille pour elle, mais on ne doit pas être romanesque, tu le sais, Babs?

Un sourire passait sur les lèvres de la jeune fille; lady Valleys n'en fut point rassurée : elle éprouva de nouveau la même inquiétude que naguère au sujet de sa fille, la crainte qu'elle ne fût, comme Miltoun, au bord de quelque folie.

— Allons, ma chérie, — dit-elle, — je descends.

Mais Barbara s'attarda un moment dans cette chambre, où dix jours plus tôt elle avait en vain cherché le sommeil, jusqu'au moment où, de désespoir, elle était allée se rafraîchir dans la mer sombre. Depuis sa brève entrevue avec Courtier, à Valleys House, elle n'avait plus rencontré Harbinger et, au cours de la même soirée, elle avait pris soin de ne pas se trouver seule avec lui. Elle descendit en retard.

Le soir sur la route qui longeait la grève, des gens se promenaient, citadins venus pour passer une quinzaine de jours de vacances. Ils passaient au pied du mur qui bordait le petit domaine de lord Dennis. Le son intermittent de leurs voix, de leurs rires, parvenait avec le soupir des vagues, jusqu'aux oreilles de Harbinger, de Bertie, de Barbara et de Lily Malvezin venus après le dîner pour respirer l'air marin. Les promeneurs donnaient un regard vague aux quatre silhouettes en toilettes de soirée penchées au-dessus du mur; d'autres pensées les absorbaient, et ils devenaient de plus en plus silencieux à mesure que la nuit tombait. Les quatre jeunes gens, eux aussi, restaient silencieux. Cette nuit tiède,

ses soupirs, son obscurité, ses étoiles, n'étaient pas faits pour la conversation : bientôt les deux couples se séparèrent.

Il semblait à Harbinger que toutes les paroles fussent abolies. Son pire ennemi lui-même n'eût pu le taxer de romantique; et pourtant cette forme à côté de lui, le doux éclat de son cou et de sa joue pâle, dans l'ombre, lui donnaient l'idée la plus poignante du mystère qu'il eût jamais perçue. Dans son esprit naturellement tourné vers les affaires, à l'aise parmi les aspects matériels des choses, s'élevait le sentiment vague et confus que l'obscurité de la nuit et de la mer, que le cœur de cette jeune fille à la blanche silhouette renfermaient un secret qui dépassait les limites de sa philosophie, et l'attirait vers la divinité, mais cette impression s'évanouit : ses sens s'éveillèrent à l'odeur des cheveux de Barbara, et le désir s'imposa à lui de rompre ce silence étrange :

— Babs, — dit-il, — m'avez-vous pardonné?

Elle répondit sans tourner la tête, naturelle, indifférente.

— Mais oui, je vous l'ai déjà dit.

— C'est tout ce que vous avez à me dire?

— De quoi allons-nous parler? de la course de Casetta?

Au fond de son cœur Harbinger lança un blasphème. Qu'est-ce qui poussait Barbara à se comporter ainsi, c'était cet individu! Soudain il dit :

— Dites-moi si...

La parole sembla s'arrêter dans sa gorge. Non, s'il y avait quelque chose de vrai dans ces soupçons, il préférait ne pas l'apprendre. Il y avait une limite à tout.

En bas, deux amants passaient, silencieux, enlacés. Barbara se détourna et s'éloigna vers la maison.

XI

Les premiers jours où il fut permis à Miltoun de se lever furent pour celle qui l'avait soigné, des jours mêlés de joie et de douleur. Le voir assis, tout surpris de sa faiblesse, était un bonheur; mais songer que bientôt elle ne lui serait plus nécessaire, qu'il ne serait plus cet être sacré, un malade, éveillait en elle la tristesse que ressent une mère à l'idée que

son enfant n'a plus besoin d'elle. A chaque heure il s'éloignerait d'elle. A chaque heure elle serait moins celle qui soigne et réconforte, et davantage la femme aimée. Et bien que cette dernière pensée brillât dans l'avenir obscur comme une fleur prodigieuse, elle jetait trop d'incertitude troublante sur le présent. Andrey était très lasse, aussi, maintenant que l'anxiété ne la soutenait plus, si lasse qu'elle avait à peine conscience de ses actes et du lieu où elle était, mais le sourire était si fidèlement attaché à ses yeux qu'il y persistait malgré les ombres de la fatigue.

Entre les deux bustes de bronze elle avait mis un bol de muguet; pour fêter le retour de Miltoun toutes les cases libres, dans cette salle pleine de livres, avaient été couvertes de petits vases remplis de roses.

Miltoun était allongé dans un profond fauteuil de cuir. Il était enveloppé d'une robe de chambre turque, appartenant à lord Valleys, dont Barbara s'était emparée faute de trouver rien de ce genre dans l'austère garde-robe de son frère. Le parfum du muguet avait vaincu l'odeur des livres et une abeille emplissait la pièce de son aimable bourdonnement.

Ils ne parlaient pas, mais se regardaient avec un faible sourire. A ce moment paisible, où la passion n'était pas encore revenue réclamer son dû, leurs âmes allaient l'une vers l'autre dans l'air assoupi et aucun des deux ne pouvait rompre la tendre union des regards. Pleines de bonheur, leurs âmes s'attachaient l'une à l'autre, si complètement absorbées, si perdues l'une dans l'autre que, pendant un moment, aucun des deux ne sut quelle était la sienne propre.

Comme elle l'avait décidé, lady Valleys, rentrée à Londres par un train du matin, partit avec Barbara, vers trois heures de l'après-midi, pour le Temple. Elle s'arrêta en route chez le docteur. Tout serait simplifié si Eustache pouvait être, le même jour, transporté à Valleys House; elle fut soulagée en apprenant que le docteur n'y voyait point d'obstacle. La guérison avait été remarquable; on avait de bien peu échappé à la fièvre cérébrale. Lord Miltoun était de tempérament extrêmement robuste. Oui, un changement d'installation était désirable. La chambre du malade était trop

peu aérée par ce temps. Bien soigné, oh! certes! Absolument (et le regard du docteur devint un peu plus appuyé). Pas une professionnelle, croyait-il? on pourrait changer d'infirmière en même temps. En effet, ce serait, autrement, pour cette dame un dangereux surmenage. Il s'en occuperait. Une voiture ambulance lui semblait nécessaire. On pourrait arranger cela pour cet après-midi, On pourrait emporter lord Miltoun tel qu'il était, les infirmiers sauraient ce qu'il y avait à faire. Après le repos à Valleys House, un séjour au bord de la mer serait néeessaire. A cette époque de l'année, rien de tel. Pour l'alimentation, il recommandait un tonique, en petite quantité, quatre fois par jour; comme aliments, des œufs, du tapioca. Dans huit jours il serait sur pied; une quinzaine au bord de la mer le rendrait aussi robuste qu'auparavant. « Excès de travail; brûlé la chandelle. » Un rien de plus, et c'eût été fort grave. Il viendrait lui-même voir avant de dîner comment cela s'était passé; le patient pourrait souffrir légèrement tout d'abord. Il reconduisit lady Valleys, puis se rassit au téléphone avec un léger sourire sur ses lèvres minces.

Très raffermie dans son dessein par cette entrevue, lady Valleys rejoignit sa fille dans l'auto; mais tout le long du parcours, elle donna des signes de nervosité.

— Je voudrais que quelqu'un d'autre se chargeât de la besogne, — dit-elle. — Et si Eustache refuse!

— Pas de danger, — répliqua Barbara, — il est bien trop las, le pauvre. De plus...

Lady Valleys scrutait curieusement ce jeune visage, qui était devenu tout rose. Oui, sa fille était une femme, déjà, avec toutes les intuitions d'une femme. Elle dit gravement :

— Cela a été très osé de ta part, Babs! J'espère que cela n'amènera pas un désastre.

Barbara se mordit les lèvres.

— Si vous l'aviez vu comme je l'ai vu! D'ailleurs, quel désastre? Est-ce qu'ils ne peuvent pas s'aimer, si ça leur plaît?

Lady Valleys réprima une grimace. C'était si absolument son point de vue. Et pourtant...

— Ce n'est que le début, — dit-elle. — Tu oublies ce qu'est Eustache!

— Mais pourquoi ne peut-on ouvrir la cage de cette malheureuse? A quoi bon la tenir prisonnière? Mère, si, quand je serai mariée, je veux être libre, je le serai.

Le son de sa voix était si frémissant, si différent de la voix heureuse de Barbara, que lady Valleys lui saisit involontairement la main et la serra.

— Ma chérie, ne parlons pas de choses si lugubres.

— Je le pense absolument. Rien ne m'arrêtera.

Mais le visage de lady Valleys était soudain devenu cruellement ironique.

— On le pense, mon enfant, mais ce n'est pas si simple.

— Rien ne peut être pis en tout cas, — murmura Barbara, — que d'être enterrée vivante comme cette malheureuse.

Pour toute réponse, lady Valleys dit :

— Le docteur a promis la voiture d'ambulance pour quatre heures. Qu'est-ce que je vais dire?

— Elle comprendra votre regard. Je la connais.

C'est madame Noël elle-même qui leur ouvrit la porte. C'était la première fois que lady Valleys la voyait en costume d'intérieur, et une vive curiosité se mêlait à l'assurance dont elle masquait son agitation. Jolie, très jolie même. Mais le sentiment sincèrement cordial qu'elle mit dans ses premiers mots : « Je vous suis très reconnaissante; vous devez être épuisée », ne l'empêcha pas d'ajouter vivement : « Le docteur dit qu'il faut qu'il quitte cette chambre trop chaude. Nous attendrons ici que vous l'ayez prévenu. »

Alors elle vit que Barbara avait raison. Cette femme était de celles qui comprennent. Elle se tourna dans le passage obscur et regarda Barbara. La jeune fille, adossée au mur, rejetait la tête en arrière; lady Valleys ne pouvait voir son visage, mais elle se sentit soudain mal à l'aise.

Barbara chuchota :

— Mère!

— Quoi?

— Son visage!... Elle a l'aspect d'une fleur qu'on va jeter!

— Ma chérie, — murmura lady Valleys, déconcertée, — comme tu parles étrangement!

Cette attente dans un couloir obscur, ces chuchotements, tout était singulier, différent des accidents de la vie normale.

Puis, par la porte ouverte, elle aperçut Miltoun, étendu dans un fauteuil, très pâle, mais ayant gardé, aux yeux, aux lèvres cette expression qui, plus que tout au monde, glaçait lady Valleys en lui donnant le sentiment de sa propre frivolité.

Elle dit presque timidement :

— Comme je suis contente que tu ailles mieux. Quel moment tu as dû passer! C'est trop fort que je ne l'aie appris qu'hier!

La réponse de Miltoun fut comme à l'ordinaire, déconcertante.

— Oui, merci beaucoup, j'ai passé un moment parfait, — il faut que je paye maintenant, je suppose.

Retenue par le sourire de Miltoun de se pencher pour l'embrasser, la pauvre lady Valleys s'agitait de la tête aux pieds. Une faiblesse purement féminine lui fit verser une larme qui tomba sur la main de Miltoun. Celui-ci dit alors :

— Ne vous tourmentez pas, mère. Je suis disposé à venir.

Encore une fois blessé par le ton de Miltoun, le cœur de lady Valleys se cuirassa. Tout en préparant le départ, elle observa furtivement son fils et madame Noël. Ils se regardaient à peine; quand ils le faisaient, leurs yeux la déconcertaient. Leur expression lui était inconnue : elle lui semblait appartenir à un autre monde, par sa gravité presque souriante, presque radieuse.

Quand Miltoun, enveloppé d'une fourrure, eut été descendu dans la voiture, elle se sentit soulagée et s'attarda pour dire quelques mots à madame Noël.

— Nous avons une lourde dette envers vous. Les choses auraient pu mal tourner. Ne vous désolez pas. Couchez-vous et prenez un long repos.

Du seuil de l'appartement, elle murmura :

— Il ira vous remercier dès qu'il sera rétabli.

En descendant l'escalier de pierre, elle pensait : « L'Anonyme, oui, c'était bien son nom. » Soudain, elle vit Barbara qui remontait en courant.

— Qu'y a-t-il, Babs?

Barbara répondit :

— Eustache voudrait un peu de muguet, — et continua à monter.

Madame Noël n'était pas dans le salon; la jeune fille jeta un coup d'œil dans la chambre.

Madame Noël était debout auprès du lit, et passait la main sur l'oreiller. Sur la pointe des pieds, Barbara s'éloigna, saisit une poignée de muguet et s'enfuit.

XII

Miltoun, dont la nature, comme celle de lady Casterley, était d'acier, eut une rapide convalescence. Ayant repris quelque appétit, il fut autorisé à voyager le septième jour et à se rendre, sous la garde de Barbara, à Sea House.

Les deux jeunes gens passèrent leur temps étendus dans un kiosque au bord de la mer ou sur le sable, au pied des brise-lames; puis, les forces de Miltoun revenant, ils se promenèrent, en automobile ou à pied, dans les dunes.

Barbara observait attentivement Miltoun. Il lui sembla retrouver un peu de sérénité au milieu de la Nature. Et pourtant la jeune fille ne pouvait se défaire de l'impression étrange qu'il n'était pas présent; l'observer, c'était regarder une demeure inhabitée, qui attend ses hôtes.

Pendant quinze jours, Miltoun ne fit aucune allusion à madame Noël; puis un matin, en contemplant la mer, il dit avec un étrange sourire :

— Cela ferait presque croire à la théorie qu'elle soutient. D'après elle, les vieux dieux ne sont pas morts. Les vois-tu, Babs, ou es-tu obtuse comme je le suis?

Certes, dans les souples élans des vagues, naïades à la flottante chevelure couleur de cendre, se jetant aux bras de la terre, régnait une antique joie païenne, un plaisir inépuisable, une soumission tendre et passionnée au destin éternel, une acceptation merveilleuse du mystère toujours nouveau de la vie.

Mais Barbara, déconcertée par son intonation, ne trouva rien à répondre. Miltoun continua :

— Elle dit aussi qu'on peut entendre chanter Apollon! Essayons!

Mais il ne leur parvint que le soupir de la mer et du vent dans les tamaris.

— Non, — murmura enfin Miltoun, — elle seule peut l'entendre.

Et Barbara revit sur son visage l'expression qui lui était familière, expression d'attente plutôt que de tristesse.

Elle quitta Sea House, le lendemain, pour rejoindre sa mère qui, après les régates de Cowes et une visite à la duchesse de Gloucester, était rentrée en ville en attendant la fin de la session parlementaire et le départ pour l'Écosse. L'après-midi, la jeune fille se rendit chez madame Noël. Ce n'était pas tant la compassion qui la poussait à cette visite, que l'inquiétude et une étrange curiosité. Maintenant que Miltoun allait bien, elle ne savait plus que penser. Avait-elle commis une erreur, en appelant madame Noël pour le soigner? Quand elle rentra dans le petit salon, Andrey était assise sur le divan près de la fenêtre, un livre sur les genoux. Mais, observant que ce livre était ouvert à la table des matières, Barbara pensa que sa lecture n'avait guère été attentive. Madame Noël ne manifesta aucun émoi à la vue de la visiteuse, et ce fut avec une parfaite tranquillité qu'elle demanda des nouvelles de Miltoun. Avant que cinq minutes se fussent écoulées, la jeune fille pensa : « Elle a la même expression que Miltoun. » Elle aussi était un logis vide; sans impatience, sans révolte, sans douleur, elle attendait. A peine Barbara avait-elle démêlé cette expression, qu'on annonça Courtier. Était-ce là une pure coïncidence ou le résultat d'un simple calcul de la part de Courtier qui avait reçu un mot écrit, de Sea House, où Barbara annonçait le rétablissement de Miltoun, son propre retour à Londres et son intention d'aller remercier madame Noël? Cela était aussi peu clair que les sentiments de la jeune fille; elle revêtit ce masque impassible que Courtier, — elle le savait peut-être, — ne pouvait supporter. En tout cas, il devint fort rouge en lui serrant la main. Il venait, dit-il, faire ses adieux; il partait, définitivement, la semaine suivante. La lutte était engagée, les révolutionnaires étaient très inférieurs en nombre; il aurait dû y être depuis longtemps.

Barbara était allée à la fenêtre, elle se retourna soudain et dit :

— Vous prêchiez la paix, il y a deux mois.

Courtier s'inclina.

— Nous ne sommes pas tous logiques avec nous-mêmes, lady Barbara. La cause de ces pauvres diables est sainte.

Barbara tendit la main à madame Noël en disant :

— Vous jugez que leur cause est sainte, uniquement parce qu'il se trouve qu'ils sont faibles. Au revoir, madame Noël; ce monde est fait pour les forts, n'est-ce pas?

Elle voulait le blesser, et elle sentit qu'elle avait réussi.

— Ne parlez pas ainsi, lady Barbara; votre mère soit, mais pas vous!

— Je le crois vraiment. Au revoir, — et elle sortit.

Elle lui avait dit qu'elle désirait qu'il ne partît pas encore; et il partait!

A peine était-elle dehors, après cette étrange discussion, qu'elle se mordit les lèvres pour réprimer une sensation d'irritation douloureuse. Il avait été impoli; elle aussi; c'est ainsi qu'elle lui avait fait ses adieux. En passant au soleil elle songea : « Cela lui est égal, et à moi aussi, après tout. »

Elle entendit derrière elle : « Puis-je vous appeler une voiture? » et aussitôt le chagrin commença à s'évanouir; sans se retourner, elle sourit, hocha la tête et lui fit place à son côté sur le trottoir. Ils marchèrent tout d'abord sans parler. En Barbara, montait un désir irrésistible de savoir quels sentiments se cachaient derrière cette déférente gravité, d'obliger Courtier à révéler combien il était ému. Elle tenait les yeux modestement baissés, mais un léger sourire voltigeait sur ses lèvres; elle sentait que ses joues étaient brûlantes, mais ne le regrettait pas. Partirait-il donc tranquillement sans que... « Il parlera, pensa-t-elle, il faut qu'il me le dise, sans son ironie irritante. »

Elle dit soudain :

— Ils attendent tous deux... quelque chose va arriver.

— C'est possible, — répondit Courtier gravement.

Elle tourna les yeux vers lui, il lui plut de le voir frémir comme si ce regard avait pénétré en lui; elle ajouta doucement :

— Et je crois qu'ils auront tout à fait raison.

Elle savait la témérité de ses paroles, et ne se souciait pas

de leur portée exacte; mais elle savait aussi que la révolte plairait à Courtier. Elle vit à son visage qu'elle avait vu juste et après un instant ajouta :

— Le bonheur est la seule chose qui compte, — et avec une nonchalance méchante : — N'est-ce pas, monsieur Courtier?

Il pâlit; toute sa gaieté avait disparu. Il leva la main et la laissa retomber. Elle eut du regret : il semblait demander grâce :

— Hélas! — dit-il, — il faut accepter le mauvais avec le bon. Mais la vie est quelquefois bien agréable.

— Comme maintenant?

Il la regarda avec une grande fermeté et répondit :

— Comme maintenant.

Un sentiment de profonde mortification envahit Barbara. Il était trop fort pour elle, trop don quichottesque, haïssable! Résolue à ne pas se trahir elle dit avec calme.

— Maintenant, je vais prendre cette voiture.

Quand elle fut montée, et qu'il fut resté debout, le chapeau à la main, elle le regarda — comme les femmes savent le faire — si bien qu'il ne se rendit pas compte qu'elle l'avait regardé.

XIII

Quand Miltoun vint lui faire visite pour la remercier, Andrey Noël, vêtue de blanc, l'attendait au milieu du salon, un sourire aux lèvres, calme comme une fleur par un jour sans vent.

Dès le premier regard qu'ils échangèrent, ils ne ressentirent plus que le bonheur de se retrouver. Les hirondelles, au premier jour d'été, en recevant la caresse de l'air, ne peuvent se souvenir des âpres bises d'hiver, elles ne sont pas plus oublieuses de la mauvaise fortune que ne l'étaient ces deux amants! Dans leurs regards se lisait la sérénité de leur émotion.

Quand ils se furent assis pour bavarder, il sembla que les jours de Monkland, où Miltoun était si souvent venu discuter avec elle de toutes choses, étaient revenus. Cependant, tandis qu'ils se pénétraient du bonheur qu'apportait à chacun la présence de l'autre, planait sur eux une sorte d'attente anxieuse.

Telle l'aube, avant l'essor du soleil. Un réseau de rosée enveloppait les fleurs de leurs cœurs, et pourtant chaque fleur était visible; l'un et l'autre semblait plonger son regard jusqu'à ces formes et ces couleurs si jalousement celées, tout en craignant de dévoiler ce cœur qu'ils scrutaient. Tels des amants, qui errant dans des forêts solitaires n'osent interrompre leurs vains propos sur les arbres, les oiseaux et les fleurs, de peur que, dans les eaux profondes d'un baiser, ne sombre l'étoile de leur avenir. Il est pour chaque heure un esprit familier : et l'esprit de cette heure était celui des fleurs blanches qui baignaient dans la coupe au bord de la fenêtre. Ils parlèrent de Monkland, de la maladie de Miltoun, de son premier discours, de ses impressions sur la Chambre des Communes, de musique, de Barbara, de Courtier, de la Tamise. Il raconta les jours passés au bord de la mer. Elle, comme toujours, parla peu d'elle-même, persuadée que cela n'offrait, même pour lui, aucun intérêt, mais elle raconta une soirée à l'Opéra, sa découverte à la Galerie Nationale, d'un portrait qui lui rappelait Miltoun. A toutes ces choses insignifiantes, et à mille autres encore, leur intonation — basse, presque murmurante, douce et ravie — donnait une importance émouvante.

Il était plus de six heures quand il se leva, et à aucun moment ne s'était rompu le calme du sentiment sacré qui emplissait leurs cœurs. Ils se quittèrent avec un long regard paisible qui semblait dire : « C'est bien, — nous avons bu à la coupe du bonheur. »

Le même calme surprenant persista en Miltoun après son départ, et jusqu'au soir. Vers neuf heures et demie il partit à pied pour se rendre au Parlement. C'était une de ces nuits tièdes et claires qui répandent sur la Ville même, un éclat sombre et romantique. Pour Miltoun, plein de l'allégresse de la santé recouvrée, la marche, dans la beauté et la tiédeur de cette nuit, était une joie sans mélange. Il traversa le parc de Saint-James, foulant les ombres violettes des feuilles de platane et les lacs de lumière des réverbères. Des phalènes et des moucherons, nés sur la rivière, voltigeaient et une senteur de foin coupé montait des pelouses. Il avait le cœur léger comme cette hirondelle qu'il avait vue le matin même, fondre sur une plume grise qui voletait, l'abandonner à

l'air, puis s'élancer pour la ressaisir. Telle était son allégresse par cette belle nuit. En approchant de la Chambre des Communes, il résolut de poursuivre un peu sa promenade, et tourna vers le fleuve. L'eau, immobile au changement de marée, semblait la sombre et luisante chevelure de la Nature, épandue sur sa couche terrestre et attendant la caresse d'une main divine. Au loin, sur l'autre rive, une machine formidable palpitait encore. Quelques étoiles scintillaient dans le ciel sombre et nul rayon de lune ne pâlissait l'éclat des lampes. Presque point de passants. Miltoun suivit le bord du quai, puis traversa, revint sur ses pas et s'arrêta devant la maison où Andrey vivait. Dans le salon de son petit appartement, on ne voyait pas de lumière, mais la fenêtre était grande ouverte et la couronne de fleurs blanches sur le bord brillait dans la nuit comme un croissant de lune posé à plat. Soudain Miltoun vit deux mains pâles s'avancer, saisir la coupe et la retirer. Il frémit comme si elles l'avaient effleuré. Puis ces mains reparurent, une ombre les séparait; la lune de fleurs avait disparu; à sa place on avait mis une touffe violette et cramoisie. Une bouffée d'air tiède passa dans la nuit, lui apportant au visage sa senteur poivrée, et il se retint à peine d'appeler Andrey.

De nouveau les mains avaient disparu; par la fenêtre, aucune lumière ne se voyait; un tel flot de désir submergea Miltoun qu'il resta privé de mouvement. Il pouvait maintenant l'entendre jouer de la musique. Le murmure de la mélodie était comme la Nuit même plein de soupirs et de langueur. Elle semblait par cette musique l'appeler, lui dire qu'elle aussi le désirait, que son cœur était vide. La musique se tut et la blanche silhouette d'Andrey apparut à la fenêtre. Il ne put échapper à cette vision, ne le tenta pas, mais alla se placer dans la clarté d'un réverbère. Il la vit alors tendre les mains vers lui, puis les presser sur son sein. Tout mourut alors en Miltoun, sauf la folie de son désir. En courant il traversa le jardin, le vestibule et monta l'escalier.

La porte était ouverte, il entra. Dans le petit salon dont les fleurs rouges de la fenêtre avaient embaumé l'air, il faisait sombre, et il ne put tout d'abord la distinguer. Puis il entrevit la pâleur de sa robe. Elle était assise au piano, les mains

sur le clavier. Il tomba à genoux et enfouit son visage dans son vêtement. Puis sans bouger la tête, il leva les mains. Des larmes tombèrent sur elle, et il sentit battre le cœur d'Andrey; il lui sembla être le cœur passionné de la nuit.

XIV

Sur un éperon des dunes de Sussex, en arrière de Nettlefold, se dresse un bosquet de hêtres. Le voyageur qui vient des champs ensoleillés y pénètre, délie les sandales de son esprit dans ce sanctuaire; au centre, sur le pur lit de feuilles, il s'étend, baignant son front d'air et de silence. Car, sous ces branches, les fleurs de soleil sont pâles et rares sur le sol; les insectes ne bourdonnent pas, les oiseaux sont presque muets. Sur la lisière les moutons blancs et paisibles s'attroupent pour échapper à la chaleur du midi. Loin des champs et des demeures, loin des actions des hommes, loin de leurs vains propos, le voyageur se sent pénétré d'un sentiment quasi religieux.

Ainsi en fut-il pour Miltoun quand, trois jours après la nuit de passion, il atteignit ce temple, seul et le cœur déchiré. Pendant ces trois jours, il s'était laissé porter par le flot; puis s'arrachant à Londres où réfléchir lui était impossible, il avait gagné la solitude des Dunes pour, en marchant, réfléchir à sa situation.

Il la considérait comme très sérieuse. Il ne pouvait être question pour lui de renonciation. Elle était à lui, lui, à elle : cela était résolu. Mais alors, que faire? Elle n'avait aucune chance de se libérer. Pour son mari, le mariage était, quelles que fussent les circonstances, indissoluble. Le divorce n'aurait d'ailleurs pas aplani la difficulté aux yeux de Miltoun, qui, se jugeant coupable au même titre qu'Andrey, estimait que les coupables ne sauraient aspirer au mariage. Elle, il est vrai, ne demandait rien d'autre que d'être à lui en secret; et cela était, il le savait bien, la ligne de conduite qu'eussent adoptée, sans hésitation, la plupart des hommes qu'il connaissait. Aucun obstacle matériel ne s'opposait à ce qu'il agît ainsi, en laissant inchangé le reste de son existence. Cela était facile et fréquent.

Mais la conscience chez Miltoun était une chose terrible et farouche. Dans son délire, elle était devenue le Grand Visage qui s'avançait sur lui. Bien que, pendant les semaines de sa convalescence, toute lutte eût cessé, maintenant qu'il avait cédé à sa passion, la conscience, sous une forme nouvelle et sinistre, était revenue peser lourdement sur son cœur. Il informerait le mari, c'était nécessaire, et même si cela ne provoquait aucun scandale public, il estimait ne pouvoir continuer à tromper tous ceux qui, s'ils avaient connu ses amours illicites, ne lui auraient plus permis d'être leur représentant. Si l'on apprenait qu'Andrey était sa maîtresse, il ne pourrait conserver sa position dans la vie politique, — n'était-il donc pas tenu, par l'honneur, de l'abandonner spontanément? Nuit et jour, cette pensée l'obsédait : « Comment puis-je vivre en bravant l'autorité, et prétendre à l'autorité sur mes semblables? Comment puis-je rester dans la vie politique? » Mais, s'il n'y restait point, que ferait-il? Ce genre d'existence lui était nécessaire, du fait de sa naissance et de son éducation; il n'avait eu d'autre pensée depuis son enfance. Nulle autre occupation, nul autre intérêt ne saurait le retenir un moment; il voyait clairement qu'il serait alors jeté à la dérive sur les eaux de la vie.

Rien ne répondit à ses pensées dans la paix du bosquet, si ce n'est le roucoulement d'une tourterelle, ou le sourd piétinement des moutons. Et lentement cette paix s'infiltra dans l'âme de Miltoun. « En est-il ainsi dans la tombe? pensa-t-il, les rameaux de ces arbres ne sont-ils pas semblables à la sombre terre qui me recouvrira? Leur bruissement, n'est-ce pas ce qu'entendent les morts, quand le vent passe parmi les fleurs qui croissent? Est-ce là le contact de la terre lorsque, étendu, on lève à jamais les yeux vers le néant? La vie n'est-elle rien qu'un cauchemar, un songe? Pourquoi mes fureurs, vides de sens, alors qu'il n'est plus rien qu'un linceul d'air immobile et ces fleurs de soleil tombées sur moi? Pourquoi ne pas laisser mon esprit s'assoupir, pourquoi ne pas me résigner à attendre la substance dont ceci n'est que l'ombre? »

Et il restait étendu, respirant à peine, les yeux levés vers les branches.

« La paix ne suffit-elle pas? pensait-il, l'amour ne suffit-il pas? Ne puis-je accepter, comme une femme? N'est-ce pas là le salut, le bonheur? Tout le reste n'est-il pas vanité des vanités? »

Comme s'il craignait de perdre le secours de cette idée, il se leva et s'enfuit du bosquet.

Les champs et les bois, coupés par les routes pâles, resplendissaient sous le soleil. Ce n'était pas ici une âpre terre balayée des vents, une terre rouge et violette, gardée par les rochers gris; ce n'était pas l'asile des vents et des dieux farouches. Mais tout était serein et vermeil. Au lieu du cri aigu et douloureux des éperviers en chasse, les alouettes invisibles chantaient des hymnes à la quiétude; et la mer elle-même semblait assoupie, étendue à côté de la terre.

XV

L'après-midi s'écoulant sans que Miltoun arrivât, tous les doutes que seule sa présence écartait revinrent en foule glacer le cœur d'Andrey, trop enclin déjà à se défier de son bonheur. Cela ne pouvait pas durer!

Leurs deux natures étaient si étrangères; même dans ce don d'elle-même, qui avait été une telle félicité, elle avait encore douté, car il y avait en Miltoun tant de choses qui restaient pour elle mystérieuses. Tout ce qu'il aimait en poésie ou dans la nature était âpre et fort. Il n'avait pas d'amour particulier pour tous les êtres simples de la nature, oiseaux, abeilles, arbres et fleurs qui lui paraissaient à elle précieux et divins.

Quoiqu'il ne fût pas encore quatre heures, elle commençait déjà à languir comme une plante qui manque d'eau. Mais elle se mit résolument au piano, et joua jusqu'au moment du thé, avec la moitié de son âme : l'autre moitié errait par la ville, à la recherche de Miltoun. Après le thé, elle essaya de lire, puis de coudre, enfin elle revint à son piano. L'horloge sonna six heures, et, comme si le dernier coup eût brisé l'armure de son âme, elle se sentit soudain malade d'anxiété. Pourquoi tardait-il? Elle continua de jouer, tour-

nant les pages sans voir les notes, obsédée par la pensée qu'il était retombé malade. Télégraphier? Comment le faire, alors qu'elle ignorait totalement où il pouvait être. La terreur irraisonnée de ne pas savoir où est le bien-aimé l'envahit à tel point que ses mains engourdies tombèrent du clavier. Incapable d'immobilité, elle erra de la fenêtre à la porte, du vestibule à la fenêtre. Sur son inquiétude pesait une ombre faite de terreurs vagues. Et si c'était la fin? S'il avait choisi comme la moins brutale cette façon de rompre? Sûrement, il n'était pas cruel à ce point. Suivant cette douloureuse pensée, vint la réaction et Andrey se dit qu'elle était une sotte; il était au Parlement, tout simplement; une affaire toute normale le retenait. Il était absurde de s'inquiéter. Il lui faudrait bien s'y habituer. Être une gêne pour lui serait terrible. Elle aimerait mieux, oui vraiment, qu'il ne revînt pas. Elle prit un livre, résolue à lire jusqu'à sa venue. Mais dès qu'elle fut assise, ses craintes revinrent avec une force nouvelle, cette horrible et glaciale incertitude, ce sentiment qu'elle ne pouvait rien faire que d'attendre jusqu'à ce qu'elle fût soulagée par une chose qui ne dépendait d'elle en rien.

Elle eut une crainte superstitieuse : le guetter à la fenêtre, c'était l'empêcher de venir, elle rentra dans sa chambre. De là elle pouvait voir les nuages lie de vin du coucher du soleil sur la rivière. Un vent léger passa, en frissonnant, le long des maisons; le crépuscule descendit. Elle ne voulait pas allumer, se refusant à admettre l'heure tardive, mais se mit à changer de toilette, s'attardant aux moindres détails, puisant un vague et inexplicable réconfort, essayant de se sentir belle. Pour ne point retourner à la fenêtre, elle détacha ses cheveux, pourtant en ordre, et se mit à les brosser. Soudain elle songea avec terreur que ses efforts, ses préparatifs pouvaient paraître présomptueux et tenter le destin. Au moindre bruit elle s'arrêtait, écoutait; seuls ses yeux et ses cheveux étaient sombres; elle était blanche de la tête aux pieds comme un narcisse double incliné, au crépuscule, vers quelque magique harmonie champêtre. Mais, l'un après l'autre, tous les bruits cessèrent; et son âme revenue entre les murs blêmes de sa chambre anima ses doigts lents. Cette heure

dans sa chambre lui sembla durer des années. Il faisait nuit quand elle la quitta.

XVI

Il était plus de neuf heures quand Miltoun arriva. Muette, mais frémissant toute, elle s'attacha à lui dans le vestibule. Cette émotion silencieuse et passionnée bouleversa Miltoun. Comme elle était tendre et sensible! Cette passion le troublait et l'exaspérait. Elle incarnait la vie, à laquelle il devait maintenant se résigner, vie d'incessante tendresse, d'inlassables égards et de passivité.

Pendant un long moment, il n'eut pas la force de formuler sa décision. Par tous ses regards, par tous les mouvements de son corps, Andrey semblait l'implorer de garder le silence. Mais Miltoun avait en lui une rigidité de dessein, qui ne le laissait jamais s'écarter du but.

Quand il eut terminé, elle dit simplement :

— Pourquoi ne pourrions-nous continuer en secret?

Il sentit alors avec une sorte d'horreur, qu'il lui fallait recommencer la lutte. Il se leva, ouvrit brusquement la fenêtre; le ciel était sombre au-dessus de la rivière, le vent s'était levé. Il se retourna et adossé à la fenêtre regarda Andrey. Quelle fragilité! Il se souvint soudain d'une fleur qu'elle avait jetée au feu un jour de printemps en disant : « Je ne peux pas supporter que les fleurs se flétrissent : je les brûle. » Miltoun revit les pétales de cire fondre sous l'étreinte ardente, la tige mince frémir, puis s'embraser et se tordre comme un être vivant. Avec emportement, il s'écria :

— Je ne peux pas vivre dans le mensonge! Quel droit ai-je de conduire, si je ne sais pas suivre? Je ne suis pas comme notre ami Courtier, qui croit à la liberté! Je n'y ai jamais cru et n'y croirai jamais.

La liberté? Qu'est-ce que la liberté? Seuls ceux qui savent obéir ont le droit de commander. C'est un être vil que celui qui applique des lois, auxquelles il n'a pas la force de se soumettre. Je ne veux pas être de ceux dont on dit : « Il gouverne les autres, mais lui-même... »

— Nul n'en saura rien.

Miltoun se détourna :

—Moi, je le saurai, — dit-il.

Mais il vit qu'elle ne le comprenait pas. Elle avait une physionomie étrange, pensive, renfermée, comme si elle avait peur de lui. Et la pensée qu'elle ne pouvait comprendre, l'irrita.

Il répéta, obstinément :

— Non je ne peux plus faire de politique.

— Qu'est-ce que cela a à faire avec la politique? C'est si peu de chose.

— Si cela avait été peu de chose, vous aurais-je quittée à Monkland? Aurais-je passé cinq semaines de purgatoire avant ma maladie? Peu de chose!

Elle s'écria avec feu :

— Les *circonstances* sont peu de chose; c'est l'amour qui est la grande chose.

Miltoun la regarda fixement, comprenant pour la première fois qu'elle avait une philosophie aussi profonde, aussi ferme que la sienne. Mais il répondit cruellement :

— Eh bien! la grande chose m'a vaincu.

Alors il vit qu'elle le regardait fixement, comme si, en plongeant dans le tréfonds de son âme, elle avait fait quelque horrible découverte. Son regard était si triste, si étrangement intense qu'il se détourna.

— Peut-être est-ce peu de chose, murmura-t-il, je ne sais plus. Je n'y vois plus clair. J'ai perdu mes points de repère; il faut que je les retrouve avant de rien faire d'autre.

Mais comme si elle n'avait pas entendu ou pas saisi le sens de ses paroles, elle répéta :

— Oh! ne changeons rien! Jamais je ne désirerai ce que vous ne pouvez pas me donner.

Cette obstination, alors qu'il faisait précisément ce qui l'attacherait le plus fortement à Andrey, lui parut déraisonnable.

— Je l'ai débattu en moi-même, — dit-il, — n'en parlons plus.

Encore une fois, d'une voix angoissée, elle reprit :

— Non, ne changeons rien!

Sentant qu'il avait atteint la limite de son endurance, Miltoun lui mit les mains sur les épaules en disant :

— C'en est assez!

Puis, plein de remords, il l'étreignit. Mais elle resta inerte dans ses bras, les yeux clos, et ne répondit pas à ses baisers.

XVII

Le dernier jour de la session parlementaire, il n'y avait à déjeuner à Valleys House que lord et lady Valleys, Barbara, et Harbinger. La conversation était languissante, les jeunes gens silencieux.

La nouvelle que lord Miltoun était dans le cabinet de travail fut une surprise pour tous et presque un soulagement. Le domestique ajouta que lord Miltoun avait déjeuné et attendrait.

— Sait-il qu'il n'y a que nous? demanda lady Valleys.

— Oui, madame.

Lady Valleys se leva en disant :

— J'ai fini.

Lord Valleys la suivit aussitôt, laissant Barbara, debout, hésitante devant la porte.

Lord Valleys avait récemment appris l'histoire de la garde-malade, et l'avait écoutée d'un air perplexe : Miltoun était un être excentrique; pour tout autre, l'histoire n'admettrait qu'une interprétation. Si Eustache avait été un jeune homme normal, son père aurait haussé les épaules et pensé : « Ce n'est pas grave! » Mais il n'avait vraiment pas su à quoi s'en tenir. Et en traversant le petit salon qui séparait la salle à manger du cabinet de travail, il dit d'un ton inquiet à sa femme :

— Est-ce encore cette femme, Gertrude, ou quoi d'autre?

Lady Valleys répondit :

— Dieu seul le sait, mon ami! »

Miltoun était debout dans l'embrasure de la fenêtre ouvrant sur la terrasse. Il avait bonne mine et salua ses parents comme à l'ordinaire.

— Bonjour mon cher, — dit lord Valleys, — tu as l'air tout à fait rétabli! Quoi de neuf?

— J'ai décidé de donner ma démission.

Lord Valleys ouvrit les yeux tout grands.

— Pourquoi cela, au nom du Ciel?

Lady Valleys, avec la rapide intuition des femmes, avait déjà deviné son motif et avait rougi.

— C'est absurde, — dit-elle, — ce n'est pas nécessaire, même si...

Elle s'interrompit et se ressaisit pour ajouter froidement.

— Donne-nous tes raisons.

— La simple raison est que j'ai uni ma vie à celle de madame Noël, et que je ne peux continuer à vivre dans le mensonge. Si cela s'ébruitait, je serais évidemment obligé de démissionner.

— Bonté divine! — s'écria lord Valleys.

Lady Valleys fit un geste bref. En face de ce qu'elle sentait être une crise sérieuse entre ces deux êtres si absolument différents, son mari et son fils, elle laissa tomber son masque et redevint une simple femme. Inconsciemment les deux hommes perçurent le changement et se tournèrent vers elle.

— Je ne puis discuter, — dit Miltoun, — c'est pour moi une question d'honneur.

— Et après? — dit-elle.

Lord Valleys, d'un ton vraiment pénétré, prononça :

— Je croyais sincèrement que tu plaçais ton pays au-dessus des questions personnelles.

— Geoff! — interrompit lady Valleys.

Mais lord Valleys continua :

— Non, Eustache, je suis très loin de ton point de vue : je n'approche même pas de la compréhension.

— C'est vrai, — dit Miltoun.

— Écoutez-moi, tous les deux, — dit lady Valleys. — Vous différez profondément, mais il ne faut pas vous quereller. Je ne le veux pas. Eustache, tu es notre fils; tu nous dois des égards, de la considération. Assieds-toi et causons.

Elle indiqua un siège à son mari, s'assit près de la fenêtre. Miltoun resta debout. Prise d'une peur soudaine, lady Valleys demanda :

— Est-ce que... vous n'avez pas... il n'y aura pas de scandale?

Miltoun eut un sourire ironique.

— Naturellement, je vais prévenir le mari, mais vous pouvez

avoir l'esprit en repos; je sais que son opinion sur le mariage ne permet pas le divorce, dans quelque cas que ce soit.

Lady Valleys poussa un soupir de soulagement non dissimulé.

— Alors, mon cher enfant, — commença-t-elle, — même si tu te sens vraimenr tenu de le lui dire, il n'y a aucune raison pour en informer le public.

Lord Valleys l'interrompit d'un ton agressif.

— J'aimerais que tu me montres le lien qui existe entre ton honneur et ta démission.

Miltoun secoua la tête.

— Si vous ne le voyez pas par vous-même, c'est inutile.

— Non, je ne le vois pas. Toute l'affaire est... regrettable : mais abandonner ton œuvre, tant qu'il n'y a pas d'absolue nécessité, me paraît un acte romanesque et absurde. Combien y a-t-il d'hommes dans la vie desquelles n'est pas intervenue, à un moment ou à un autre, une aventure de ce genre? Tes scrupules disqualifieraient la moitié du pays.

Ses yeux semblaient à la fois chercher et éviter ceux de sa femme comme s'ils voulaient en même temps demander son approbation et observer les convenances. Et, pendant un instant, au milieu de son anxiété, lady Valleys sentit l'humour de la situation N'était-ce pas risible de voir Geoffrey se trahir ainsi, et elle ne put s'empêcher de le fixer du regard.

— Mon ami, — dit-elle, — vous êtes au-dessous de la vérité; pour les trois quarts, au moins.

Sentant le danger, lord Valleys se calma.

— Cela dépasse ma compréhension, — dit-il, — pourquoi mêler les affaires d'amour et la politique?

La réponse de Miltoun fut lente, comme si elle lui brûlait les lèvres.

— Il existe, — pardon d'employer ce mot, — une chose qui s'appelle la religion personnelle. Il se trouve que je ne considère pas la vie comme divisée en compartiments, l'un, public, l'autre, privé. Mon avenir est brisé; je ne vois devant moi, dans la vie politique, aucun but, aucune certitude.

— Mais, mon enfant, — dit lady Valleys en lui prenant la main, — cela est infiniment trop puritain; — et en voyant l'étrange sourire de Miltoun, elle se reprit vite « trop logique, je veux dire ».

— Pour l'amour de Dieu, Eustache, — interrompit lord Valleys, — consulte ton bon sens. Ton devoir, tout simple, n'est-il pas de mettre tes scrupules dans ta poche et de faire tout ce dont tu es capable pour ton pays, avec les facultés que tu as reçues.

— Je n'ai pas de bon sens.

— Dans ce cas, évidemment, il vaut peut-être autant quitter la vie publique.

Miltoun s'inclina.

— C'est absurde! — s'écria lady Valleys. — Vous ne comprenez pas Geoffrey. Je te le demande encore une fois, Eustache, que feras-tu ensuite?

— Je ne sais pas.

— Tu te rongeras les poings.

— C'est possible.

— Si tu ne peux pas parvenir à un arrangement raisonnable avec ta conscience, — interrompit encore lord Valleys, — abandonne cette femme, et virilement, tranche tous ces nœuds!

— Pardonnez-moi, — dit Miltoun d'un ton glacial.

Lady Valleys posa la main sur le bras de son fils :

— Permets que nous aussi nous soyons logiques, mon enfant. Tu ne penses pas sérieusement qu'elle puisse souhaiter te voir briser ta vie pour elle? Je ne me trompe pas à ce point sur les caractères.

Elle s'arrêta, en voyant l'expression du visage de Miltoun.

— Vous concluez trop vite, — dit il, — je peux encore devenir un esprit libre.

A cette phrase, qui lui parut à la fois mystérieuse et sinistre, lady Valleys ne sut répondre.

— Si, comme tu le dis, — reprit lord Valleys, — tu as l'impression que les bases de toutes choses sont sapées par ce..., par cette affaire, je t'en supplie, ne fais rien hâtivement. Attends; voyage! Retrouve ton aplomb! Les choses se tasseront. Ne précipite rien; tu peux arguer de ta mauvaise santé pour manquer la session d'automne.

Lady Valleys appuya.

— Vraiment, tu t'exagères la gravité de la situation. Qu'est-ce qu'une affaire d'amour? Mon cher enfant, peux-tu croire,

un seul instant, qu'on te jugera mal, même si on le sait? Et en réalité, personne n'a rien à y voir.

— Je n'ai pas songé à m'occuper de ce qu'on penserait de moi.

— Alors, — dit lady Valleys, piquée, — c'est par pur orgueil.

— Vous l'avez dit.

Lord Valleys, qui s'était écarté, prononça d'une voix presque tragique.

— Je ne croyais pas devoir, sur un point d'honneur, différer de mon fils.

S'emparant du mot honneur, lady Valleys s'écria soudain :

— Eustache, promets-moi, avant de rien faire, de consulter l'oncle Dennis.

Miltoun sourit :

— Cela devient comique, — dit-il.

A ce mot qui leur parut tout à fait déplacé, lord et lady Valleys se retournèrent vers leur fils, et tous trois restèrent un moment silencieux, se regardant fixement. Un bruit léger à la porte les interrompit.

XVIII

Laissée seule pour converser avec Harbinger, Barbara avait dit en se dirigeant vers le salon : « Allons prendre le café ».

Sauf le soir où, au bord de la mer, ils avaient observé la populace, elle n'avait jamais été seule avec lui, depuis qu'il l'avait embrassée à l'abri de la haie. Et, au bout d'un instant, elle le regarda avec calme, bien qu'elle sentît dans sa poitrine un frémissement, comme si un oiseau emprisonné s'y fût débattu. Sa dernière conversation — presque une querelle — avec Courtier lui avait laissé une douleur au cœur. D'ailleurs ne connaissait-elle pas tout ce que Harbinger pouvait lui donner?

Comme une nymphe poursuivie par un faune, elle jetait en s'enfuyant des regards en arrière. Rien dans ce beau bois qu'il lui offrait qui ne lui fût familier, croyait-elle; nul fourré qu'elle n'eût exploré, nul ruisseau qu'elle n'eût franchi, nul baiser

qu'elle n'eût pu rendre. Son domaine était une terre connue où, par droit incontesté, elle régnerait. Elle n'avait rien à espérer de lui que la puissance et les jouissances maternelles. Et par son regard elle disait : « Comment saurais-je si je ne souhaiterai rien d'autre; si je n'étoufferai pas entre vos bras; si je n'aurai pas la nausée de ce que vous m'apportez? N'ai-je pas déjà tout cela? »

Aux regards sombres et désolés, que Harbinger lui lançait, elle devinait combien elle lui paraissait cruelle et le regrettait. Elle voulut être généreuse et presque timidement demanda :

— Êtes-vous fâché contre moi, Claude?

Harbinger leva les yeux :

— Pourquoi êtes-vous si cruelle?

— Je ne le suis pas!

— Que si! Où est votre cœur?

— Ici! dit Barbara en se touchant la poitrine.

— Oh! — dit Harbinger, — je ne plaisante pas, moi.

Elle dit doucement :

— C'est donc si dur?

Mais la douceur de sa voix parut attiser le feu qui couvait en lui.

— Il y a quelque chose là-dessous, — bégaya-t-il, — vous n'avez pas le droit de me berner ainsi.

— Et qu'est-ce donc, je vous prie?

— C'est à vous de le dire. Mais je ne suis pas aveugle. Et cet individu, ce Courtier?

A ce moment Harbinger se révéla à Barbara sous un jour nouveau : il était le mâle : la vie avec lui ne serait pas totalement dépourvue d'imprévu.

Le visage de Harbinger s'était assombri, ses yeux dilatés; sa stature même semblait plus haute. Barbara remarqua les poils qui couvraient ses poings crispés. Toute douceur avait disparu de ses manières. Il s'approcha d'elle.

Combien dura ce regard qu'ils échangèrent; ce qui y était contenu, elle n'en eut pas clairement conscience : les pensées, les émotions se pourchassaient en elle. La révolte et l'attirance, le mépris et l'admiration, d'étranges sensations de dégoût et de plaisir se confondaient, comme par un jour de

mai on voit tomber la grêle et le soleil soudain transpercer les nuages et faire monter de l'herbe une vapeur.

D'une voix sourde, Harbinger dit :

— Oh Babs, vous me rendez fou!

En serrant les lèvres comme pour les maîtriser, elle répondit :

— Je trouve que cela suffit — et pénétra dans le cabinet de son père.

La vue de ses parents en train de regarder fixement Miltoun lui rendit son sang-froid. Elle jugea le tableau quelque peu comique. A la vérité le contraste entre Miltoun et ses parents touchait au ridicule.

La première, lady Valleys reprit la parole :

— Mieux vaut comique que romantique. Je trouve que Barbara a le droit d'être mise au courant, étant donné la part qu'elle a prise à l'affaire. Ton frère abandonne son poste, mon enfant, sa conscience ne lui permet pas, par suite de certains événements, de le conserver.

— Oh, — s'écria Babs, — vraiment...

— La délibération est close, Babs, — dit sèchement lord Valleys. — A moins que tu n'aies d'autres considérations à invoquer, que celles du sens commun, du dévouement à la chose publique, du respect de la famille, il est inutile de la rouvrir.

Barbara regarda Miltoun, dont le visage demeurait impassible.

— Eusty! — dit-elle, — tu ne vas pas ainsi gâcher ta vie. Songe à ce que je peux ressentir!

Miltoun répondit, entêté :

— Tu as fait ce que tu croyais juste; moi aussi.

— Est-ce qu'*elle* le désire?

— Non.

— Il n'est pas, j'en suis certain, — dit lord Valleys, — un seul être humain au monde, sauf ton frère, qui puisse souhaiter cette solution. Mais, pour lui, cette considération est sans valeur.

Barbara soupira :

— Pense à grand'mère!

— Je préfère ne pas penser à elle, — murmura lady Valleys.

— Elle a tellement foi en ton avenir.

Miltoun soupira. Encouragée, Barbara se rapprocha. Il était clair que, en dépit de son impassibilité, un combat désespéré se livrait en Miltoun. Il dit enfin :

— Si je n'ai pas cédé déjà aux prières instantes de quelqu'un qui m'est plus cher que tout, c'est que mon sentiment sur la question est plus profond que vous ne pouvez le concevoir. Je m'excuse d'avoir prononcé le mot comique : j'aurais dû dire tragique. Je mettrai l'oncle Dennis au courant, si cela peut vous être agréable. Mais cette affaire ne concerne personne que moi.

Et, sans un regard ni un mot, il sortit.

Comme la porte se fermait, Barbara s'élança, esquissa un geste de désespoir et s'écria : « Mon Dieu! Mon Dieu! », puis se tournant vers une bibliothèque, fondit en pleurs.

Cette émotion tumultueuse, qui dépassait la leur même, surprit lord et lady Valleys, qui ignoraient dans quel état de tension nerveuse Barbara était entrée dans la pièce. Jamais ils n'avaient vu leur fille verser de larmes, depuis sa petite enfance. A la vue de cette douleur, tout le ressentiment qu'ils eussent pu montrer de ce qu'elle avait jeté Miltoun dans les bras de madame Noël, s'évanouit. Particulièrement ému, lord Valleys s'approcha de Barbara, et, debout, dans ce coin sombre, sans rien dire, lui caressa la main! Lady Valleys, elle-même prête à pleurer, disparut dans l'embrasure de la fenêtre.

Les sanglots de Barbara s'apaisèrent.

— Oh! son visage, — dit elle. — Et pourquoi? Pourquoi? C'est si peu nécessaire!

Lord Valleys en tortillant sa moustache murmura :

— Absolument! Il se crée des difficultés!

— Oui, — murmura lady Valleys, — il a toujours été difficile. Je me le rappelle tout enfant. Bertie n'était pas comme cela,

Puis le silence ne fut rompu que par le petit bruit rageur que faisait Barbara en se mouchant.

— Je vais aller voir ma mère, — dit soudain lady Valleys. Toute la vie de Miltoun sera perdue, si l'on ne peut empêcher cela. Viens-tu avec moi, mon enfant?

Mais Barbara refusa, et se rendit dans sa chambre. Cette crise dans la vie de Miltoun l'avait étrangement remuée. Il semblait que le Destin eût voulu lui montrer tout ce à quoi pouvait mener un seul pas hors du chemin battu, et l'obliger à s'analyser elle-même. S'élancer à tire d'ailes dans l'azur! Voilà les conséquences. Si Miltoun exécutait sa décision, et abandonnait la vie politique, il était perdu. Et elle-même? Cette fascination qu'exerçait sur elle les manières chevaleresques de Courtier, sa bravoure innée, suggérant la poursuite d'un danger éternel, — n'était-ce pas absurde. Et était-elle vraiment fascinée? Ou plutôt n'était-ce pas simplement le désir de le fasciner lui-même? Dans le labyrinthe de ces pensées surgit soudain le souvenir du visage de Harbinger proche du sien, de ses poings crispés, de la brusque révélation de sa masculinité. Quel cauchemar de sensations étrangement brûlantes! de questions à jamais insolubles! Pour une fois son trouble ébranla sa belle philosophie triomphante. Ses pensées revinrent à Miltoun. Ainsi ce qu'elle avait lu sur leurs visages s'était réalisé! et, en se représentant l'horreur d'Agatha, quand elle serait informée de la situation, Barbara ne put réprimer un sourire. Pauvre Eustache! Pourquoi prenait-il les choses si à cœur? S'il exécutait son projet — et il ne changeait jamais — ce serait tragique. Ce serait la fin de tout pour lui!

A moins qu'il ne se lassât de madame Noël. Mais elle n'était pas de ces femmes dont les hommes se lassent; Barbara, en dépit de son inexpérience, le pressentait. Madame Noël aurait trop délicatement soin de ne pas être à charge, de ne rien exiger, de ne jamais lui faire sentir qu'il était lié, ne fût-ce que par un cheveu. Pourquoi ne pouvaient-ils vivre comme si rien ne s'était produit? Personne ne pourrait-il convaincre Eustache? De nouveau, Courtier se présenta à son esprit. Si lui, Courtier, qui connaissait les deux amants, qui avait tant d'affection pour madame Noël, voulait bien parler à Miltoun du droit au bonheur, du droit à la révolte? Eustache devrait se révolter! c'était son devoir. Barbara écrivit une lettre, mit son chapeau et descendit.

XIX

Lady Casterley rendait visite à ses chères fleurs de la grande serre d'été, lorsque Clifton lui annonça :

— Lady Valleys est dans le salon blanc.

Depuis qu'elle avait appris la maladie de Miltoun et le rôle que madame Noël y avait joué, la vieille dame avait cuirassé son âme de patience; à la vérité elle n'était pas sans inquiétudes sur l'influence que cela pourrait avoir sur la vie de son favori, et elle ressentait une sorte de jalousie qu'elle ne confessait pas. Comme elle aimait peu maintenant à se déplacer, même pour aller à Catton, son domaine rural, elle était encore à Ravensham, où lord Dennis était venu résider avec elle, après que Miltoun eût quitté Sea-House. Mais lady Casterley n'avait jamais eu grand besoin de société. Elle s'intéressait toujours aussi intensément à la politique et correspondait fréquemment avec des hommes de premier plan. Dernièrement encore, une légère reprise des craintes de guerre avait provoqué chez elle une sorte de rajeunissement, comme elle en éprouvait chaque fois qu'elle s'attendait, même sans raison sérieuse, à une crise nationale. Dans ces occasions, elle se levait plus tôt, se couchait plus tard, se plaignait moins des courants d'air et refusait âprement toute nourriture entre ses repas. Elle écrivait de sa main des lettres qu'à d'autres moments elle eût dictées à son secrétaire. Mais la rumeur de guerre s'était éteinte presque aussitôt, et la disparition du danger la rendait toujours irritable. La visite de lady Valleys lui fut un réconfort opportun.

Elle embrassa sa fille d'un air désapprobateur; quelque chose lui déplut dans la manière de celle-ci.

— Naturellement je vais bien —, dit-elle. — Pourquoi Barbara n'est-elle pas avec toi?

— Elle était fatiguée.

— Hum! elle a peur de me voir depuis qu'elle a fait cette sottise au sujet d'Eustache! Veillez sur cette enfant, ou elle se fourvoiera! La façon dont elle fait droguer Claude Harbinger ne me plaît pas.

Sa fille interrompit :

— J'ai à vous faire part de mauvaises nouvelles concernant Eustache.

Lady Casterley perdit le peu de couleur de ses joues.

— Dis vite.

Quand elle eut tout entendu, elle resta silencieuse; mais lady Valleys remarqua que ses yeux avaient soudain pris l'aspect vitreux de la vieillesse.

— Et alors, que conseillez-vous? — demanda-t-elle.

Elle se sentait lasse, inquiète, en proie à un découragement bien rare chez elle, en présence de cette petite vieille silencieuse. Et soudain elle ressentit un grand élan de tendresse pour ce frêle petit corps, qui l'avait enfantée de longues années auparavant; elle murmura, surprise :

— Maman chérie!

— Oui, — dit lady Casterley, comme se parlant à elle-même, ce garçon renferme tout en soi, il emmagasine ses émotions : elles éclatent et l'emportent. D'abord sa passion; maintenant sa conscience. Il y a deux hommes en lui : mais cette crise sera la mort de l'un des deux. Et, — se tournant vers sa fille, elle ajouta :

— Avez-vous jamais appris ce qui lui arriva à Oxford? Une fois, il éclata... Vous ne l'avez pas su? Naturellement, vous n'avez jamais rien su de lui!

Lady Valleys éprouva quelque ressentiment à l'idée que quelqu'un pût mieux qu'elle connaître son fils : mais elle s'apaisa, en regardant le corps débile de sa mère et soupira:

— Et alors?

Lady Casterley murmura :

— Laisse-moi, mon enfant. Il faut que je réfléchisse. Tu dis qu'il va consulter Dennis? Connais-tu son adresse, à *elle*? Demande-la à Barbara, en rentrant, et téléphone-moi.

En tendant sa joue à sa fille, elle ajouta, avec amertume :

— Je le remettrai en selle, malgré mes soixante-dix-huit ans!

Quand le bruit de la voiture se fut éloigné, elle sonna :

— Si lady Valleys téléphone, Clifton, ne prenez pas le message, mais appelez-moi. — Et, voyant que Clifton restait immobile, elle ajouta sèchement — Eh bien?

— Madame n'a pas de mauvaises nouvelles de la santé de lord Miltoun, j'espère?

— Non.

— Que madame me pardonne, il y a longtemps que je voudrais lui demander quelque chose.

Et le vieillard leva la main avec une dignité singulière, comme pour signifier : « Excusez-moi d'être pour un moment un être humain qui s'adresse à un de ses semblables. »

— Sa liaison m'est connue, — continua-t-il; — j'en ressens une lourde anxiété, connaissant lord Miltoun comme je le connais. Je serais très reconnaissant, si madame pouvait me dire qu'il n'y a pas d'accident dans sa carrière.

Lady Casterley eut une expression de surprise, de bienveillance, et d'irritation à la fois.

— Il n'y en aura pas, si je peux l'empêcher, Clifton, — dit-elle; — en fait, vous n'avez pas lieu de vous inquiéter.

Clifton s'inclina.

— Que madame veuille bien m'excuser — son visage frémit entre ses favoris blancs, — la carrière de lord Miltoun est plus pour moi que la mienne.

Quand il fut sortit, lady Casterley s'assit sur une chaise basse; elle resta là longtemps, auprès de l'âtre vide, jusqu'à ce que la nuit fût tombée.

JOHN GALSWORTHY

(Traduction de G. R.).

(*A suivre.*)

TABLEAUX DE PARIS

Sous la Coupole. — Jour gris, jour épais, jour qui évoque la rue d'autrefois. Et c'est même très particulier, à quel point l'hiver, dans Paris, peut faire ancien... Et, pourtant, il y a des peintres, comme Claude Monet ou Sisley, — qui sont bien encore un peu modernes — et nous ont donné des effets de neige nouveaux. Mais la neige, le long du quai Malaquais et sur l'Institut, — ce qui commence à tomber de neige, vers midi trente, le 18 janvier, — est d'un vieux!...

Et ce que nous devons franchir de perrons et monter de petits escaliers dans le palais Mazarin, pour atteindre à la tribune Sud, est également d'un vieux, d'un vieux, qui dépasse la neige!... On craint que le poids du corps n'entraîne l'escalier et, lorsque la porte de la tribune est ouverte, le plancher geint si douloureusement qu'on a l'impression que ce sera providentiel, si l'on parvient jusqu'à la banquette, sans être passé entre les lames de bois... Et les voûtes s'effritent, et les peintures à la fresque du temps de Napoléon s'écaillent — et tout n'est que poussière!

Dès midi quarante, les quatre tribunes sont remplies; les retardaires, volontaires et conscients, du Centre, commencent à devoir accepter, avec regret, les tabourets qui ne leur permettent pas d'être exactement assis sur les marches du bureau, d'où l'assemblée vous voit si bien et qui sont tellement enviées!

J'entends un de mes voisins, qui connaît tout le monde, dire en montrant un poète chauve : — « Le pauvre X..., son temps est passé!... »

Son temps est passé, mais ne semble-t-il pas que l'on soit dans tout cet émiettement, ce monument fané, dans la demeure même du Temps, du Temps barbu et chauve, tenant la faux, tel qu'on le voit sur les images...

Et mon voisin reprend : — « Il en valait d'autres pourtant!... » Suivent des noms...

L'entrée du général Gouraud est saluée par des applaudissements. A ces séances de réception à l'Académie Française, n'éprouve-t-on point le sentiment de toucher le tuf de la bourgeoisie, ce fond le plus réel de ce qui dure et se transmet intact de génération en génération?

Sous la Coupole de l'Institut, les dames qui veulent être reconnues ne doivent pas mettre de chapeau, du moins de ces chapeaux à la mode, dans lesquels la tête enfonce si profondément. Impossible de les reconnaître, ni d'en distinguer une des autres. Un cône d'ombre enveloppe le haut de leur visage. Mais, ne cherchons pas à regarder les dames, dans toute cette ombre d'hiver, car voici que sonne une heure, et, presque aussitôt, les roulements du tambour, dont on ne sait pas, à vrai dire, exactement ce qu'ils ont à faire dans cette paisible assistance, les roulements annoncent l'entrée de MM. les Académiciens... Le récipiendaire d'abord, puis ses parrains, M. Maurice Barrès et M. Joseph Bédier. Les vertes broderies de l'auteur d'*Un jardin sur l'Oronte*, ne sont ornées d'aucun ruban, ce qui est d'une rare élégance, puisque l'élégance n'est jamais si suprême que dans la rareté. Et c'en est une, pour un membre de l'Académie Française, que de n'être pas même officier de la Légion d'honneur!

D'autres applaudissements prolongés vont d'abord au maréchal Joffre, puis à M. Raymond Poincaré et à M. Millerand... Et l'on comprend fort bien ce que signifient ces acclamations, pendant que l'on se bat à la Chambre autour de M. Cachin, et que nos troupes ont occupé Bochum et Dortmund.

— Voilà Boylesve, — dit mon voisin, qui se penche sur le rebord effrité de la tribune sud.

— Après, Robert de Flers...; Bordeaux a encore une petite mèche...; Albert Besnard, c'est celui qui a des gants blancs...; celui qui vient serrer la main à Monsieur de Nohlac, c'est Henri Lavedan...

Le récipiendaire commence l'éloge de son prédécesseur au trente-deuxième fauteuil, qui fut un grand philosophe, mais les grands philosophes ne sont peut-être pas destinés à fournir la matière d'un de ces discours, qui permettent à un orateur de faire briller au moins une facette de son esprit par paragraphe. Pourtant, malgré le mauvais tour que joue au myope historien de Marie-Antoinette, enfoui dans sa barbe, sous les mèches de ses cheveux et derrière les verres de son lorgnon, ce jour vêtu de bure, M. de Nolhac s'y connaît dans l'art de galvaniser les documents et les souvenirs, et la vie de M. Boutroux, minutieusement retracée, prend un relief tout à fait saisissant. Des philosophes en sentiraient évidemment la rareté, les perfections, mieux que cet auditoire quasi féminin, où les figurants sont mosaïqués dans un amalgame d'aigrettes, de zibeline, de petit-gris, de singe et de velours...

De temps en temps, le silence attentif où se répand la voix du récipiendaire est traversé par l'appel d'un clakson d'automobile, qui passe entre les joints désagrégés des vitres et semble un défi étouffé de la vie lointaine, une vie que n'a point connue ce Nicolas V dont Renan conseilla d'écrire l'histoire au jeune Nolhac partant pour Rome.

Lorsqu'il a fini de prononcer l'éloge de son prédécesseur, M. Pierre de Nolhac se rassied, tandis qu'on l'applaudit longuement et que M. Barrès, dont le profil se détache sous les cheveux noirs avec une vigueur particulière entre les visages blancs qui l'environnent, lui serre la main, comme on fait à un ami, après une dure épreuve... Puis M. de Nolhac s'est appuyé de la main gauche sur la garde de son épée neuve, le visage tourné en souriant, vers M. Maurice Donnay, qui amorce sa réponse par une de ces éblouissantes et charmantes périodes académiques, qui ressemblent à un plat exquis mêlé de sucre et de poivre, à la fois brûlant et glacé, et qui ont l'art de faire courir un murmure charmé à travers l'assistance qu'elles tiennent en suspens. Ce premier effet produit, l'auditoire en attend un autre, aussitôt... Il n'attendra pas longtemps... S'il est agréable de se laisser bercer en écoutant le panégyrique d'un mort, lorsque celui-ci fut une gloire de la France, il est tout de même beaucoup plus amusant d'entendre parler d'un vivant, en présence de celui-ci, qui fut vingt ans

conservateur du musée de Versailles, le *Conservateur-lanceur* comme dit M. Donnay, celui qui met à la mode, qui reçoit les souverains et les personnages illustres et se prodigue à tous les visiteurs avec une érudition et une bonne grâce jamais démenties.

J'avais remarqué, en suivant sur le texte imprimé le discours de M. de Nolhac, qu'il y faisait des coupures, chemin faisant. M. Maurice Donnay ajoute, au contraire, à ses périodes une petite phrase, un mot, de temps en temps, et de quelle voix jeune! une voix optimiste qui, même lorsque la phrase a quelque gravité, fait penser que le visage de celui qui la prononce s'épanouit.

Mais, il n'est de réunion, même académique, qui ne prenne fin, si agréable soit-elle. Il faut que M. Maurice Donnay ait la vue aussi assurée que la voix, pour suivre encore les mots sur la grisaille du texte. Nous allons redescendre cet étroit, cet obscur escalier de la tribune sud, dans lequel nous eussions été tous rôtis, si quelque court-circuit s'était produit à quelqu'une de ces lampes électriques qui, de ci de là, parcimonieusement, solitairement, l'air égarées à l'extrémité de leur fil, sont nouvellement chargées de répandre quelque clarté dans la maison, la nuit venue, et qui viennent d'être, en grande innovation, placées de loin en plus loin, comme dans ces châteaux du « front », dans lesquels on improvisait une ambulance, au minimum de frais d'éclairage.

Mais la nuit n'est-elle point tombée une heure plus tôt qu'hier? Non, c'est la neige qui obscurcit le ciel, la neige serrée qui tombe sur la cour de l'Institut, avec une régularité, une monotonie toute provinciale, une neige qui fait penser à toutes celles d'antan et vient étouffer la rumeur des Parisiens, s'écoulant entre la haie de gardes municipaux échelonnés, pacifiquement, sur les marches.

***

L'HOMME QUI PROLONGE LA JEUNESSE. — Il ne plastronne point, il parle à voix basse, le ton voilé; rien ne révèle en lui le Russe; il ressemble plutôt à un Syrien, ou à un Levantin, par la forme allongée du crâne, cette nuque lourde des rêveurs et

des sensualistes... S'il fallait lui assigner, à première vue, un lieu de naissance, l'esprit se porterait aussitôt vers les rives de la Méditerranée orientale.

Il est grand, se courbe pour interroger et répondre, à la manière d'un séculier; d'ailleurs, je ne sais pourquoi, je l'imagine vêtu de la robe de ces prélats romains, qui errent dans les couloirs du Vatican, ne se peuvent interdire d'écouter ce qui se dit et s'en servent, pour la plus grande gloire de Dieu.

Il y a, tout autour de l'œil sombre, dont la sclérotique est ambrée, un réseau de petites rides opiniâtres qui contraste avec la moustache et les cheveux noirs et qui témoigne de beaucoup de veilles, de privations sans doute et de patience...

Hier, à la Faculté de Médecine, le docteur Heckel, le seul qui ait considéré les travaux du docteur Voronoff avec quelque réel souci d'authentiquer les cures dont on a tant parlé, — le docteur Heckel a présenté un sujet vivant et très concluant des expériences du docteur Voronoff, ce qui permettra peut-être à l'homme qui a repoussé le spectre tant redouté de la vieillesse prématurée, de poursuivre ses travaux en dehors des cabales.

Le docteur Serge Voronoff a l'air de fuir le cercle que ses auditeurs veulent former ce soir autour de lui; il préfère ne parler qu'à une oreille, deux au plus, de cette voix assourdie, dont on croirait percevoir les intonations à travers des portières de Karamanie... Mais son sujet le possède à l'exclusion de tout autre. Son sujet et les individus.

Sans doute, ce savant qui veut conserver à l'homme toute son activité cérébrale et musculaire, au delà des limites où cette activité cesse aujourd'hui, ce savant n'a d'autre idéal que l'homme et la matière... Il rendrait toutes ses facultés à un portefaix nubien de cent vingt ans, qu'il s'en réjouirait, je pense, davantage, pour le retentissement de sa découverte, que s'il avait tout bonnement permis à un écrivain de soixante ans de terminer un chef-d'œuvre interrompu. Avec quel intérêt il regarde vivre autour de lui. Les jeunes femmes aux robes ouvertes, les jeunes gens peuvent parler avec joie de ce qui fait le total d'un jour à Paris, de ce qui donne à l'existence sa saveur passagère et renouvelée; il n'entend pas, il ne comprend point. Pourtant, il sourit, il sourit de plaisir

intérieur, secret, il s'enivre de leur vie, il se repaît de leur ardeur, tout en évaluant, dans les replis secrets de son intelligence, combien de temps leurs glandes thyroïdes et leurs capsules surrénales fourniront cette substance, il y a vingt ans inconnue, cette liqueur dont le cerveau et le cœur sont humectés, dans laquelle ils baignent et sans laquelle le cerveau cesse de commander aux nerfs et d'engendrer la pensée, comme le cœur cesse de battre.

Ne serait-ce que pour la précision avec laquelle M. Voronoff parle de ces glandes, de cette thyroïde que nous possédons, on peut bien dire sans presque nous en douter, sous le menton, ces parathyroïdes, à peine aussi grosses qu'une tête d'épingle, et sans lesquelles la vie est impossible, ces glandes qui commandent des organes de l'importance du cerveau et du cœur, il est profitable et même délectable de l'entendre.

— Ce que je fais? En somme, dit-il, je remplace le moteur d'une voiture qui serait mise hors d'usage, par un moteur neuf ou réparé... Seulement, pour vos automobiles, vous trouvez des moteurs à l'usine, tandis que moi, je suis obligé de prendre mon moteur sur un être vivant; mon usine, c'est la nature!...

Nous en arrivons à ces singes, dont il fut tant parlé, et sur lesquels le docteur Serge Voronoff prélève les greffes qui pourraient éloigner de nous la vieillesse... Mais il ne faut pas croire que n'importe quel anthropoïde puisse suffire, hélas! et c'est là que se trouve le point le plus délicat, la pierre d'achoppement, de ces travaux. Le singe nécessaire, indispensable, au docteur Voronoff, est celui qui ressemble le plus à l'homme, non pas seulement par certains tics, certains aspects, certaines habitudes, mais dont le sang offre à l'analyse une telle analogie avec le nôtre, qu'il est impossible de les discerner l'un de l'autre, lorsqu'on a supprimé tout point de repère.

— Il existe autant de différence entre le sang des singes ordinaires, poursuit le savant, et celui d'un chimpanzé, qu'entre celui de ces singes et de l'homme. C'est la raison pour laquelle, tout d'abord, je me suis adressé au chimpanzé. Malheureusement, il va devenir impossible de s'en procurer... L'homme du Havre, qui m'en envoie, de temps en temps, m'a expliqué comment on les capture dans la Guinée Française.

On fait un grand cercle de rabatteurs agitant des instruments bruyants. Au fur et à mesure que le cercle se rétrécit, les chimpanzés paraissent, on les étourdit à coups de matraque pour les capturer et, bien entendu, pour deux qui échappent à la mort, il en meurt huit.

» Il faudrait créer des parcs dans notre colonie où l'on ferait l'élevage du chimpanzé, comme on s'est mis à faire au Canada celui du renard argenté, pour le commerce des fourrures... On installerait un dépôt à Hyères, où s'approvisionneraient les médecins... »

Les jeunes dames poussent des cris, s'apitoient sur ces malheureux orangs, devant lesquels elles fuieraient, d'ailleurs, avec des clameurs bien autrement déchirantes, s'il s'en présentait un à la porte du salon. Le docteur Voronoff les rassure. Ils ne meurent point après le prélèvement... Ils engraissent au contraire et deviennent pareils à ces souriants gardiens de sérail, qu'on voyait à Constantinople, sur le siège des landaus remplis de dames voilées...

Tout de même, on voudrait pouvoir remplacer le chimpanzé par un produit chimique! Le savant sourit : le réseau des petites rides se contracte autour de ses yeux noirs...

Il ouvre un de ses livres qu'il a envoyé chercher dans l'antichambre, *Vivre*, et montre des photographies prises *avant* et *après* certains essais de greffe, entre autres, celle d'un enfant idiot, pour lequel une mère a donné l'une de ses deux parathyroïdes, à peine aussi grosses qu'une tête d'épingle...

Un silence passe dans le salon, et le docteur Voronoff poursuit ses explications en feuilletant le livre, dont la couverture blanche se rabat sur sa main à chaque feuillet qu'il tourne, montrant ce grand mot tout nu, hallucinant, émouvant, bien-aimé, maudit : VIVRE...

***

La féerie sur le trottoir. — Devant le *Salon de l'Aéronautique*, après quatre heures du soir, avenue des Champs-Élysées... Le Grand Palais émerge de la nuit qui tombe, comme une construction enchantée, au milieu des planètes errantes. Pareils à de larges cuves, d'où s'exhale une mouvante clarté, lourde de molécules diamantées, de poussières

d'astres, des projecteurs militaires embrasent les groupes sculptés aux angles du palais, dont la confusion anti-architectonique devient démente, parmi les ombres. Ces chevaux cabrés au-dessus du vide évoquent bien plus le Far-West que le Péloponèse dans leur sorte d'affolement cinématographique et n'offrent point cette indispensable transposition de la nature par l'artiste, qui adapte aux lignes architecturales celles du corps humain ou de l'animal.

En retrait de la corniche, de moindres appareils braquent, dans les jets d'eau des bassins et sur la façade du Petit Palais, des feux verts et rouges, alternativement. Nous sommes descendus de voiture pour nous mêler à la foule et aspirer toutes les incandescences de ces embrasements.

Entre ces feux croisés et ces larges traits de lumière massive, nous éprouvons le sentiment d'errer parmi les fantasmagories d'une autre planète, qui nous ramènent chaque fois davantage vers le pygmée... Mais le sport ne tend-il pas à rétablir, autant que possible, les proportions entre l'aspect physique de l'homme et ce qu'il engendre, qui est chaque jour plus démesuré.

Les colonnes de clarté blanche, obliques et denses, d'une matière compacte, laiteuse, traversent l'atmosphère, pareilles à des projectiles qui se volatiliseraient avant d'atteindre leur but et renaîtraient indéfiniment à leur source.

Comme dans une goutte d'eau observée au microscope, des myriades de molécules y gravitent sans répit. Lorsqu'un des creusets oblique légèrement et que son irradiation rencontre à quelque distance, la chair d'un visage ou d'une main, c'est, dans la pénombre féerique, un subit empâtement, une si intense clarté, que la chair paraît, à son tour, comme pétrie de lumière...

On demeurerait pendant des heures à suivre ces danses muettes, ce concert de clartés qui se brisent, se croisent, à angles droits, dessinent de mouvantes et cubistes géométries sur le tableau noir du ciel de Paris, bleu d'outremer, violacé, le dernier soir de l'année, devant la dernière soirée du *Salon de l'Aéronautique*, — tandis qu'une étoile, là-haut, semble le résultat d'une expérience de savants et d'électriciens très anciens et qui, tout à l'heure, lorsque s'éteindront les projecteurs, va demeurer toute seule, dans l'infini.

***

Le maître du gout. — Ne posséder qu'un ou deux instruments de musique, une guitare, un clavecin, mais qu'ils soient incomparables, aux yeux du connaisseur, comme à ceux de l'homme qui n'y « connaîtra » jamais rien. Que le clavecin nous évoque la Joséphine de Prud'hon ou des mémoires de madame de Boigne, et que la mandoline, puisque toute mandoline est sombre et vernie, que la mandoline soit toute d'ivoire et de nacre, comme un cygne sous le clair de lune.

Et que l'unique vase de la pièce, où l'on puisse faire tremper des roses et des lys, car ici, toute autre fleur serait vulgaire, soit une vasque de Sèvres décorée de roses, qu'on dirait cueillies pour la reine, — Marie-Antoinette, — ou pour cette femme, la Du Barry.

Et qu'un cadre de bois « sculpté et doré », (comme on peut lire sur les catalogues des Ventes), qu'un cadre paraisse à la fois si élégant et si somptueux, qu'il ne soit besoin pour l'ennoblir, d'emprisonner aucune toile dans la feuillure.

Et qu'une chaise paraisse à la fois si svelte et si bien plantée sur ses pieds, comme une dame sur les talons de ses petits souliers, qu'elle fasse autant de plaisir à regarder qu'une belle qui passe, — et que l'on demeure à la considérer avec admiration et respect, et qu'on lui présente ses hommages, sans envisager un instant l'horrible supposition qu'elle pourrait recevoir le séant d'un individu, qui en aurait assez de se tenir droit sur ses jambes.

Et qu'un bronze, auquel sa pendule manque ou le meuble auquel il fut destiné, — et que peut-être il enjoliva — qu'un bronze vermeil soit à la main si familier et si aimable, qu'on le puisse admirer, comme si toute sa pendule lui tenait encore aux reins ou son bureau ou sa porte.

Et qu'il ne puisse jamais plus orner rien dont la destination soit connue et qu'il se suffise à soi-même, isolé, comme s'il n'avait jamais eu d'autre but que de rayonner, solitaire.

Les rideaux de satin blanc des trois fenêtres et le satin blanc qui recouvre la méridienne, le petit canapé bas, où Helleu passe l'après-midi de son dimanche, à poursuivre la lecture des *Mémoires d'outre-tombe*, ajoutent avec le luisant

des parquets sans tapis, à cette apparence si rare et sélectionnée, cette atmosphère de goût véritable, personnel, enchanteur, qui ne doit rien au tapissier, ni à la routine, ni aux conventions de salon ou de magasin.

Seul au milieu de trente objets, — parfaits, — le peintre laisse s'achever l'après-midi d'un dimanche d'hiver, tandis que la pluie tombe sur le bois de Boulogne voisin, pourrissant, pareille à des larmes sur une charogne.

Comme le bourdonnement d'un gros insecte nous semble emplir tout un paysage du mouvement précipité de ses élytres, la lumière électrique remplit la pièce, sans laisser un angle dans la demi-teinte. J'imagine un grand verre de cristal, tellement plein d'eau qu'il déborde, et l'on croirait, tant la pièce est illuminée, qu'il doit s'écouler un trop plein de lumière par des ouvertures invisibles, le long des corniches.

D'Helleu, rien à voir, sur aucun chevalet, ni dans l'étau d'aucun carton...

Ah! on les lui a reprochées, ces pointes-sèches et ces sanguines, que tout le monde se disputait. Et le mot, soi-disant de Degas : « Watteau à vapeur », qui était peut-être, tout simplement, de quelque envieux, — et il en avait! — ou d'un imitateur, — il en avait bien davantage! — et tout ce qui se dit à Paris et se répète, sans que les lèvres et les oreilles en aient rien discerné que l'ironie, et d'autres raisons peut-être, ont amené cet artiste, qui a le mieux exprimé la femme de son temps, à se recueillir.

Et nous parlons des *Mémoires d'outre-tombe*!

Mais je sais bien que, tout à l'heure, nous reviendrons à la peinture. Helleu est un peintre dont la pâte a la fraîcheur et la spontanéité de Manet et qui — s'il avait moins facilement succombé aux supplications des femmes qui voulaient être jolies de par son talent, et, s'il les eût portraiturées avec moins de bonne grâce, — serait un peintre de premier ordre. Mais il n'a jamais, ou guère, montré ses marines, les études faites sur son yacht l'*Étoile*, aux régates de Cowes ou à Trouville, ni ses fleurs, des jonchées de roses sur des plateaux d'argent et des hortensias ayant subi la gelée, verdissant, se desséchant, tournant au mauve...

J'imagine que cet Helleu-là, nous en entendrons parler

quelque jour; mais il ne faut pas insister auprès d'un artiste qui évolue. Auprès de lui, je pense à ces grandes plaines de janvier, en apparence incultes et sur lesquelles les corbeaux, décrivent des courbes à l'encre de chine, jusqu'à la tombée rapide et mélancolique du jour. Pourtant, tout le printemps est déjà là, en puissance sous la terre brune et parmi les frondaisons desséchées.

Dans la galerie, quelques-unes des plus célèbres pointes-sèches d'Helleu, dans les cadres anciens où elles n'ont pas l'air de tenir, avec leur grâce élancée, paraissent attendre l'instant de prendre leur revanche..., comme les belles de Devéria ou les cocodettes de Constantin Ghys, vendues dix et vingt francs à la vente Nadar et qui en font mille aujourd'hui...

Qu'Helleu laisse la pointe de diamant qui mord le cuivre pour le pinceau... Le premier salon qu'il voudrait décorer, pourrait un jour, valoir bien des Hubert-Robert et des Fragonard, et en tous cas, bien des toiles de tous ceux que nous voyons exposés chez les marchands et qui n'ont auprès de lui, ni maîtrise, ni grâce, ni saveur.

***

Les perles meurent. — Je regarde ces Américains et ces jeunes Français penchés sur l'accotoir de velours, devant la cage de verre, qui occupe le centre de la Galerie d'Apollon, au Palais du Louvre. Ils s'écrasent, épaule contre épaule, tendant le cou et demeurant muets de respect devant le gros diamant appelé *Régent* et le collier de trois rangs de perles provenant de la collection Thiers. Cette cage de verre, ce n'est pas ici, mais au magasin d'en face qu'on voudrait la voir figurer. C'est une attraction pour journée d' « Exposition de Blanc » ou de « Nouveautés de la Saison ».

Un ami me dit :

— On devrait louer le *Régent*, avec une grosse assurance, à des dames qui voudraient faire un certain effet à un bal, ou bien aux directeurs du Casino de Paris ou des Folies-Bergères, pour leurs revues (le produit irait à l'Assistance publique), ou bien alors, faire payer un supplément aux visiteurs qui désireraient contempler, dans un petit salon tendu de

velours noir, ce chef-d'œuvre de cristallerie cosmique. Même chose pour le collier de madame Thiers. Je suis persuadé que la location ne chômerait pas!

Ce diamant et ces cent cinquante perles représentent, en effet, bien des revenus qui dorment et l'on peut en voir l'équivalent chez Boucheron, ou Cartier à quelques carats ou grains près.

Si la couronne de Charlemagne, si les quelques souvenirs historiques qui accompagnent le *Régent*, avaient conservé leurs pierres originelles, on comprendrait que le lot entier des diamants de la Couronne demeurât intact. Mais, on a remplacé les gemmes par du verre de couleur. Qu'on en fasse donc tout autant pour le *Régent*. Quant au collier de madame Thiers, il ferait sourire les Américaines et même certaines Européennes de qualité, qui s'aventureraient par hasard dans un musée : elles en connaissent ou en possèdent qui valent plus cher... Consultez les livres des joailliers!...

Les perles sont devenues si communes, les femmes en sont à tel point couvertes, qu'il est à peu près certain, — maintenant que le Japon, qui est le paradis de l'artificiel, les imite si parfaitement, — à peu près certain qu'avant peu, la mode ne voudra plus de parures, à la fois si coûteuses et si faciles à pasticher. Le jour où tout le monde porterait des perles à gogo, ce sont les cailloux qui deviendraient précieux et les allées de nos « jardins japonais », seraient semées de perles... japonaises.

Mais les perles véritables possèdent heureusement, une particularité qui leur accorde quelque valeur compensatoire et jusqu'ici originale, c'est de mourir, lorsqu'elles cessent d'être portées.

On raconte que l'impératrice Augusta, femme de Guillaume Ier et grand-mère de Guillaume II, portait dans sa vieillesse, des épaules de cire pour paraître aux bals officiels de la Cour et que, privées du contact de l'épiderme vivant, ses perles mouraient... Les savants allemands consultés, ordonnèrent que les perles, enfermées dans un coffre de fer, à travers lequel l'eau pourrait librement circuler, fussent plongées dans la mer, à quelques kilomètres du large, pendant un certain nombre de mois.

Il paraît que la cure réussit.... Mais l'exemple ne semble pas être à la portée de tout le monde. Aussi, les femmes qui possèdent des perles, même reproduites, s'empressent-elles de les porter toujours... Ce qui est d'ailleurs moins favorable aux perles fausses qu'aux véritables...

Ainsi, les perles de madame Thiers agonisent sur le velours de la vitrine où elles sont exposées dans la galerie d'Apollon, à côté du *Régent* et la loi projetée pour en décréter la vente prochaine aux enchères, est, à tous points de vue, urgente.

Le gardien enfermé avec ces objets, beaucoup plus destinés aux vitrines de la rue de la Paix qu'à celles du Louvre, au centre de la salle la plus dorée du musée, n'est-il pas une offense aux chefs-d'œuvre rassemblés alentour et que nul ne surveille, sinon de loin.

Nous pouvons à la rigueur, garder le *Régent*, à cause de son passé, et puis, c'est une des attractions du musée qui cause le plus réel plaisir aux visiteurs, — et n'oublions pas que, depuis juillet dernier, ce sont des visiteurs payants. Mais le collier de mademoiselle Dosne, sœur de madame Thiers, ces trois rangs moroses étalés sur le chevalet de velours grenat, qu'on les vende, pour acquérir, dès maintenant, quelques beaux tableaux *modernes*, que l'on paierait fort cher dans vingt-cinq ans... Car, si l'on doit nous acheter encore quelque Andrea del Sarto, Jordaens, Rigaud, Lesueur, Natoire ou Vigée-Lebrun, alors, autant garder le collier ou commander, avec la somme, que sa vente aura procurée, des autos-chenilles ou des canons.

***

Le ballet d'anecdotes. — Mon petit Reynaldo, mettez-vous au piano! — implore la dame.

Il ne se fait pas prier, pour « se mettre au piano », mais lorsqu'il s'y est *mis*, c'est une autre affaire!

On ne peut pas dire qu'il se fasse positivement prier. Non. Pourtant, il n'exécute point ce qu'on attend de lui, c'est-à-dire chanter et jouer...

Mais, il parle, ou, plutôt, il raconte, à tort et à travers, avec un esprit, une mimique, des demi-expressions qui enchantent l'auditoire, soulèvent le rire et font oublier que

c'est parce qu'on lui avait demandé de chanter les *Études latines* qu'il s'est mis devant le clavier, — qu'il n'a même pas regardé.

Cette improvisation, c'est comme un ballet d'anecdotes dans un courant d'air. Il y en a de toutes sortes, de minuscules qui prennent, grâce au narrateur, une importance imprévue, et d'autres, auxquelles la personnalité de ceux qui en furent les héros donne l'apparence de l'immortalité.

Il imite des chanteurs et des chanteuses; il lui vient à l'esprit tant de souvenirs et d'images, qu'il en bredouille un peu, parfois, mais, c'est un charme et, peut-être, une adresse de plus, car c'est comme si le courant d'air agitait les silhouettes.

Nous avons connu de ces funambules de la narration parlée, qui se créent des succès faciles, en répétant de bons mots ou des historiettes dont les personnages sont vivants ou morts depuis peu, mais qui ne possèdent guère d'autre mérite que celui d'une sténographie consciencieuse et d'avoir saisi au vol, aussi peu pittoresquement que possible, les versions que d'autres leur ont transmises.

Mais, pour éblouir dans cet art fait d'apparentes improvisations, où les mots passent comme les boules de métal entre les mains du jongleur, dans l'éclairage implacable d'une projection, il faut toutes sortes de qualités qui ne sont pas accessibles au premier venu, et, d'abord, une intelligence si éveillée, qu'elle soit à la fois celle du peintre qui croque une silhouette et celle du littérateur qui sait composer un fait, de manière que, tout en l'offrant sous des apparences strictement vraisemblables il puisse l'agrémenter de toutes les parures et les bizarreries de sa personnalité.

Reynaldo Hahn est dans ce genre, le voltigeur, l'équilibriste, l'escamoteur, le plus brillant, le plus parfait, le plus divertissant. Il raconte, non seulement ce qu'il a vu et entendu, mais, encore, ce que d'autres avaient entendu et vu et lui ont transmis... Il fait penser à la fois à Sem et à Chamfort, et, s'il se décide enfin à effleurer le clavier de ses mains, s'il chante, il a des inflexions si douces, il sait mettre tant d'art dans l'apparence de n'en mettre aucun, il dessine si artistement avec les notes, des images qu'il s'empresse, par une intonation suivante, de paraître effacer, si adroitement, que cet ouvrage

exquis demeure imprécis comme une toile de Carrière, qui aurait la fraîcheur de coloris d'un Renoir.

Il se prétend enroué, fatigué; il doit faire une conférence demain aux habitués des *Annales*, une de ces causeries qu'il est obligé de recommencer trente-six fois, tant elles plaisent par leur imprévu, leur apparence décousue et leur naturel.

Il est comme une émanation de la musique. Il saisit un air, dont vous fredonnez quelques mesures, et le joue en le roulant dans son gosier, comme le ruisseau joue avec une fleur arrachée et il parle tout en continuant des doigts : « Madame Caron faisait ainsi... Fugère, dans ce passage... Il y avait une chanteuse à l'Opéra-Comique, qui s'appelait madame Deschamps-Jéhin et qui était ainsi... et qui chantait l'air de *Carmen* comme ceci... Hortense Schneider à cette note, faisait ça... »

Et il le fait!... Il s'incline, il se penche à droite, il lève les yeux, il écoute en lui tous ces personnages, plus ou moins effacés déjà, qui revivent, pour nous, fugitivement, — précis, exquis...

Mais, sans transition, voilà que Reynaldo Hahn, qui semble avoir tout à fait oublié sa fatigue, sa conférence de demain, son départ pour Cannes, où il dirigera la Saison d'Opéra, Reynaldo Hahn se met à chanter les *Chansons Grises* déjà anciennes et dont ceux qui ne les auront pas entendues soupirer par lui, ne sauront jamais tout à fait ce qu'elles sont...

ALBERT FLAMENT

SOLEILS ET NÉBULEUSES

Si la mécanique céleste, née avec les prêtres d'Égypte et les pâtres de Chaldée, est la plus ancienne des sciences, en revanche l'étude physique du Ciel ou, comme on dit aujourd'hui, l'*Astrophysique*, remonte tout juste à un siècle; elle est née, en 1817, dans l'échoppe d'un petit opticien munichois. C'est, en effet, à cette date que Frauenhofer, après avoir décomposé la lumière solaire à l'aide d'un spectroscope, eut l'idée d'adapter un prisme à l'objectif d'une lunette astronomique pour analyser le rayonnement stellaire. Ses travaux ouvrirent la voie à ceux de Kirchoff, du Père Secchi, de Janssen, et les étoiles cessèrent d'être envisagées uniquement comme des points géométriques ou des centres de forces pour nous apparaître comme les mondes, vivant d'une vie intense et diverse, dont l'astronome, armé de son scalpel de lumière, fait peu à peu l'anatomie.

A cette œuvre féconde, chaque nation a pris sa part, mais la science américaine a conquis une large avance; elle la doit incontestablement au mérite de ses savants, et beaucoup aussi à la générosité de ses « milliardaires », dont les largesses ont doté les observatoires d'un outillage que le génie lui-même ne saurait remplacer; c'est ainsi qu'à l'observatoire de Harvard College, la grande Université de Boston, l'astronome Pickering, taillant largement dans d'opportunes dotations, a créé, pour l'étude physique du Ciel, une œuvre qui ne peut être comparée, pour son ampleur et son intérêt, qu'à la carte photographique dont la science française a eu l'initia-

tive. A l'observatoire de Harvard pour l'hémisphère Nord, à celui d'Aréquipa pour l'hémisphère Sud, deux magnifiques lunettes spectrographiques fouillent constamment le Ciel en photographiant, d'un seul coup, les spectres de toutes les étoiles situées dans leur champ de vision; vingt années de travail ont permis de faire ainsi le tour complet du Ciel et d'accumuler des documents, luxueusement édités, dont l'étude patiente a fondé le plus solide et le plus étendu de nos connaissances. C'est de cet ensemble de faits que je voudrais présenter un résumé objectif, qui nous permettra, plus tard, de mieux apprécier l'évolution de nos hypothèses cosmogoniques; le problème de l'origine des mondes est peut-être le plus passionnant de tous ceux que l'inquiétude humaine ait soulevés; ce n'est qu'en l'éclairant par des faits qu'on peut tenter, non pas de le résoudre, mais de l'approfondir.

***

Pour débrouiller le chaos stellaire, nous pouvons prendre appui sur deux cas particuliers : l'un, celui des nébuleuses, parce qu'il se présente avec une simplicité relative, l'autre, celui du Soleil, parce que cet astre, qui n'est sans doute qu'une étoile comme beaucoup d'autres, se prête en raison de son rapprochement à une étude plus approfondie.

De l'intérieur du Soleil, nous ne savons exactement rien, sauf peut-être que sa densité moyenne est égale à une fois et demie celle de l'eau; toutefois les présomptions les plus raisonnables nous font considérer sa masse entière comme gazeuse : l'état liquide, et encore plus l'état solide, sont incompatibles avec la haute température dont le rayonnement solaire nous apporte l'attestation, et d'ailleurs, Schuster a établi qu'une masse gazeuse ayant les dimensions du Soleil devrait, par la compression de ses couches superposées, acquérir une densité comparable à celle des liquides.

L'observation, favorisée spécialement par les éclipses totales, nous apprend que le Soleil est formé de couches concentriques, dont la plus brillante, la *photosphère*, forme pour nos yeux la limite extérieure de l'astre et nous le montre comme un globe de feu; de cette photosphère, épaisse de cinq à six mille kilo-

mètres, émane le spectre continu dont l'énergie échauffe et vivifie notre Univers. Par endroits, cette draperie de lumière s'écarte, sous l'action de puissants tourbillons et l'ouverture, qui forme les taches, nous laisse deviner les régions plus profondes de l'*hyposphère* ou *noyau*. Au-dessus de la photosphère, une couche très mince, que les astronomes nomment « couche renversante », produit la plupart des fines raies obscures qui barrent le spectre solaire. Plus haut encore, et sur une épaisseur de quelque cinq mille kilomètres, s'étend la *chromosphère*; c'est de là que nous arrivent, observables surtout pendant les éclipses totales, les raies brillantes de l'hydrogène, de l'hélium, d'un certain nombre de métaux comme le calcium, le baryum, le titane et le fer, avec des caractéristiques spéciales que le physicien hindou Megh Nad Saha vient d'expliquer en montrant qu'elles proviennent des atomes ionisés; et les conditions requises pour cette ionisation nous permettent de prendre une idée des pressions et des températures qui règnent dans la chromosphère. Enfin, au delà de cette couche rayonnante, les éclipses totales nous laissent apercevoir, pareille à l'auréole qui nimbe la tête des saints, une ultime couche de matière, la *couronne*, qui paraît constituée par une atmosphère gazeuse où l'hydrogène prédomine, et qui contient en suspension des poussières solides soutenues dans l'espace par la « pression de radiation » émanée de l'astre.

Telles sont, brièvement rappelées, les apparences; mais elles ne doivent pas nous faire croire que ces couches superposées se tiennent isolées comme le mercure, l'eau et l'huile dans un vase. En réalité, la masse solaire est brassée, depuis ses profondeurs, par des mouvements d'une ampleur formidable, dont les cyclones de notre atmosphère terrestre ne sauraient donner une idée. C'est ainsi que, le 20 octobre 1920, l'astronome Lee, observant le pourtour du disque solaire, en vit jaillir, pendant cinq heures vingt-huit minutes, des jets d'hydrogène et de calcium vaporisé dont la vitesse de projection dépassa, par instants, 150 kilomètres à la seconde, et dont le panache s'éleva jusqu'à 830 000 kilomètres, plus de deux fois la distance de la Terre à la Lune.

De pareilles éruptions sont incessantes; elles nous prouvent que, dans la fournaise solaire, placée toute brûlante au sein

d'un vide glacé, les différences de température provoquent des mouvements convectifs d'une puissance inouïe, qui amènent constamment à la surface les matières sorties de l'abîme central; et chacune des couches concentriques que nous distinguons autour de l'astre n'est que le « lieu géométrique » des points qui sont parvenus au même stade de leur évolution, comme les zones qu'on distingue dans la flamme d'une bougie : au fond, matière purement gazeuse, formée d'éléments vaporisés, dont la température probable est voisine de 10 000°; plus haut, la montée brusque des gaz, et la détente qui l'accompagne, provoquent un abaissement de température de 2 à 3 000°, et une condensation provisoire des éléments les moins volatils : de même, à la sortie d'une chaudière, la vapeur transparente se condense en un brouillard qui s'évanouit lui-même, un peu plus loin, sous forme de vapeur invisible; c'est dans cette couche partiellement condensée de la photosphère que prend naissance le spectre continu qui, de l'infra-rouge à l'ultra-violet, s'étend sur toutes les gammes de radiations visibles et invisibles. Par endroits, la photosphère est déchirée par des mouvements tourbillonnaires venus de l'intérieur, et les gaz ascendants, écartés par la force centrifuge, s'échappent par les focules latérales, tandis que les matières refroidies retombent au centre du tourbillon, en produisant, sur le disque lumineux, les taches sombres où la température paraît voisine de 5 000°. Cependant, à mesure que le mouvement ascendant entraîne les masses gazeuses à travers la chromosphère, leur pression continue à décroître depuis une atmosphère terrestre jusqu'à quelques dix-millièmes d'atmosphère, en même temps que la température s'abaisse de 7 000 à 5 000°, mais il subsiste encore des traces de matière, pendant des centaines de mille kilomètres, dans l'atmosphère ultra-raréfiée de la couronne.

On peut encore envisager le problème solaire sous un autre aspect : parmi les 92 éléments, actuellement reconnus par les chimistes à la surface de notre globe, 36 ont été retrouvés, à coup sûr, dans les couches extérieures du Soleil; une dizaine d'autres y existent probablement, et on a de bonnes raisons d'admettre que, si les autres n'ont pas été identifiés par leurs raies spectrales, c'est qu'ils ne se trouvent pas dans les condi-

tions voulues pour émettre ces radiations. En revanche, un gaz encore non isolé par les chimistes, le *coronium*, paraît exister dans la couronne solaire. Ces résultats, étendus à tout le système solaire par l'étude spectrale des comètes et par l'analyse des météorites, nous conduisent à admettre l'unité de constitution, et par suite l'unité d'origine de tout notre monde planétaire; et l'étude spectroscopique des plus lointaines étoiles étend cette conclusion à tout l'Univers visible. Mais, pour en revenir au Soleil lui-même, il est certain qu'en dépit du violent brassage qui assure à son noyau une homogénéité approximative, les divers éléments se séparent, dans les couches extérieures, en raison de leur volatilité et de leur densité, les plus lourds et les plus fixes s'étendant moins loin que les autres; le soleil de calcium ne se superpose que grossièrement au soleil de fer, et le soleil d'hydrogène déborde sur tous les autres, si bien que certains auteurs nous représentent la photosphère comme une masse gazeuse embrasée, formée en majeure partie d'hydrogène, et dans laquelle flottent de véritables nuages constitués par des vapeurs métalliques condensées.

Du noyau, nous ne savons rien, parce qu'il ne nous envoie aucune radiation visible; pourtant, cette ignorance ne sera peut-être pas éternelle. Le soleil est une étoile variable, parmi beaucoup d'autres, et cette variation d'éclat a une période de onze ans et quatre mois; elle coïncide avec une périodicité égale dans l'abondance et le développement des taches solaires, ce qui nous prouve qu'elle admet une cause profonde, que la science arrivera peut-être à pénétrer, puisqu'elle en saisit les effets.

***

Portons maintenant nos regards vers les confins de notre Univers : à l'œil nu, et mieux encore en nous aidant d'une lunette, nous apercevrons, par une nuit transparente et sans Lune, des flocons laiteux qui se détachent sur le noir du Ciel; ce sont les nébuleuses. Simon Marius qui, en 1612, signalait la première, celle d'Andromède, comparait sa lumière à celle d'une chandelle vue à travers un disque de corne. Aux forts

grossissements d'une lunette ou d'un télescope, certaines de ces nébuleuses, qu'on appelle *résolubles*, se réduisent à une accumulation d'étoiles serrées les unes contre les autres; mais il en est qui se refusent à cette dissociation, et l'analyse spectrale nous les révèle comme formées uniquement par de la matière gazeuse, généralement diffuse, et parfois condensée autour de centres plus lumineux. Le nombre de ces nébuleuses « non résolubles » est extraordinairement élevé : M. Curtis estime à près d'un million celles dont une pose photographique de trois heures permet de fixer l'image avec les puissants appareils de l'observatoire fondé par James Lick, dans les Montagnes Rocheuses, pour l'Université de Californie.

Les formes et les aspects des nébuleuses sont extrêmement variés; le grand Herschell, qui en avait signalé et décrit plusieurs milliers, les répartissait, d'après leur apparence, en huit classes : nébuleuses brillantes, faibles, très faibles — étoiles entourées d'une auréole lumineuse — très larges nébuleuses — amas stellaires condensés et très riches — amas *gentiment* condensés d'étoiles grandes et petites — amas stellaires grossièrement écartés.

Mais une particularité plus frappante, et qui apparaît nettement dans les admirables photographies de l'observatoire Yerkes, est la forme spirale : la plupart des nébuleuses (et d'aucuns disent la totalité) montrent des traînées enroulées, qui affirment que la matière constituante a reçu, dès l'origine, un mouvement tourbillonnaire; tantôt, comme dans la nébuleuse des Chiens de chasse, ou dans celle d'Andromède, l'ensemble présente une forme lenticulaire et les filaments, formant une double spirale, s'enroulent autour d'une condensation centrale brillante; tantôt, comme dans la nébuleuse annulaire de la Lyre, les spires se sont ramassées pour former autour du foyer central un anneau de lumière; d'autres fois, et c'est ce qui se produit pour les grandes nébulosités, comme celle d'Orion, la forme générale est plus vague et le mouvement tourbillonnaire ne se manifeste plus, çà et là, que par des traînées lumineuses.

Du reste, l'optique, avec ses ressources infinies, nous fournit un autre moyen de déceler les tourbillons cosmiques : on sait que le principe de Doppler-Fizeau permet de mesurer, d'après

le déplacement des raies spectrales, la vitesse des astres dans le sens du rayon lumineux qu'ils nous envoient; on trouve, par exemple, pour les différentes régions de la grande Nuée de Magellan, des vitesses « radiales » comprises entre 251 et 309 kilomètres par seconde, dont la différence représente le mouvement relatif des différentes parties de cette vaste nébuleuse; des constatations du même ordre ont été faites, à l'observatoire de Marseille, sur la nébuleuse d'Orion; nous sommes donc assurés que cette matière diffuse n'est pas immobile dans le Ciel; ainsi s'organise peu à peu notre connaissance de ces mondes lointains; il n'y a qu'à feuilleter les luxueuses publications de l'observatoire Lick, qui leur sont spécialement consacrées, pour se rendre compte des progrès accomplis dans cette voie.

Si pâle est la clarté émanée des nébuleuses, qu'il pourrait sembler inutile de l'étaler avec un prisme pour en faire l'analyse; et pourtant, cette opération donne des résultats très nets pour les nébuleuses non résolubles, en raison de la simplicité de leur spectre; toute la lumière se concentre en effet dans un petit nombre de raies, assez lumineuses pour que leur position dans l'échelle des longueurs d'onde puisse être fixée avec précision. L'hydrogène est, naturellement, l'élément fondamental de toutes les nébuleuses, et il s'accompagne souvent d'hélium, mais on y découvre aussi trois raies brillantes, d'origine inconnue, qu'on n'a pu moins faire que d'attribuer à un élément spécial, le *nébulium*; l'étude attentive de ces raies permet même d'accorder à cet élément le poids atomique 3, l'atome d'hydrogène pesant 1 et celui d'hélium 4; ces trois gaz nous apparaissent donc comme les plus légers et les plus simples de tous les éléments chimiques; dans les idées modernes sur l'évolution de la matière, c'est avec eux que les autres corps simples seraient construits par des condensations progressives; et on ne peut que trouver naturelle la présence de ces éléments primordiaux dans les nébuleuses non résolubles, qui semblent être les matrices où s'engendrent les mondes plus compliqués.

Ce point de vue se renforce encore par l'évaluation des températures : c'est un fait d'expérience que les raies spectrales sont d'autant plus fines, que la source gazeuse qui les émet est

elle-même plus froide, et l'interprétation théorique de ce résultat peut se faire, d'une façon très naturelle, en combinant la théorie cinétique avec le principe de Doppler-Fizeau; ainsi les raies du spectre, se dilatant par la chaleur et se rétrécissant par le froid, fonctionnent à la manière d'un véritable thermomètre stellaire, et leur étude permet d'attribuer aux nébuleuses une température voisine de 15 000°; de récentes expériences de laboratoire semblent indiquer qu'à ces températures excessives, les seules formes stables de la matière sont précisément l'hydrogène, l'hélium et peut-être le nébulium. Tous ces résultats s'accordent; cependant, on pourrait s'étonner qu'une vaste nébuleuse, plongée toute nue dans le froid de l'espace, puisse conserver longtemps sa chaleur interne : mais si la nuée cosmique se refroidit lentement, c'est parce qu'elle rayonne peu; ainsi la pauvreté de sa radiation, attestée par le petit nombre de ses raies spectrales, lui permet de « tenir le coup » pendant de nombreux millénaires, et d'ailleurs la transformation progressive de l'hydrogène, de l'hélium et du nébulium en atomes plus massifs doit dégager une énergie compensatrice qui ralentit l'évolution de façon à la rendre insensible pour notre observation.

On dirait, d'ailleurs, que la nature ait voulu corriger cette brièveté de notre vie en nous présentant, épars dans le Ciel, tous les fragments du grand film qu'elle tourne « au ralenti » depuis l'origine des temps : ici, c'est la nébuleuse primitive, sans trace de condensation; ailleurs, une concentration apparaît et nous fait assister à la naissance d'une étoile dans son berceau de nuages; plus loin, le ciel nous montre, dans les *amas d'étoiles*, un des stades les plus étranges de la condensation; c'est un émerveillement pour l'observateur que de pointer une puissante lunette vers ces essaims d'étoiles groupées suivant des formes très régulières au milieu du néant; l'astronome français Messier, qu'on surnommait le « furet du ciel », s'était adonné, il y a un siècle et demi, à cette chasse passionnante, et il nous en a laissé un tableau que ses successeurs n'ont eu qu'à parachever, en utilisant les puissantes ressources de l'astronomie moderne; c'est ainsi que l'amas « Messier 13 », à peine visible à l'œil nu dans la constellation d'Hercule, apparaît en 1920 à l'astronome Ritchey comme formé par

trente mille étoiles serrées dans un espace qui occupe moins d'un demi-degré dans le ciel; et cet amas de mondes, suspendu à 360 siècles de lumière de celui que nous habitons, est formé d'étoiles de diverses couleurs, rouges, bleues, jaunes, si bien que dans la lunette il apparaît comme un splendide bijou formé de perles, de topazes, de rubis et de saphirs; certaines de ces étoiles ont un éclat mille fois plus grand que n'aurait le Soleil à la même distance et, chose inattendue, les étoiles rouges sont les plus lumineuses, ce qui donne à penser que leur volume doit approcher de celui de cent mille soleils.

Lorsqu'on contemple les merveilleuses photographies américaines de ces amas stellaires, on ne peut se défendre de remarquer combien l'infiniment grand ressemble à l'infiniment petit; si on ne connaissait pas leur origine, on croirait y voir un brouillard qui se condense en gouttelettes; et il arrive aussi, dans un cas comme dans l'autre, qu'un objet matériel, traversant par mégarde ce nuage en voie de condensation, y ramasse toute la substance éparse le long de sa trajectoire en laissant, derrière lui, une traînée vide de matière; ainsi, dans un amas de la constellation du Cygne, en pleine Voie lactée, une étoile s'est introduite et sa trajectoire s'est marquée, pour l'éternité, par le sillon obscur qui traverse ce fourmillement de mondes. Du reste, c'est un fait bien connu que les fortes condensations de matière cosmique sont entourées d'un espace noir, que les astronomes américains dénomment familièrement « trou à charbon », comme si toute la matière avait été aspirée alentour. Et par tous ces détails, l'Espace semble nous livrer le secret du Temps.

***

Venons-en maintenant aux étoiles et essayons de résumer nos connaissances sur leur constitution. L'instrument de recherches est toujours le même, un spectroscope conjugué avec une lunette, et les photographies spectrales obtenues par Pickering, ses prédécesseurs et ses émules, constituent une incomparable accumulation de documents. Ils achèveraient de nous convaincre que toutes les étoiles ne sont pas identiques, si la simple observation oculaire ne nous avait

déjà avertis que les étoiles bleues ne rayonnent pas comme les étoiles jaunes ou rouges. Aussi tous les astronomes se sont-ils évertués à classer ces astres en réunissant dans une même catégorie celles qui présentent, non en grandeur, mais en qualité, le même type de rayonnement. Quelques-unes de ces classifications dérivent d'hypothèses cosmogoniques aventurées, comme celle de Sir Norman Lockyer; plus objective, celle de Secchi a été reprise et perfectionnée par les astronomes américains, et principalement par Pickering, en tenant compte des nouveaux faits acquis à la science, particulièrement de la découverte de l'hélium et des spectres complémentaires de l'hydrogène. Mais, si désireux qu'on soit de se tenir dans le domaine des faits, il est difficile de ne pas voir dans les divers types stellaires une même étoile parvenue à des âges différents, les étoiles les plus jeunes étant aussi les plus chaudes.

Dans cet esprit, les astronomes nous présentent d'abord une centaine d'étoiles, dont un petit nombre visibles à l'œil nu, qui se trouvent, aux confins du Ciel, dans la Voie lactée et les Nuées de Magellan; signalés d'abord par Wolf et Rayet, ces astres paraissent avoir une constitution qui les apparente de près aux nébuleuses planétaires; le développement de leur spectre continu, surtout du côté de l'ultra-violet, permet d'attribuer à leur photosphère une température très élevée, qui atteint peut-être 10 à 12 000° ; les raies brillantes et obscures qui se détachent sur le fond spectral indiquent une chromosphère chaude, riche en hélium et en hydrogène.

Plus avancées dans leur évolution paraissent être les *étoiles, blanches ou bleues* dont Secchi avait fait sa première classe; ce sont les plus nombreuses du Ciel, et les plus brillantes : à leur groupe appartiennent Véga, Sirius, Altaïr, la constellation d'Orion, les Pléiades; ce sont par excellence les étoiles à hélium, et ce gaz y affirme sa présence par une quarantaine de raies fortement marquées; l'hydrogène, également, y abonde, mais en revanche, les métaux ne manifestent leur existence que par des raies rares et peu marquées, et tout ceci laisse supposer l'existence, autour de ces astres, d'une atmosphère gazeuse très étendue et de composition simple.

Un peu moins chaudes, c'est-à-dire probablement plus âgées, sont les *étoiles jaunes* de Secchi, dont notre Soleil est,

au point de vue humain, le type caractéristique, et qui comprend encore Arcturus, Capella, la Polaire : d'après leur spectre formé d'un fond continu sur lequel viennent se projeter de nombreuses raies fines et sombres, nous pouvons estimer que ces astres sont parvenus au même stade de leur évolution que notre Soleil, c'est-à-dire que la température de leur photosphère est voisine de 7 000°; l'abondance des raies métalliques semble suggérer que les proto-éléments de la nébuleuse primitive commencent à s'y agréger en éléments plus massifs.

Les *étoiles orangées*, telles Antarés et Bételgeuse, sont assurément plus froides que les précédentes, au moins dans leur zone périphérique, car sur le fond lumineux de leur spectre se détachent, outre les raies fines, de larges cannelures sombres; or, si les premières caractérisent des corps simples, les secondes sont, en général, produites par des corps composés; nous sommes donc portés à admettre que la température extérieure de ces astres s'est suffisamment abaissée pour que des nuages d'oxyde de manganèse, ou d'oxyde de titane, puissent y flotter dans une atmosphère d'hydrogène, d'azote et d'hélinm. En dernier lieu, dans l'ordre des températures décroissantes, apparaissent les étoiles *rouges rubis*, dont la plupart ne sont visibles qu'à la lunette. On n'y trouve plus d'hydrogène, ni d'hélium; en revanche, leur spectre est zébré par des cannelures très caractéristiques, qu'on retrouve dans la lumière des comètes, et que tout le monde est d'accord pour attribuer aux carbures d'hydrogène. Ainsi, et pour la première fois, ce type stellaire nous présente le carbone, l'élément vital par excellence, et il nous le montre engagé dans ces combinaisons auxquelles appartiennent les pétroles, combinaisons qu'on trouve d'ailleurs dans beaucoup de météorites; il est donc possible que, dans le stade « pré-géologique », qui précède l'apparition de la vie, le charbon existe sous cette forme d'hydrocarbures dans l'atmosphère déjà très refroidie, et si cette propriété s'appliquait à notre Terre, il faut avouer qu'elle jetterait un peu de lumière sur le problème, si controversé, de l'origine des pétroles.

C'est sans doute moins à cause de leur éloignement qu'en

raison de leur faible température, que les 250 étoiles de ce groupe nous semblent si peu lumineuses. Et il est vraisemblable que, plus froids encore, d'autres astres échappent à notre vue. Pour les repérer dans le Ciel, il ne faudrait qu'une chose : une plaque photographique sensible à l'infra-rouge; le jour où sera réalisée cette découverte, que rien ne fait croire chimérique, l'astronomie de l'invisible fera un bond en avant; pour l'instant, elle marche à tâtons, et ce n'est que par hasard que ces astres obscurs peuvent être décelés grâce aux perturbations qu'ils causent à des compagnons lumineux; ainsi ont été découverts le satellite qui masque périodiquement le disque d'Algol et les compagnons invisibles de Sirius et de Procyon. Mais combien de ces astres refroidis doivent passer inaperçus!

***

Ainsi, parce que les étoiles rayonnent, elles se transforment et vieillissent; il arrive parfois que cette évolution nous échappe, en raison de sa lenteur; mais par instants, elle se précipite et devient sensible dans le faible temps dont notre science dispose. De ces paroxysmes cosmiques, le plus impressionnant, sans doute, est la naissance des étoiles nouvelles. Depuis Hipparque, plusieurs observateurs attentifs du Ciel ont été les témoins de ces soudaines apparitions, dont Tycho Brahé nous a laissé une si impressionnante description, à propos de la célèbre *Pèlerine* de 1572. Depuis ce temps, les astronomes ont signalé une trentaine de *novæ*; Miss Fleming, à elle seule, en a découvert une douzaine en comparant des clichés photographiques du Ciel, obtenus à quelques années d'intervalle, ce qui prouve que ces changements brusques d'éclat ne sont pas extrêmement rares; en tous cas, il a été donné à nos contemporains d'en contempler un d'exceptionnelle beauté : c'est le 8 juin 1918, à l'époque ou les yeux se dirigeaient anxieusement vers la ligne du front, qu'une splendide étoile nouvelle fut aperçue, en plein Ciel, dans la belle constellation de l'Aigle qui endiamante la Voie lactée; et Camille Flammarion, qui l'observait le 9 à Cherbourg, traduisait ainsi son émerveillement : « Elle était là, l'étoile

étincelante, projetant des feux de phare électrique stellaire, faisant pâlir par son éclat la blanche Véga, l'étoile la plus lumineuse de notre ciel d'été, et Arcturus le soleil d'or, et Régulus le cœur du Lion et l'épi de la constellation zodiacale de la Vierge et Antarès, le fameux soleil du Scorpion et Altaïr, l'astre bleuté de l'Aigle. En cette soirée dominicale, les regards même les plus indifférents ont dû être frappés par la splendeur de cette étoile si blanche, si scintillante, presque aussi éclatante que Vénus la belle. » Mais le Ciel ne devait pas garder intact ce bijou merveilleux; comme toutes les novæ, celle de l'Aigle vit son éclat diminuer rapidement; au bout de huit jours, elle n'était déjà plus qu'une modeste étoile de deuxième grandeur; et maintenant, c'est au télescope qu'il faut aller la chercher dans l'espace.

Ces apparitions soulèvent un des plus importants problèmes de la cosmogonie, mais avant de laisser courir la folle du logis, il faut étudier les faits; or le fait capital, c'est que toutes ces novæ évoluent de la même façon, ce qui prouve qu'elles constituent un procédé régulier de rajeunissement de l'Univers. Dans les premiers temps de l'apparition, l'étoile projette un spectre lumineux continu, sur lequel se détachent un grand nombre de raies, dont un bord est brillant et l'autre obscur : cette dualité nous montre que l'état de la nova est très différent de celui que nous avons reconnu dans le Soleil, où les couches gazeuses s'enveloppent et se recouvrent à la manière des écailles d'un oignon; l'atmosphère extérieure de l'astre comprend à la fois des parties surchauffées et des parties froides, indice d'un déséquilibre profond; en même temps, le déplacement des raies par rapport à leurs positions normales nous apprend, en application de l'effet Doppler-Fizeau, que les masses gazeuses sont animées de mouvements prodigieusement rapides : pour l'hydrogène, par exemple, les vitesses atteignent fréquemment 700 kilomètres par seconde. Mais cet aspect se transforme rapidement et, pour ainsi dire, par secousses successives; les lignes métalliques ainsi que le spectre continu, diminuent d'intensité, pendant que les raies de l'hydrogène et celles qui caractérisent les nébuleuses, restent très nettes; enfin, quand l'astre, presque éteint, semble avoir pris son état d'équilibre, son spectre

est devenu semblable à celui des étoiles nébuleuses. Tels sont, dans leur squelette, les stades constants de ces apparitions stellaires.

Mais il y a bien d'autres alternatives pour les astres, que la fixité absolue ou le cataclysme brutal; des milliers d'étoiles subissent, dans leur coloration ou dans leur éclat, des changements appréciables; les répertoires astronomiques voient s'aligner plusieurs milliers de ces étoiles variables; ce nombre s'étend chaque jour, surtout depuis que l'emploi des méthodes photographiques a facilité les recherches et les a rendues plus précises, et il est probable qu'aucun astre du Ciel n'est rigoureusement fixe, pas plus dans son rayonnement que dans sa position.

Parmi ces variations, les unes sont périodiques tandis que les autres échappent à toute loi connue. Pour les premières, on peut trouver une explication simple et plausible en les attribuant à des occultations périodiques, produites, soit par des compagnons obscurs, soit, comme le propose Lockyer, par des essaims de météorites; peut-être même, dans nombre de cas, est-ce à l'intérieur de l'astre lui même qu'il faut chercher la cause de ces périodicités; le Soleil, nous l'avons constaté, est une étoile variable dont la période est voisine de onze ans, et ses variations d'éclat ont sûrement une cause interne.

Plus mystérieuse, et peut-être plus suggestive, est la classe d'étoiles variables dont la période est inconnue, soit parce qu'elle dépasse la durée de nos observations, soit parce qu'effectivement l'existence de ces astres n'est qu'une suite de cataclysmes : Éta du Navire était, en 1677, de quatrième grandeur, de deuxième en 1751, de quatrième encore en 1811, de première en 1827; en 1837, son éclat subit une soudaine poussée, dont John Herschell fut le témoin étonné : « le 26 décembre, étant occupé à la revision de mes mesures photométriques sur les étoiles du Navire, je fus très surpris à la vue d'un nouveau candidat à distinction parmi les étoiles de première grandeur dans cette partie du Ciel qui m'est si familière, bien certain d'ailleurs de n'y avoir pas vu auparavant d'objet aussi brillant. De fait, l'éclat de l'astre avait triplé en quelques jours, dépassant ceux de Procyon, d'Aldé-

baran et de Bételgeuse. » Il croissait encore pendant deux semaines, mais ce paroxysme s'éteignit, par secousses; puis l'étoile resta presque stationnaire, pendant dix années consécutives, au voisinage de la première grandeur; à partir de 1856, elle s'éteignit peu à peu; elle n'était plus que de huitième grandeur en 1886, mais depuis cette époque, nous assistons à une lente renaissance, qui nous fait prévoir de nouveaux avatars.

Cette aventure céleste, prise entre cent autres, nous montre que l'astronomie ne tient pas tout entière dans les lois auxquelles l'infini du temps et de l'espace prête une double majesté; elle a ses faits divers, et le rôle de l'observation scientifique consiste à faire passer peu à peu l'imprévu dans le domaine du prévu. Ainsi, on ne peut s'empêcher de constater qu'entre les étoiles périodiques et celles qui sont simplement variables, il existe une certain nombre d'astres dont les fluctuations lumineuses se produisent à des intervalles de plus en plus éloignés, en même temps qu'avec une intensité de plus en plus marquée, et cette constatation nous suggère que les apparitions de novæ ne sont que des paroxysmes d'étoiles variables dont la période s'est accrue au delà des temps mesurables : « Il semble, dit à ce propos l'astronome Ch. André, que la cause intérieure, d'ailleurs inconnue, qui produit ces variations d'éclat, commence par des actions relativement faibles, mais fréquentes, et qu'à mesure que l'étoile avance en âge, cette sorte d'agitation devient de moins en moins fréquente, chacune de ses secousses devenant de plus en plus forte, de sorte que les étoiles que nous appelons *nouvelles* seraient, en réalité, les plus *anciennes.* »

Ainsi les documents ne manquent point, et chaque jour, on peut le dire, nous apporte des nouvelles de ce monde céleste qu'on croyait jadis immuable et, par conséquent, éternel; chaque jour aussi soulève plus de points d'interrogation qu'il n'apporte de réponses; mais cela est dans la nature du progrès scientifique qui n'élève ses assises qu'en élargissant ses points de vue. Actuellement, deux idées principales se dégagent des investigations astrophysiques : le diversité dans les apparences, et l'unité dans l'évolution.

Le monde stellaire nous présente une variété presque infinie de formes, d'états et de mouvements; mais, dans une forêt aussi, du chêne au lichen, les essences les plus diverses coexistent, ce qui n'empêche pas la botanique de les classer, la géographie botanique de préciser les règles qui président à leur habitat, la physiologie végétale de nous faire connaître les lois qui régissent la vie de toutes les espèces. De même, le spectacle du firmament nous impose cette conviction qu'il existe des types stellaires, des espèces d'astres bien définies; leur classification, fondée d'abord sur l'aspect superficiel, se perfectionne chaque jour par la connaissance de caractères plus essentiels. De cette étude se dégage, peu à peu, le sentiment d'une unité plus profonde, qui rattache toutes les espèces entre elles, et établit, de l'une à l'autre, une espèce de darwinisme cosmologique. « Si on pouvait, dit M. Ch. André, connaître l'état de toutes les étoiles du ciel à un moment donné, on aurait, par leur synthèse, l'histoire complète de l'une d'entre elles depuis son commencement jusqu'au terme de son évolution. » Ceci est une proposition qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre, car la Nature est toujours plus compliquée que nos hypothèses; mais, appliquée avec discernement, elle oriente nos tentatives de synthèse; et la pâle clarté qui tombe de l'Espace est encore notre meilleur guide à travers la nuit du Temps.

L. HOULLEVIGUE

L'OCCUPATION DE LA RUHR

La politique des réparations, inaugurée dès le lendemain de la Conférence de Paris, a eu pour conséquence immédiate l'occupation de la Ruhr par les troupes franco-belges. Cette occupation a eu d'autre part comme effet soudain la résistance ouverte du gouvernement allemand. Depuis quinze jours une situation nouvelle et nette se trouve établie : nous sommes en lutte avec l'Allemagne. Nous écrivions dans la dernière chronique, en parlant des suites de la Conférence de Paris, que nous entrions dans une période probablement difficile et qu'il fallait nous préparer à avoir de la patience. Ce qui était alors supposition est devenue rapidement certitude. La lutte engagée pourra être longue, parce que les dirigeants de l'Allemagne jouent à la fois leur fortune et leur puissance. Mais elle devra être menée jusqu'au bout parce que, sous peine d'une diminution de notre pays, il faut de toute nécessité faire prévaloir nos solutions réfléchies et nos volontés équitables.

Pourquoi le Reich a-t-il décidé de résister à l'action des Alliés et de se révolter contre le traité de paix? Il avait encore le choix, après la Conférence de Paris, entre deux politiques : l'une consistait à entrer en conversation avec nous et à régler enfin le problème des réparations; l'autre consistait à risquer une partie suprême contre le traité de Versailles. Nous pouvions, au moins par méthode, laisser à la première de ces politiques toutes facilités de se manifester.

C'est ce que nous avons fait. Lorsque le gouvernement français, d'accord avec nos Alliés belges et italiens, a résolu de marquer par un acte qu'il entendait faire exécuter le traité, il avait pour lui l'esprit et la lettre des conventions solennellement signées à Versailles. Il ne se décidait à l'action qu'après une longue période d'attente, de transactions et de concessions. Et au moment d'agir, il montrait encore sa modération en ne prévoyant d'abord que l'occupation d'Essen. Cet acte était la suite logique des décisions de la Commission des Réparations qui venait de constater coup sur coup deux manquements volontaires de l'Allemagne. La situation était donc, au premier jour, parfaitement claire. Nous agissions en vertu du traité et des résolutions de la Commission. Nous manifestions notre volonté d'obtenir ce qui nous est dû et ce qui nous a été promis; nous laissions ainsi à l'Allemagne la possibilité de parler, si elle en avait eu l'intention.

Dès que nous sommes entrés à Essen, il a été manifeste que les affaires prenaient une tout autre tournure. Le gouvernement allemand proclamait son désir de résistance. Il pensait étonner et gêner les Alliés. En réalité il aurait fallu bien peu connaître l'Allemagne pour n'avoir prévu minutieusement les conséquences de son mauvais vouloir. Notre action a immédiatement changé selon les exigences de la situation. Au lieu d'occuper seulement Essen, région surtout métallurgique, nous avons occupé rapidement toute la région charbonnière; nous avons poussé en avant sur une distance de cinquante kilomètres; nous avons entouré tout le bassin de la Ruhr. Venues d'abord pour protéger la mission technique et faciliter son travail, les troupes franco-belges ont dû ainsi s'installer dans la région des charbonnages tout entière. Ce n'est pas tout. Le gouvernement allemand a tenté de provoquer une grève générale; il a prétendu empêcher la livraison du charbon, les transports, le contrôle des mines fiscales, la marche régulière des banques et des services. Il nous a fallu montrer de l'énergie, détromper la population inquiète d'une mensongère propagande, arrêter les chefs de la résistance, donner tout de suite l'impression que nous étions venus pour exécuter un programme d'entente générale et que rien ne nous

empêcherait d'accomplir notre tâche. Mais ce n'est pas fini. Il est d'une prudence élémentaire de compter avec toutes les manœuvres de M. Cuno et de ses complices, de s'attendre à des difficultés et à des complications, et de tout prévoir.

Dans l'entreprise des dirigeants de l'Allemagne, il y a en effet une vaste combinaison. Ils espèrent avant tout que les difficultés nous feront hésiter ou nous décourageront. L'exploitation de la Ruhr représente en effet un travail considérable. Il y a dans le bassin tout entier un demi-million d'ouvriers, cinq mille ingénieurs; il y a un système ferroviaire considérable. Les dirigeants de l'Allemagne ont calculé que si le personnel ne travaillait pas, si les chemin de fer ne circulaient pas, si les banques ne payaient pas, il en résulterait un désordre immense, et peut-être des troubles. C'est d'ailleurs un singulier raisonnement. A supposer que nous n'exploitions pas la Ruhr durant notre occupation et qu'il n'en sorte plus de charbon, il en pourrait résulter quelque gêne pourplusieurs pays, mais le pays qui souffrirait le plus, qui serait rapidement paralysé, ce serait l'Allemagne. Il est très possible que le gouvernement allemand ne recule pas même devant ces effets de son attitude. Le groupe de potentats qui est maître de l'Allemagne se soucie de protéger ses richesses et sa puissance : il ne se soucie pas de la masse. Ni la famine, ni les troubles ne seraient peut-être pour l'émouvoir. On peut même imaginer que le Reich escompte les conflits qui pourraient se produire, et que dans ce combat désespéré, M. Cuno et ses partisans lutteront jusqu'à ce qu'un mouvement populaire ou une révolution les mette à bas. Au fond des projets faits par les dirigeants du Reich, il y a ce vieil esprit de violence qu'Henri Heine dénonçait chez ses compatriotes et contre lequel il adjurait les Français d'être toujours en garde. Le Cabinet de Berlin mène le peuple allemand à la misère et à l'anarchie. Il rejette la responsabilité sur les Alliés et incrimine l'occupation de la Ruhr. En réalité il y a longtemps que la folle tactique des dirigeants qui a enrichi les magnats conduit fatalement l'Allemagne à la faillite et aux convulsions politiques. La résistance actuelle achève et précipite une œuvre commencée depuis de nombreux mois.

C'est là, si l'on veut, l'aspect psychologique de la politique

des dirigeants. Mais à l'appui de cette politique, il y a un plan, où l'imagination et même les conceptions catastrophiques ont leur part. Le Cabinet de Berlin n'apprécie pas exactement les forces en présence. Il a cru que l'abstention de l'Angleterre lui permettait tout, et c'est sans doute la preuve que si l'Angleterre avait été présente, comme nous le souhaitions, le Reich aurait cédé tout de suite. Il a compté en tous cas sur la force de l'opinion dans le monde et il voudrait bien avoir des prétextes à l'ameuter contre nous. Or ce n'est pas du tout ce qui se produit. Les puissances suivent les événements avec une parfaite correction. Le représentant de la Grande-Bretagne à la Commission interalliée de la rive gauche du Rhin a manifesté les dispositions les plus courtoises et même les plus amicales. Le public britannique, en partie du moins, reconnaît que l'action de la France est légitime. Dans le *Sunday Pictorial*, lord Rothermere, frère de lord Northcliffe a publié un retentissant article, où il rend un magnifique hommage à notre pays. Il a fait plus; il a été droit à la question et résumé ses idées dans cette formule qui n'a pu manquer de frapper tous ceux qui ont pris part à la guerre et qui se souviennent encore de l'entreprise germanique pour l'hégémonie du monde. « L'Allemagne est aujourd'hui entre les mains non pas de son gouvernement à demi fictif, mais de ses magnats industriels, derrière lesquels des chefs militaires se tiennent aux aguets, prêts à frapper de nouveau quand les forces leur seront revenues. » Ce n'est pas évidemment de telles paroles que le Reich attendait. A défaut de l'opinion britannique et de l'opinion américaine, il compte sur l'agitation de l'Europe. Ce qui s'est passé à Memel où les Lithuaniens ont attaqué la garnison française est caractéristique. Les nouvelles de Hongrie et de Russie montrent que l'Allemagne entretient de ce côté-là aussi quelques espoirs. Et elle en garde toujours dans les forces révolutionnaires et communistes. En ce qui le concerne, le gouvernement français n'a pas hésité à donner un avertissement salutaire et à prouver par quelques mesures énergiques qu'il n'entendait pas laisser l'intérêt national compromis par les agitations d'une poignée de communistes internationaux, qui ne représentent d'ailleurs aucune force dans notre pays.

Résistance passive d'abord, guerre administrative ensuite, surexcitation des éléments nationalistes enfin et au besoin déchaînement des éléments révolutionnaires partout où il s'en trouve, rien ne manque à la combinaison allemande.

C'est que la tentative faite par l'Allemagne aujourd'hui représente la bataille suprême contre le traité de Versailles. En 1914, l'Empire allemand a voulu dominer le monde et il a perdu en 1918 une partie décisive. De 1918 à 1923, l'Allemagne n'a cherché qu'à échapper aux conséquences de la défaite et à préparer l'avenir. Elle a commencé par nier qu'elle avait été battue; elle a tâché, par une propagande scandaleuse, de nier ses responsabilités dans la guerre et de jeter le doute sur les vérités historiques les mieux établies; elle a travaillé pour esquiver les contrôles imposés par les Alliés, elle s'est efforcée de fabriquer et de cacher des armes; elle a procédé à une organisation militaire secrète; elle a entretenu les restes de l'esprit pangermaniste, et toléré, quand elle ne les a pas encouragées, les manifestations militaires; enfin et surtout elle s'est dérobée sans cesse aux réparations. Incapacité, disait-elle. Mauvaise volonté, disions-nous. En résistant ouvertement et en renonçant même aux apparences qu'elle gardait, l'Allemagne non seulement légitime notre action, mais justifie tout ce que nous soutenions. La longue manœuvre des moratoires a aujourd'hui des conclusions claires. Par un calcul hardi et sans scrupule, de puissants dirigeants ont ruiné l'État et se sont enrichis. Les industries allemandes travaillant pour l'exportation ont acquis, grâce à la baisse vertigineuse du mark, des débouchés nombreux, et le Reich a réalisé d'autre part une opération fructueuse, en écoulant à l'étranger des masses considérables de papier-monnaie, et toujours dans de bonnes conditions, puisqu'il ne lui coûtait que la peine de les fabriquer. Par ses exportations et par l'escroquerie au mark, l'Allemagne ou du moins les dirigeants allemands se sont enrichis, après la défaite, dans la paix. Ce sont tous ces résultats que le Cabinet de Berlin veut aujourd'hui maintenir et consolider par sa résistance. Les potentats qui ont fait des fortunes énormes et qui possèdent des devises étrangères tandis que l'État allemand sombre dans une banqueroute frauduleuse n'entendent pas

perdre ces avantages. L'heure est venue pour eux de risquer le tout pour le tout, de se refuser aux réparations, de frapper d'une nullité définitive le traité de paix et de rendre la politique des Alliés inopérante, au prix d'un trouble général, d'une révolution et, s'ils le pouvaient, d'une guerre.

Le problème étant ainsi posé, le devoir des Alliés est net. C'est l'ordre nouveau établi par la victoire qui est menacé; ce sont les résultats de la victoire qu'il s'agit de sauvegarder. L'Allemagne a besoin qu'on lui rende le sentiment de sa défaite. Au moment de l'armistice, des circonstances nombreuses, et explicables, ont amené les Alliés à agir comme ils l'ont fait alors. Les troupes allemandes sont rentrées dans leur pays avec leurs armes; le territoire allemand n'a pas été occupé; une révolution menaçait, et peut-être exagérions-nous l'importance qu'elle aurait eue. Les conditions de l'armistice et de la paix auraient pu inspirer à l'Allemagne l'idée de s'acquitter, de se relever et de reprendre sa place parmi les nations. Il n'en a pas été ainsi. L'Allemagne n'a rien voulu retenir des leçons de la guerre. Il s'agit donc, puisqu'elle se redresse et qu'elle s'oppose délibérément à nos justes volontés, de la rappeler à la réalité, et de lui imposer le sentiment de sa situation. A ce titre, la présence des troupes franco-belges dans le bassin de la Ruhr ne sera pas inutile. Il n'y a pas en effet seulement une question économique et financière en jeu; il y a une question politique. Les difficultés du moment nous empêcheront peut-être de recevoir du charbon pendant quelque temps et retarderont les paiements d'ailleurs toujours différés. Si l'on va au fond des choses, on s'aperçoit que ces inconvénients réels sont de peu d'importance en comparaison de l'avantage politique qu'il s'agit d'assurer. Les Alliés ont avant tout pour devoir de rappeler à l'Allemagne qu'elle est toujours dans la situation où elle se trouvait le 11 novembre 1918; elle est une nation qui a voulu troubler le monde, qui a été battue, qui est obligée de réparer, et qui est tenue de respecter l'ordre nouveau établi par le traité de paix. La France en intervenant ne travaille pas seulement pour elle; elle travaille pour tous ceux qui ont combattu avec elle, pour tous ceux qui ont eu le même souci du droit, pour tous ceux qui ont la même conception du monde issu de la guerre, pour tous

ceux qui ont la même préoccupation de l'avenir de la paix.

Telle est le but à atteindre. Quelle sera notre méthode et notre action?

Il faut bien le dire : l'occupation de la Ruhr n'est qu'un moyen. On en pouvait concevoir d'autres. La période qui s'est écoulée entre le traité de paix 1919 et l'état de paiement 1921, puis entre l'état de paiement 1921 et la Conférence de Paris 1923 a été une longue recherche, faite d'accord avec nos Alliés. Nous ne devons pas regretter le temps perdu, s'il a été à la fois la preuve de notre modération et la preuve de la mauvaise volonté allemande. Quoi qu'il en soit, si nous avons été amenés à l'occupation de la Ruhr, nous pouvons dire que c'est à la dernière extrémité et parce que toutes nos tentatives avaient échoué. L'occupation de la Ruhr, était en droit, une manière de récupérer du charbon qui ne nous était pas livré, et à propos duquel la Commission des Réparations constatait le manquement. Elle constituait aussi un gage possible pour le jour prochain où expirera le moratorium accordé à l'Allemagne. En tous cas, elle avait un objet limité. Elle n'était que l'acte d'un créancier à l'égard d'un débiteur. Or il se trouve que l'occupation de la Ruhr a entraîné des conséquences qui vont beaucoup plus loin. L'Allemagne par sa réplique a fait du différend entre débiteur et créancier un conflit politique. L'occupation de la Ruhr est donc surtout un moyen de pression sur le Reich, une contrainte. Tout en continuant notre action, nous devons songer aux résultats que nous en attendons. Et ce n'est pas dans la Ruhr que se trouve la solution du problème : c'est en Rhénanie et c'est dans un règlement économique et financier.

Nous occupons la Rhénanie en vertu du traité et pour quinze ans; mais nous l'occupons sans l'administrer. Il en résulte que ce pays qui a son caractère propre, et qui est un des plus riches de l'Allemagne demeure sous la gouverne de la Prusse et travaille pour elle. C'est cette situation qui doit être modifiée dans l'intérêt de la Rhénanie comme dans le nôtre. Le gouvernement français a déjà pris quelques mesures, comme les saisies de douanes, mais ce n'est là qu'un commencement. En réalité il convient d'organiser l'administration de la Rhé-

nanie, de congédier les fonctionnaires prussiens et de les remplacer par des fonctionnaires rhénans, de s'occuper des impôts, des services publics, d'établir un cordon douanier. Ce n'est pas une œuvre aussi simple qu'une rapide énumération le laisse croire, c'est même une œuvre délicate, qui réclamerait d'être accomplie par une direction unique et particulièrement compétente, par un haut commissaire connaissant déjà les conditions politiques, et économiques de la région. Mais c'est une œuvre indispensable. Elle peut être entreprise dès maintenant, et, puisque le Reich ne veut pas nous connaître, nous saurons nous passer de lui. Nous sommes sur place; c'est là qu'il faut agir d'accord avec nos Alliés; c'est là qu'il faut trouver la réponse non seulement au problème des réparations, mais au problème essentiel de notre sécurité. Puisque c'est la paix établie en 1919 que l'Allemagne menace, répondons en fondant la paix stable qui manque au monde depuis trois ans et que le monde attend de notre initiative.

Cette paix ne sera complète que si on procède à un règlement général des réparations, tel que celui qui est proposé par le gouvernement français. C'est en effet le 31 janvier que la Commission des Réparations doit se prononcer sur la demande de moratorium formée par l'Allemagne. On se rappelle que le Reich demande un délai de plusieurs années. La Commission des Réparations doit statuer. Le gouvernement français propose un programme, d'après lequel un moratorium de deux ans serait accordé, mais pendant cette période l'Allemagne devrait faire un emprunt, payer des réparations en espèces et en nature, verser au Comité de garanties le produit de gages, impôt sur le charbon, contrôle des licences d'exportation, etc., et procéder à des réformes financières et budgétaires. C'est la Commission des Réparations qui, aux termes du traité, a la charge de faire connaître la décision des Alliés et par conséquent de s'entretenir avec le Reich. On jugera, à ce moment, si l'Allemagne se soumet à un règlement où si elle s'obstine et cherche un conflit avec tous ses risques.

Les événements en tous cas conseillent à l'opinion française de demeurer calme et unie. L'occupation de la Ruhr

était un légitime sujet de controverse avant d'être accomplie; elle a été étudiée et discutée par des hommes qui avaient tous le souci du bien public; elle soulevait des objections qui ont été exposées ici même. Le gouvernement, après avoir tout pesé, et en sachant sa responsabilité, a décidé l'occupation : il n'y a plus qu'un vœu en France, c'est qu'elle réussisse, et il n'y a plus qu'un parti, qui soutient le gouvernement. A la séance où M. Poincaré a exposé la situation, il a eu pour lui toute la Chambre, moins les révolutionnaires, et quelques douzaines de radicaux, qui ont cru devoir saisir cette occasion de se séparer de leurs collègues. Tout le reste du Parlement, quelles que fussent les opinions individuelles a manifesté sa volonté d'aider le gouvernement, dans un moment particulièrement difficile, de lui donner toute l'autorité et toute la force dont il a besoin. Ceux qui l'ont abandonné à cette heure décisive ne pourront s'étonner dans la suite de la tournure que prendra la politique : il est impossible que les questions extérieures, quand elles ont cette importance, ne soient pas facilitées et soutenues par la politique intérieure qui y correspond. Les semaines qui vont venir compteront parmi les plus importantes de l'histoire non seulement des réparations, mais de l'histoire même de la paix. Toutes les pensées et toutes les activités de notre pays doivent être tendues vers le même objet : briser la volonté de l'adversaire. Quand le résultat sera obtenu, la France qui n'est ni impérialiste, ni égoïste, mais qui veut vivre, fera prévaloir les solutions les plus politiques, et les plus équitables.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Il est peu de romans aussi passionnants que la vie de Chateaubriand. Le plus curieux est que les vaux de nos critiques permettent, d'année en année, d'y ajouter quelque nouvel épisode amoureux. out porte à croire qu'on est encore loin d'en avoir fini avec les « inconnues de Chateaubriand ». **Maurice Levaillant**, qui vient d'écrire la vie de René de 1814 à 1826 (**Splendeurs et misères M. de Chateaubriand**) n'a pas failli à la règle et a donné d'amusantes précisions sur le rôle ne certaine madame Bail, dont le mari, officier de l'Empire, avait publié, en mai 1815, une bro-re fort ardente contre Chateaubriand et les Bourbons. Louis XVIII revenu, Bail fut destitué. emme vint supplier René de plaider la cause de celui qui l'avait invectivé. Chateaubriand, magna-e, s'exécuta. Le mari eut une pension de retraite..., et l'épouse toutes les faveurs de l'auteur du *ie du Christianisme*. Nous devons cette petite révélation à une bien curieuse série de lettres, jusqu'ici dite, que M. Levaillant a mise à jour. Elles sont adressées par le champion de la monarchie au deste héros qui avait assumé la tâche de gérer ses affaires. C'était un M. Le Moine, qui avait secrétaire de M. de Montmorin, puis homme de confiance de sa fille, Pauline de Beaumont. te correspondance a permis à M. Levaillant de nous donner un récit particulièrement vivant de période politique de la vie de Chateaubriand, marquée par la campagne électorale d'Orléans, ambassades de Berlin, de Londres et de Rome, le Congrès de Vérone. Presque tous ces vages font passer René par les mêmes phases de sentiments : enthousiasme du départ, regret tre éloigné de ses chères amies de Paris; re-enthousiasme en constatant qu'il n'est point de pays l'on ne trouve à aimer. Les efforts de Chateaubriand pour empêcher sa femme de venir le rejoindre Londres sont fort comiques. Pauvre madame de Chateaubriand, ses lettres à Le Moine nous la ontrent désespérée et résignée à la fois : « M. de Chateaubriand dîne, ce soir, chez une de ses nantes », écrit-elle un jour. Elle devait à peine, la malheureuse, pouvoir suivre son mari dans ses gues, ses hésitations, ses fuites et ses retours... Tel qu'il fut, égoïste, insupportable et charmant, il nous apparaît dans la vivante et spirituelle étude de M. Levaillant.

M. **Johannès Gros** vient de consacrer un volume à **Alexandre Dumas et Marie Duplessis**. Il fait revivre cette « biche « célèbre qui inspira *la Dame aux Camélias*. La documentation de M. Gros t des plus serrées et aucune recherche n'a été épargnée, tant pour établir une liste à peu près exacte es amants de Marie Duplessis que pour donner un catalogue détaillé des divers meubles et objets, ui ornaient son appartement. Mais tout cela ne nous éclaire pas beaucoup sur les rapports de Dumas t de Marie. On en sait au fond bien peu de choses. Il semble qu'il l'aima et qu'elle le lui rendit. Atta-hement très passager et peut-être pas très sérieux. Si Dumas lui-même en conserva toujours un her souvenir, n'est-ce pas parce que la Marguerite Gautier qu'il avait créée avait fini par communi-uer retrospectivement ses délicatesses à la Marie Duplessis qu'il avait un instant aimée? Marie tait belle, là-dessus tous les témoignages concordent; comme beaucoup de courtisanes à la mode, lle eut toujours un idéal de grisette; elle n'était pas trop bête et avait quelque lecture... Pourtant l semble bien que le plus grand service qu'on pourrait rendre à la mémoire de cette aimable pécheresse erait de ne pas trop chercher à connaître sa vie et de se contenter de relire *la Dame aux Camélias*, n supposant qu'un portrait fidèle de Marie Duplessis y est tracé. Nous avons le chance de la voir par les yeux de Dumas. Quelle erreur de chercher à savoir plus !

Le dernier roman de **Paul Wenz**, **l'Homme du soleil couchant**, est une vigoureuse peinture de la vie dans le « bush » australien. Il n'est pas très utile d'en narrer l'intrigue, non qu'elle manque d'intérêt ou de fantaisie, mais parce que, manifestement, c'est à la description des mœurs australiennes que l'auteur, lui-même, s'est surtout attaché. A la suite de quatre amusants « swaggies », nous vagabondons en effet dans le centre de l'Australie. Nous assistons à la découverte d'une mine d'or, puis à la naissance d'une sorte de village de mineurs, où l'on travaille ferme et où l'on ne se jalouse pas trop. Pendant quelque temps la fortune semble sourire aux chercheurs. De magnifiques pépites sont ramenées à la surface, mais bientôt le rendement de la mine diminue et le village doit lutter pour la vie. Enfin elle s'épuise, et les travailleurs se dispersent. Tout cela est très simple et très pathétique. On pense aux braves paysans de *Maria Chapdelaine*. Il demeure sur cette terre encore neuve des bonshommes très rudes et très « nature » dont les efforts et les souffrances sont capables de nous émouvoir. L'œuvre de M. Paul Wenz est puissante et pittoresque.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER	78 »	40 »	21 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.